jeanne cheula

hier est proche d'aujourd'hui

les clés du pays
les éditions de l'atlanthrope

© Les éditions de l'ATLANTHROPE
PARIS 1979
ISBN 2-86442-004-X

A la mémoire de mon mari
Pour mes enfants

S'il est vrai que l'on peut arracher l'homme du pays, mais que l'on ne peut arracher le pays du cœur de l'homme, comment s'étonner que les Français d'Algérie, des diverses, éprouvent le besoin de rappeler les souvenirs de leur temps, de leur vie sur leur terre natale, notre pays perdu. Leurs témoignages, parfois plus précieux par les sentiments exprimés que par leur valeur littéraire, en pourront manquer d'intéresser les historiens de l'avenir, car l'anecdote dites souvent mieux l'événement que la froide analyse

E. Albert

«Si je veux écrire sur les hommes, comment m'écarter du paysage ? Et si le ciel ou la lumière m'attire, oublierai-je les yeux ou la voix de ceux que j'aime ? ...»

Albert Camus

Il fallut préparer les enfants à quitter Oran. Dans la ville saccagée, la vie n'était plus possible pour eux. Alors, en cachant notre angoisse, depuis près de trois semaines, nous organisions ce départ plusieurs fois retardé ; les places manquaient, les bateaux partaient mal.

Tandis que nous cousions leurs noms sur tout ce qu'on avait pu rassembler de vêtements, des lainages surtout — l'hiver en France serait peut-être rude, plus encore pour ceux qui ne connaissaient de la France que le soleil des vacances — ,ils rassemblaient leurs trésors. Les deux plus jeunes, dix et neuf ans, impatients de connaître l'aventure de ce voyage ; l'aîné, douze ans, plus grave, déjà conscient de sa responsabilité.

Valises et petits sacs bouclés, lourds pour leurs frêles épaules, on prit la route du port, par un radieux dimanche d'été.

Premier arrachement, premier adieu. C'était le 10 juin 1962.

Seize ans ont passé. Ils sont longs, les lendemains d'exil !

Seize ans pour refaire une vie, parce que la vie c'est tout de même une merveilleuse aventure ! Mais seize ans de lutte, sans un reniement, dans le rayonnement du passé, pour retrouver la sérénité et la grâce de l'apaisement qui fait taire toute haine et toute amertume.

Alors, j'ai repris ces pages jamais abandonnées, écrites soir après soir dans le bouleversement des choses, "pour ne pas oublier", comme disait ma fille lorsque tout prenait une telle démesure autour de nous, parce qu'on ne savait pas comment on se retrouverait le lendemain, ni même si on se retrouverait.

C'est à mes enfants, à tous mes amis connus et inconnus que je dédie ces pages ; les unes heureuses (elles sont une lente remontée dans le souvenir), les autres écrites dans les derniers jours où l'Algérie vivait son agonie. Les dernières ne doivent pas ternir le vrai visage de l'Algérie, un visage qu'on essaye de dissimuler ; l'Algérie d'avant les chars, les convois, ce n'est pas une légende.

Plus de trente années de ma vie passées en Algérie me donnent le droit de dire qu'elle est ma patrie selon le cœur, me donnent le droit et l'honneur d'être une authentique Pied-Noir. C'est dans ce pays si attachant que j'ai tout appris, que j'ai goûté les joies les plus pures et supporté les plus lourdes peines. Tous nos enfants y sont nés, ils s'y sont éveillés à cette douceur de vivre qu'ils ne retrouveront nulle part ailleurs. Mon rêve obstiné est de leur garder toujours, au nom du passé, une foi invincible en l'avenir.

1ère PARTIE

Pour dire l'Algérie du bonheur, de mon bonheur, avant de raconter les folies meurtrières des dernières années qui l'ont défigurée et transmettre le journal qui retrace fidèlement ce qui s'est passé autour de nous, il me faut revenir à près de quarante ans en arrière. C'est une douce joie que je savoure sans rancœur, avec une nostalgie teintée de mélancolie, comme une mère qui se plaît à retrouver le souvenir de ses enfants quand ils étaient petits.

Notre histoire est toute simple, elle est celle de milliers et de milliers d'autres gens. Mais elle est, comme toutes les histoires de Pieds-Noirs, intimement liée à notre Pays, sans doute parce que, sous son ciel incomparable, on vivait hors des murs et on réagissait charnellement à toutes les choses extérieures. Le ciel, le soleil, la mer rythmaient la vie.

Pour mettre de l'ordre dans mes souvenirs, il m'a suffi de revivre les événements les plus importants de notre vie familiale ; en même temps sont revenus en foule tous les faits qui non seulement l'ont marquée, mais s'y sont intégrés d'une manière indélébile.

Comme tous les fonctionnaires, nous avons souvent déménagé. Ces changements de décor aiguisent la mémoire ; on se souvient avec plus de force de ce qu'on a vécu dans tel ou tel endroit.

Quand, en 1932, nous nous sommes mariés à Ténès, dans la splendeur d'un jour d'automne, mon mari, comme moi-même, comptait déjà plusieurs années d'Algérie. J'avais terminé mes études à Blida, tandis qu'il faisait son service militaire à Hussein-Dey. Nous nous retrouvions au gré des permissions, et c'était les premiers enchantements, la découverte d'un pays qui allait nous prendre tout entier.

En 1926, Blida était une cité florissante. Elle comptait déjà près de 80.000 habitants en 1957.

Admirablement située dans la plaine de la Mitidja, elle était la capitale de ce verger sans limites, orgueil de l'Algérie, né du labeur acharné et des sacrifices sans fin des premiers colons.

Bâtie au pied de l'Atlas, dominée par les hauteurs de Chréa, Blida avait beaucoup de charme. Les poètes l'ont chantée et l'on comprend très bien qu'elle fût au temps des Turcs une capitale des plaisirs.

La ville européenne, assez typiquement ville de garnison (chaque semaine la musique du 1er R.T.A. y donnait un concert sur la place d'Armes), voisinait sans dommage avec la ville arabe, si chère à Fromentin, qui bordait les remparts. Dans les petites rues poussiéreuses où s'alignaient de merveilleux étalages de fruits orientaux, nous allions, pendant le Ramadan, manger des *zalabias* baignant dans un miel parfumé.

Un climat très doux, peu d'hiver, mais des étés chauds, comme pour mieux apprécier le goût exquis de son eau fraîche qui coulait partout, un parfum inoubliable d'oranger, de jasmin et de rose (Blida, petite rose) faisaient de l'ensemble un jardin enchanteur. Le Bois des oliviers, "Le Bois sacré", était un lieu de prédilection pour la promenade des vieux Blidéens et des amoureux. Et, là encore, la vie européenne : fêtes, concerts, toilettes claires, y côtoyaient tout naturellement la vie islamique. Aux abords d'un marabout tout blanc, sans doute aussi vieux que les oliviers centenaires au milieu desquels il se cachait, de vieux fidèles égrenaient sans fin leurs chapelets de buis ou bien devisaient paisiblement.

De ce paradis de verdure, nous nous enfoncions dans le Sud algérois et un autre enchantement commençait. La route, très accidentée, serpentait d'abord dans les gorges de La Chiffa, peuplées de singes criards, pas du tout sauvages, chapardeurs en diable et aussi habiles à dérober un peu de nourriture jusque dans l'auto qu'à escalader en trois bonds les pentes du ravin bordé de lauriers-roses. Puis elle gravissait les monts de Médéa et de Ben Chicao, et redescendait vertigineusement jusqu'à la plaine de Boghari.

Que ce soit dans le Sud algérois, oranais ou constantinois, ce qui frappe le plus, c'est l'immensité. Une immensité prodigieusement

baignée de lumière et de silence ; ce grand silence de l'Afrique, où le moindre bruit prend une résonnance inconnue ; un silence où seul le vent poursuit sa plainte.

Il y a dans ce pays, pour ceux qui le connaissent, un charme qui ne ressemble à aucun autre : nudité des paysages dans des horizons sans fin sous un ciel dur, profond ; splendeur des nuits criblées d'étoiles ; tout s'impose à l'âme avec une puissance irrésistible.

Boghari, le balcon du Sud ; dans cette vaste plaine à peine cultivée poussaient spontanément et généreusement, au printemps, des artichauts, des poireaux, des asperges sauvages et de toutes petites fleurs qu'on appelait des gouttes de sang ; les enfants du pays en faisaient de minuscules bottes qu'ils vendaient au marché ou simplement sur le bord de la route.

Après cinq mois de sécheresse et de soleil continus, toute trace de végétation disparue, la terre n'était plus qu'une masse dure, craquelée, ocre, se confondant avec le lit de l'oued complètement à sec. Comment alors imaginer que ces berges jaunâtres où nichaient des milliers de pigeons sauvages seraient, comme toutes les berges des oueds algériens, incapables de contenir les eaux tumultueuses de ce qui devenait, à certain moment de l'année, un fleuve impétueux, entraînant souvent bêtes et gens sur son passage ?

Boghari, à la pointe des Hauts-Plateaux et à l'entrée d'une immense plaine désertique, était un gros centre de marchés. Chaque lundi, des cars vétustes y amenaient les gens de lointains douars, les autres venaient à dos d'âne ou de chameau, ou bien à pied, poussant leurs troupeaux affolés dans un invraisemblable déploiement de poussière, de claquements de langue, de cris gutturaux. Tous étaient chargés de maigres produits de leurs champs, qu'ils venaient échanger contre des denrées alimentaires, des vêtements (les tailleurs et leurs machines à coudre étaient installés dans la rue, tout comme les coiffeurs et les barbiers), des médicaments ou des parfums.

Les Arabes aiment tellement les parfums ! Que de minuscules bouteilles d'essence de géranium ou de "Pompeia" — sur l'étiquette une dame romaine sur un vague fond de temple romain — se sont vendues dans la petite pharmacie que j'ai si bien connue ! Les acheteurs reniflaient longuement à travers le verre ou le bouchon, marchandaient non moins longuement, et le flacon rejoignait alors,

dans le capuchon du burnous, sac à provisions original, les autres marchandises, acquises elles aussi après maints palabres et des marchandages sans fin.

Mais, plus que son marché, le centre attractif de Boghari, pour les nomades et les rudes montagnards du bled, était le *ksar* qui coiffait une colline à l'écart du centre. Village sacré, dominé par le minaret de la mosquée, peuplé de quelques commerçants juifs ou mozabites, et surtout par ces étranges Ouled-Naïls, prêtresses de l'amour, non pas tolérées mais vénérées, dans ce pays. Couvertes de bijoux, leurs tresses parfumées de musc et de benjoin et alourdies de pierreries, elles attendaient sur le seuil de leur demeure.

Les Européens, fonctionnaires, commerçants et surtout colons, issus de familles qui, en un siècle, avaient réussi à fertiliser ce désert de pierres, menaient là-bas la même vie rude que les Arabes. De cette terre brûlée où ne poussaient que des broussailles on avait tiré de magnifiques champs de blé. Le blé et l'élevage du mouton étaient la richesse de Boghari.

Le village vivait au rythme des saisons ou plutôt des récoltes. Dans ce climat excessif, très froid en hiver, très sec en été (45° à l'ombre), la pluie était rare. S'il pleuvait en janvier ou février, c'était l'espoir d'une bonne année ; peut-être pas l'opulence, mais on vivrait bien. Sinon, il faudrait emprunter et le commerce ralentirait.

Les noms des Européens disaient leurs origines : Francastel, Buzutil, Baschiera, Lopez... Deux grands cafés dans la grande rue (l'un, un ancien fondouk, arborait, sur cette route du sud, l'enseigne d'Atlantide Hôtel, et sa patronne était devenue tout naturellement Antinéa) réunissaient tout le monde à l'heure de l'apéritif, les uns buvant l'anisette, les autres le *gazouz*.

Une petite église, un bureau de Commune mixte, une mairie, et le village s'arrêtait après l'école de garçons et de filles où se retrouvaient les enfants des deux communautés. C'était ensuite l'immensité jusqu'à Djelfa, à la pointe des Hauts-Plateaux.

Il ne nous serait pas venu alors à l'idée que, quelques années plus tard, tous ces gens habitués à vivre ensemble s'entre-déchireraient, les uns intoxiqués par de sournoises propagandes ou terrorisés par une poignée de rebelles, les autres obligés de se défendre.

On s'est battu sur les flancs de Boghari, on a relevé des morts la gorge tranchée au fond de l'oued...

Les événements ont dispersé les amis charmants rencontrés là-bas. Je ne les ai pas oubliés, pas plus que nos employés, Dizzi et Moktar, compagnons d'inépuisables bavardages quand nous nous chauffions en hiver auprès du *kanoun*, en mangeant la galette de seigle parfumée au cumin et cuite à même le sol. Ils nous rejoignirent à Ténès pour notre mariage, m'apportant des présents que j'ai encore.

Entre Alger et Ténès, la route suit une côte particulièrement variée, bordée de plages magnifiques qui s'étendent sur des kilomètres. Les Algérois, même en hiver, allaient y chercher encore plus de soleil qu'ils n'en avaient en leur ville et y respirer un air plus pur. En été, c'était la ruée. La mer y est si bleue, si pure !

Cette route, nous l'avons empruntée très souvent pendant l'été 1932 où nous étions, nous aussi, venus goûter un peu de fraîcheur à Ténès et préparer notre mariage. Guyotville, Castiglione, Tipasa, Cherchell, les noms chantent en ma mémoire, souvenirs de tant de beautés, tant d'éblouissements !

Après le cap du Chenoua, découpé d'un seul bloc et qu'on voit de très loin et jusqu'au cap Ténès, tout devient plus âpre et plus sauvage. Les agglomérations, simples villages de pêcheurs, sont plus rares. Les monts du Dahra, masse sombre et inquiétante, couverts de pins maritimes, de chênes-lièges et de buissons épineux, descendent à pic sur la côte, laissant tout juste à la route son passage entre la montagne et les petites criques rocheuses difficilement accessibles où la mer garde toute sa transparence.

Quand on arrive à Ténès par la côte, on débouche, au détour de la route, sur une baie magnifique, et je ne suis jamais arrivée au dernier tournant sans avoir le même cri d'admiration : la mer est là dans le plus bel écrin naturel de montagne et de verdure.

C'est le port de Ténès, bien abrité des vents d'ouest. Une multitude de barques de pêche ainsi que deux ou trois chalutiers s'y balancent.

C'est aussi ce qu'on appelle le Bas-Ténès, peuplé de pêcheurs d'origine maltaise ou napolitaine. Leurs maisons basses, toutes blanches, entourées d'un jardinet que bordent des haies de cactus, voisinent avec les cabanons des gens de l'intérieur, qui venaient profiter des joies de la mer jusqu'à l'époque des vendanges.

Nous habitions une de ces petites maisons, et notre propriétaire s'appelait Cacciotolo "Catchouch", un nom à chaude consonnance méditerranéenne.

La famille Cacciotolo, quittant un pays trop pauvre, avait sans doute débarqué là un beau jour, s'y était établie et avait fait souche. Le travail (ces gens-là sont tous un peu maçons), la pêche, peu de besoins, des habitudes frugales leur avaient permis de construire une, puis deux petites maisons rustiques, de devenir patrons d'un petit café où nous déjeunions face à la mer, à l'ombre d'un figuier odorant, et surtout de l'un des deux chalutiers qui débarquaient chaque soir, à la belle saison, une cargaison encore vivante, abondante et colorée. Le grand régal était de "griller" les sardines sur un feu de bois ou de faire la soupe de poissons à l'eau de mer.

La pêche au chalut, à la sardine, à la palangre étaient les principales activités du petit port. En bien des points du littoral algérien, la pêche constituait une vraie richesse pour les deux communautés. De Ténès à Nemours, à l'extrémité du département d'Oran, la côte est particulièrement poissonneuse et les mêmes villages se nichent au creux des mêmes baies pittoresques.

Le vieux Ténès avait été une ville fortifiée, ancien nid de pirates ; le village européen était bâti à la suite, juché sur la falaise, à deux ou trois kilomètres du port. Pour y arriver, le chemin le plus court grimpe terriblement à flanc de colline jusqu'à une porte, seul vestige d'anciens remparts, ouverte dirait-on sur le large. La vue y est sans limites... C'est le secret de l'attrait de ce pays, la beauté sans mesure qu'on découvre à chaque pas. Des petits ânes et de vieilles mauresques, ployant sous la même charge de fagots de bois, étaient les habitués de ce sentier.

C'est à partir de Ténès qu'a commencé notre vraie vie d'Algériens, puisque nous nous y sommes mariés par une matinée d'automne, plus douce, mais aussi lumineuse qu'une matinée de plein été, dans une toute petite église pareille à toutes les églises des villages algériens, humbles, mais bien vivantes, sans aucune prétention d'architecture.

La carrière administrative de mon mari débuta à Orléansville. Nous sommes restés deux ans dans cette ville propre, agréable, mais terriblement chaude en été.

Dans l'immensité fauve de la plaine du Chélif, les fermes blanches à l'ombre des eucalyptus et les douars entourés de buissons de cactus (les figuiers de Barbarie) étaient les seuls îlots de verdure.

D'Orléansville à Relizane, les étés sont torrides. Le voisinage de la mer adoucit heureusement les ardeurs d'un tel climat. Ténès et Pointe-Rouge (plus à l'ouest du département) étaient les plages des Orléansvillois.

Orléansville a gardé de ses très anciennes origines romaines le tracé géométrique de ses rues bordées de maisons basses. L'église, le lycée, l'hôtel Baudoin étaient les plus hauts bâtiments ; ce sont eux qui souffrirent le plus du terrible tremblement de terre de 1954.

Les restes de saint Reparatus, martyr des premières heures du christianisme en Afrique du Nord, reposent dans le chœur de l'église sous une mosaïque parfaitement conservée. L'antique basilique d'Orléansville était une des plus anciennes du monde chrétien.

La région est riche, bien cultivée. La chaleur, l'eau qui vient des montagnes environnantes et qui coule en abondance dans la ville même entretiennent une végétation exubérante. Le coton pousse dans la plaine ; mais on cultive surtout l'olivier et les agrumes.

Oued-Fodda, Les Attafs, Rouina étaient devenus de merveilleux vergers, Orléansville étant le centre de triage des expéditions.

On ne dira jamais assez le courage et le labeur acharné de ces colons qui réussirent le miracle de mettre en valeur ces terres brûlées, des terres riches de tant de peines.

Des amis très chers avaient édifié à Oued-Fodda une propriété magnifique, en défrichant et en "désencaillassant" pierre par pierre, sans être rebutés par des difficultés inouïes, un terrain qui devint prodigieusement riche, aidés bien sûr par des ouvriers musulmans aimant la terre eux aussi. Plusieurs familles musulmanes vivaient là, dans de petites maisons convenablement aménagées pour elles, aux abords de la propriété, dont elles assuraient, avec un gérant, la garde et l'entretien. Le budget de ces gens simples était assuré par un salaire rigoureusement équitable, aligné sur les salaires du moment par un patron dans le meilleur sens du mot : juste, généreux et estimé. La vie dans la ferme d'Oued-Fodda, comme dans toutes les fermes du Sahel ou de la Mitidja, était la même que dans les fermes de France ; les labeurs, les soucis, les besoins des paysans de là-bas, les mêmes que ceux d'ici ; leur amour de la terre, aussi profond.

Plusieurs fois, les merveilleux vergers de la vallée du Chélif furent saccagés, les arbres sciés méthodiquement, dans le but sans doute d'anéantir une source de revenus. Comment réagirait un paysan de quelque contrée que ce soit si, du jour au lendemain, on lui enlevait ou lui détruisait son champ ? Et puis, faire mourir de jeunes arbres en pleine floraison, chargés de toutes les promesses, c'est de la sauvagerie, de la méchanceté gratuite, aussi barbare que de tuer les pigeons blancs qui vivaient paisiblement dans le jardin d'un médecin au Maroc, ou le chat d'une ferme (massacre d'Oued Zem) ! Ce qui frappe le plus douloureusement dans cette explosion sanguinaire que fut la rebellion et à laquelle rien ne nous avait préparés, c'est ce martyr des gens, des bêtes, ces crimes accumulés pendant tant d'années !

De nombreuses missions dans les coins les plus sauvages d'une montagne farouche comme l'est le Dahra apprirent vite à mon mari à connaître un autre aspect de la région, tandis qu'il vivait étroitement avec ses collègues musulmans. Rapidement, il sut gagner leur confiance et leur amitié. Ce sincère attachement des Arabes à mon mari et à sa famille ne s'est d'ailleurs jamais démenti, mêmes aux heures les plus troublées au cours de notre longue vie de fonctionnaire à travers les trois départements algériens. "Toi, Monsieur, tu marches droit", lui disaient-ils. N'est-ce pas exprimer naïvement une règle de vie autant qu'un compliment ? C'est devenu une consolation, maintenant qu'il nous reste plus que des souvenirs.

Nous habitions sur la route de La Ferme, à l'entrée ouest de la ville, dans une petite maison sans étage, blanche comme les autres ; sa terrasse et sa cour intérieure toutes fleuries faisaient mon bonheur.

J'accompagnais parfois mon mari dans ses déplacements ou bien nous faisions de longues promenades, avec le plaisir toujours nouveau de mieux connaître la région. Il ne fallait d'ailleurs pas aller bien loin pour trouver les plus beaux spécimens d'arbres et de plantes qui croissaient avec une exubérance extraordinaire dans cette chaleur quasi tropicale. La pépinière et la Bocca Sahanoun, qui ceinturait de verdure une partie de la ville, en étaient aussi l'orgueil.

Comme tous nos amis et comme je l'ai toujours fait dans ma longue vie d'Algérienne, je m'approvisionnais indifféremment chez les commerçants musulmans ou européens. Leurs magasins voisinaient tout naturellement, les mêmes métiers étaient exercés indistinctement par les uns ou les autres. Notre propriétaire était musulman, et la plupart des installations de l'appartement furent faites par des Musulmans.

A Orléansville, dans la fournaise que devenait la place centrale dès le mois de mai, le marché était un îlot de fraîcheur, où les étalages parfumés et hauts en couleurs étaient une invite autant que les cris des marchands vantant leurs produits.

Mais si on voulait éviter la peine d'aller jusqu'au marché, il n'y avait qu'à attendre sur le pas de sa porte le passage habituel du marchand de légumes dont le petit âne "malheureux et résigné" traînait une minuscule charrette ou portait sur son dos, dans un amoncellement de couffins, un échantillon de tous les légumes et de tous les fruits de la saison. Il circulait d'ailleurs bien d'autres marchands ambulants, chargés de charbon de bois, d'œufs, de poissons...

Un des plus prisés en été, dans la région d'Orléansville, était celui de figues sauvages, des figues de Barbarie, *karmous :* les haies de cactus qui s'étendent sur des kilomètres en sont garnies. Les marchands, avec une dextérité inouïe, les présentent aux acheteurs dépouillées de la grosse peau épineuse qui leur conserve toute leur fraîcheur. Si le fruit n'est pas très savoureux, il est au moins frais.

S'il n'y avait eu la chaleur, Orléansville aurait ressemblé à n'importe quelle sous-préfecture de France, avec des soirées

seulement plus animées. On se promenait longuement dans la grand'rue avant de s'arrêter chez Laurendo à l'heure de l'apéritif pour boire l'anisette ou déguster un délicieux créponné.

Beaucoup de magasins dans cette grand'rue : bazars, pâtisseries, vêtements, quincaillerie... Les colons venaient y faire leurs provisions et, lorsque les récoltes étaient bonnes, les oranges bien vendues, dépensaient allègrement un argent durement acquis.

L'attente d'un enfant vint bientôt enrichir et embellir cette vie bien simple, toute pareille à celle des jeunes femmes de tous pays. Notre première petite fille a dormi sous les ombrages du jardin public d'Orléansville, je l'ai longuement promenée sur les boulevards qui entourent la ville. Elle avait six mois quand mon mari fut nommé à Alger.

Ma jeune bonne, une ravissante fille à la démarche de reine, s'était follement attachée à mon bébé. Pour adoucir son chagrin, je priai ses parents de me la laisser, et il faut croire qu'ils avaient vraiment confiance en nous, car ils me permirent de l'emmener à Alger.

Moi-même je quittais Orléansville avec peine. Je ne devais revoir la ville qu'après le tremblement de terre, à demi détruite, champ de désolation où, par endroit, n'émergeaient que des pans de murs. L'église, le Grand Hôtel, l'ouest de la ville avaient particulièrement souffert. Je n'ai pas retrouvé notre petite maison. Je n'imaginais pas, à ce moment-là, qu'il y aurait un jour d'autres destructions, celles-là voulues par les hommes, pour le moins aussi cruelles, et qu'il ne nous resterait que des souvenirs.

N'est-ce pas d'ailleurs depuis que j'ai perdu mon pays que j'ai appris à mieux le comprendre, à mieux l'aimer ? La force des souvenirs est telle que le passé ne me semble plus insaisissable.

Il faut dire, simplement, tout ce soleil disparu, ces gens que nous aimions là-bas... Je n'ai rien quitté, c'était à peine hier...

Alger, la ville merveilleuse ! Retrouver Alger, dire Alger, c'est dire la lumière, c'est retrouver l'image du bonheur avant que tout s'anéantisse dans le sang de la rue d'Isly, un certain jour de mars 1962.

Une existence laborieuse, des soucis, des chagrins n'ont pas altéré mes premiers enthousiasmes.

Venant d'Orléansville par le train, nous y arrivions souvent en fin de soirée. Dès Maison-Carrée, l'express aborde la courbe harmonieuse de la baie, que longe la voie ferrée, et l'on a tout de suite une vue d'ensemble ravissante sur la colline immense où s'étage la ville devant son miroir d'eau. Rien n'arrête ses lumières qui par milliers se mirent dans le golfe : c'est une féérie toujours nouvelle. De quelque façon qu'on découvre Alger, on est saisi de la même émotion, de la même admiration.

El Djezaïr, les Iles... C'est le terrible Barberousse qui, à la suite d'autres conquérants aussi sanguinaires que lui, jeta les bases définitives du port en reliant l'île du Penon à l'Amirauté. Était-il conscient de tant de merveilles ? Elles furent en tout cas une révélation pour bien des jeunes gens de France qui, dans leur lointaine campagne, ne les imaginaient même pas. Seulement, c'était les tristes hasards de la guerre qui les amenaient, nourris des slogans les plus faux, alors que tant de malheurs auraient pu être évités si on avait su les attirer avant et favoriser une implantation qui aurait définitivement supprimé cette barrière d'incompréhension qui nous sépare encore des gens de la Métropole.

Au fond d'une rade lumineuse, une des plus belles du monde, Alger est une cascade de maisons blanches dévalant vers la mer, la

mer tout à coup au fond d'une rue étroite, immensément entre deux pans de murs, la mer "à chaque tournant de rue", comme l'a dit Camus.

C'est un miracle de beautés naturelles auxquelles les réalisations humaines sont venues s'ajouter sans rien enlaidir.

C'est déjà tout l'attrait de l'Orient avec le parfum étrange des arbres du square Bresson ou de la rue de Constantine.

C'est Bab-El-Oued, avec son odeur de piments, d'anisette et de brochettes, le parler savoureux de ses habitants, qu'un journaliste immortalisa un jour dans le personnage de Cagayous ; j'ai lu dans l'Écho d'Alger, à un moment où on les redonnait, les chroniques de ce journaliste, qui signait Musette.

C'est l'éblouissement d'un matin léger ou la brume vaporeuse d'une fin de journée vus du Balcon Saint-Raphaël.

Ce sont les hauteurs de Mustapha, avec les villas mauresques des anciens raïs, où les jardins dallés de céramique ont la grâce des jardins d'Ispahan ; les chemins d'Hydra embaumés de jasmin ou fleuris de glycine, rejoignant El-Biar ou bien continuant jusqu'à La Bouzareah.

C'est Notre-Dame d'Afrique, qui veille à l'entrée ouest de la baie, perchée sur une colline bénie que nous gravissons en pélerinage, pour redescendre à pic sur Saint-Eugène, tandis qu'à l'est, du boulevard Bru, la vue est aussi belle sur le large et sur une autre partie de la côte, et que le chemin de Fontaine Bleue descend entre des haies de bougainvillées jusqu'au quartier populeux de Belcourt.

C'était aussi, tout près des voûtes de l'Amirauté, où se tenait dit-on l'ancien marché d'esclaves, la Pêcherie. Tout le parfum de la mer dans les paniers où s'entassaient des chairs encore vivantes ; toutes les couleurs, rougets, crevettes, calmars, parés de citrons, de piments et de tomates sur des plats d'émail à l'étalage des gargotes ; l'odeur de friture et de beignets chauds, tandis que l'horloge de la mosquée égrenait lentement les heures.

Ma première arrivée à Alger date de 1925. Je devais y séjourner à deux reprises à dix ans d'intervalle et assister ainsi à toutes les transformations qui l'agrandirent et l'embellirent davantage.

En 1934, c'était encore à Alger la douceur de vivre dans le meilleur sens du terme. La ville était en plein essor. Les années de guerre arrêtèrent cet élan, qui reprit avec une vigueur accrue après 1945 et

d'où est sorti le Grand Alger, qui s'étend maintenant sans discontinuer de Maison-Carrée à Saint-Eugène.

De grands ensembles ont comblé ce qui était la Vallée des Consuls ou le ravin de la Femme Sauvage. D'immenses cités : Diar-es-Saada, Diar-el-Mahçoul, ont poussé comme des champignons et abritaient des familles européennes aussi bien que musulmanes ; dans ces quartiers neufs, la cohabitation des deux communautés n'était pas différente de celle des autres quartiers mais seulement plus visible, les enfants fréquentant les mêmes écoles et jouant dans les mêmes squares. Aussi imagine-t-on la stupeur et l'angoisse des gens qui habitaient là lorsqu'ils se virent brusquement menacés par leurs propres voisins !

"Ce qui me terrorisait plus encore que les haches et les couteaux qu'on brandissait autour de nous, me disait une jeune fille de nos amis, c'était la haine qui brillait dans tous les regards et que je ne comprenais pas".

"Il est bien connu que la patrie se reconnaît toujours au moment de la perdre", a dit Camus. Dire Alger, la tâche est difficile : comment rendre tant de vie, tant de couleurs ? Chaque nom de rue, chaque place évoque un coin de lumière.

Les premières joies venaient du ciel tout naturellement chaque matin : le frémissement de l'air, la fraîcheur des rues et des trottoirs lavés à grands jets au lever du jour, et les odeurs qu'on ne retrouvera nulle part, trop vivantes, trop vraies, tout imprégnées déjà des senteurs orientales, benjoin, cannelle, anis, encens, se mêlant à celles plus âcres de la mer et du port. Les cafés, les magasins ne fermaient pas leurs portes (c'est un geste qu'il a fallu apprendre).

Les marchés d'Alger ! quelle débauche de couleurs ! quels étalages ! Meissonnier, Clauzel, pour le centre. Ils débordaient généreusement la place qui leur était assignée, au printemps surtout, où l'on vendait des fleurs à chaque coin de rue.

Et les petits ânes du square Bresson tournant inlassablement, promenant des enfants assis sur de petites selles rouges ! Ma fille Jacqueline a fait des caprices mémorables quand on l'arrachait à de tels plaisirs.

Pendant les derniers mois de l'hiver 1961, comme une pause au cours d'émissions tragiques, il y avait certains jours, à Radio-Alger, une demi-heure consacrée à une rétrospective charmante : "Alger il

y a cent ans". Nous l'écoutions comme on feuillette un album de famille. C'était un tableau délicieux de la Belle Époque, quand Alger allait de la place du Gouvernement à la Grande Poste, les arcades de la rue Bab-Azoun étant le centre commercial ; le Tantonville, les grands cafés du square Bresson et le Cercle Militaire formaient le rendez-vous des mondains, des citadins, des officiers aux képis cascadeurs, et la chéchia des tirailleurs, le pantalon rouge des zouaves côtoyaient les toilettes claires des élégantes après les rudes étapes dans la chaleur du bled, la soif et la fièvre.

Cela, ajouté à tant d'autres choses, c'est le passé glorieux dont on retrouve la trace à chaque pas dans ce pays aussi prodigue de beautés naturelles que de souvenirs héroïques. Partout, un peu de sang français a coulé, fertile semence dont nous héritions.

Nous sommes restés neuf ans à Alger. Neuf années tour à tour riches des joies les plus profondes (puisque trois autres enfants trouvèrent leur place dans notre foyer) et chargées de bien lourdes peines (puisque c'est d'Alger que nous avons vu notre pays glisser irrésistiblement vers une guerre atroce, une guerre si lourde de conséquences pour nous).

Et c'est à Bab-El-Oued, rue des Moulins, non loin des Trois-Horloges, que nous avons d'abord habité. J'éprouve à le dire une fierté peut-être un peu puérile, mais bien grande puisque ce quartier a pris rang parmi les martyrs de l'Algérie française.

Bab-El-Oued, c'est une fresque vivante de tout un monde méditerranéen : Andalous, Napolitains, Maltais, venus de ce côté de la mer pour trouver non la richesse, mais la petite place au soleil que leur assuraient leur frugalité, leur endurance, leur acharnement au travail, et pour aider, avec une efficacité qu'ils ne soupçonnaient même pas, les bâtisseurs de l'Alger d'aujourd'hui. Sous une verve aussi colorée que leur langage "pataouète", ces gens cachent pudiquement une âme sensible et vibrante. Sans hésitation, ils troquèrent la veste de pêcheurs nonchalamment jetée sur l'épaule contre l'habit militaire et, à deux reprises, s'embarquèrent dans l'enthousiasme pour aller défendre un pays que la plupart ne connaissaient même pas, mais qu'ils avaient choisi et qui était devenu le leur. C'est ainsi que sur un long martyrologe s'ajoutèrent les noms des Sintès, des Gomez ou des Cardona qui avaient payé de leur sang le droit de se dire français. C'est ce droit qu'ils défendirent

farouchement le 23 mars 1962 et les jours qui suivirent, derrière des volets clos, dans un silence héroïque et obstiné, face au monde, face à la plus injuste des représailles.

Après Bal-El-Oued, et tandis que mon mari, au Gouvernement Général, s'initiait aux rouages délicats de la politique arabe, notre vie algéroise se fixa définitivement sur les hauteurs du Télémly. Nous habitions à flanc de colline une jolie villa qui dominait le boulevard Saint-Saëns et la rue Michelet.

Avec ses rampes, ses boulevards en étages, il n'est guère à Alger, à part le centre et les bas quartiers, de rue qui ne soit montante ; il faut avoir bon pied et bon souffle. Après les deux cent trente marches d'un escalier qui montait de la rue Burdeau jusqu'aux méandres du Télemly, on arrivait au jardin de notre villa. Une haie de bougainvillées l'encadrait ; les branches chargées de fleurs violettes dégringolaient le long de l'escalier.

Dans ce jardin, pourtant bien petit, poussaient des hibiscus, un citronnier, un grenadier aux petites fleurs cramoisies, un mimosa qui n'était qu'un bouquet en hiver et, les dominant majestueusement, un immense palmier.

Dans un si joli cadre, l'existence fut paisible. Mes obligations de mère de famille chargée de très jeunes enfants ne me permirent d'autres relations que celle de voisins charmants, et j'eus peu de contacts avec la vie brillante de la cité où le reflet de Paris était déjà partout. Rue d'Isly et rue Michelet, les boutiques présentaient les modèles des grands couturiers, les magasins rivalisaient d'élégance, tandis qu'au théâtre ou à la Salle Pierre Borde passaient les mêmes acteurs ou les mêmes orchestres qu'à Paris, et que les nombreux cinémas affichaient les mêmes films. En 1939, dans mon quartier, la voix de Rina Ketty ressassait sans se lasser la même rengaine "J'attendrai le jour et la nuit... j'attendrai ton retour".

Peu à peu, cependant, l'horizon international se chargeait de nuages bien menaçants. Je mis au monde un premier fils au lendemain d'un 14 juillet qui, cette année-là, fut fêté avec un éclat extraordinaire, comme si la France voulait se bercer d'espoir trompeur en face d'un péril inéluctable. L'année précédente, l'Allemagne avait envahi l'Autriche. L'agression de la Pologne, le 2 septembre 1939, entraîna le monde dans une nouvelle guerre.

Avec une ferveur qui ne s'est jamais démentie, l'Algérie prit part aux malheurs de sa patrie.

A partir de ce jour nous devions rester huit ans sans retourner en France. Mon petit garçon, né la veille dè la guerre et qui n'avait jamais vu que des villes lumineuses et toutes blanches, ne cachait pas son désappointement à notre premier retour à Lyon. "Je n'aime pas cette église toute brûlée", disait-il devant les murs de la cathédrale Saint-Jean.

Huit années d'une vie essentiellement algérienne, au gré de laquelle il nous fut donné d'habiter des endroits très différents dans les trois départements, d'y voir grandir nos enfants, vrais petits "Pieds-Noirs, mais on ne disait pas Pied-Noir à ce moment-là, pas plus qu'il nous serait venu à l'esprit de nous adresser aux Musulmans en employant le vocable grossier que des gens mal intentionnés nous ont prêté depuis. Simplement, nous vivions, Algériens autant que Français ; et, si la guerre devait être un des éléments de discorde pour certains, elle souda chez d'autres, qui défendirent ensemble le même pays, des liens qui résistèrent aux plus ignobles propagandes.

Ni le courage, ni l'ardeur au combat ne firent faute aux troupes qui s'embarquèrent d'Oran, d'Alger ou de Constantine, troquant comme leurs pères la veste de pêcheur et les espadrilles contre l'habit militaire ! Seulement, la situation était déjà trop gravement compromise. En juin 1940, la France est écrasée, l'armistice est signé. Il ne reste aux vaincus qu'une moitié de pays et l'Afrique du Nord.

Tandis que la France, abandonnée de tous, va vivre pendant quatre ans le drame de l'occupation, pillée et rançonnée à l'intérieur, bloquée extérieurement, l'Algérie vibre avec ferveur aux malheurs de la Métropole et en supporte les douloureuses conséquences.

Pour nous, entièrement coupés de la Métropole, sans autres nouvelles que celles que nous dispensait la radio, nous nous tenions si intensément au courant de ce qui s'y passait que bien d'autres pourraient comme moi aujourd'hui raconter ces événements sans notes précises. La mémoire du cœur est la meilleure.

Dès le lendemain du débarquement et jusqu'à l'été 1943, Alger et les ports de l'est furent régulièrement bombardés.

Nous avons connu, nous aussi, l'angoissant appel des sirènes, les heures interminables sous le "piqué" des avions, le crépitement des balles, l'éclatement des bombes, auxquels répondait le tir continu des batteries anti-aériennes : et, dans cet enfer, les enfants apeurés serrés contre nous dans l'endroit de notre maison que nous supposions le moins vulnérable.

On abattit un jour la Colonne du Fort l'Empereur, qui, depuis Charles-Quint, dominait les hauteurs d'Alger : dans ce temps de démence, elle était devenue un point de repère pour les avions ennemis.

Comme les installations portuaires étaient visées, Bône souffrit tout particulièrement. Il y eut bien d'autres destructions et bien trop d'innocentes victimes.

La mort de l'amiral Darlan, assassiné la veille de Noël, jeta à nouveau le trouble dans les esprits. L'Histoire dira un jour le mystère de ce crime qui nous frappa douloureusement ce 24 décembre, marquant davantage ce triste Noël de guerre à Alger, où, pour la première fois, nous avions assisté à la messe de minuit avant la fin du jour.

Les raids d'avions, les difficultés d'approvisionnement, les mauvaises nouvelles venues de France rendirent pénible l'hiver 1943. Une grande joie cependant dans notre foyer : la naissance de Geneviève au mois de mai

La même année, au début de l'automne, mon mari avait été nommé à Khenchela, dans le sud du département de Constantine, à la tête d'une circonscription importante et difficile, qui devait devenir un des premiers centres de la rébellion. Je restai seule pour préparer le déménagement. Puis, un matin de décembre, non sans émotion, je quittai Alger à mon tour avec nos quatre enfants ; notre dernière petite fille avait à peine six mois.

D'Alger à Khenchela, la distance est longue.

Les enfants, qui n'étaient jamais partis, étaient enchantés de ce grand voyage dans un train plein de militaires qui les comblaient de toutes sortes de gentillesses.

Après Bouïra et Beni-Mansour, la voie ferrée comme la route courent à l'assaut de la montagne, traversent les impressionnants défilés des Portes de Fer, redescendent vers la plaine, grimpent jusqu'à Sétif, à 1 000 m d'altitude (la ville la plus haute d'Algérie) et restent dans une zone montagneuse jusqu'à Constantine.

Je crois bien me rappeler qu'à l'époque dont je parle le petit chemin de fer à voie étroite qui, en longeant les crêtes, reliait Constantine à Khenchela ne servait qu'au transport des marchandises. Ces voies dites étroites le sont si bien que le vent, qui souffle là-bas avec une force venue du fond des temps, renversait parfois les wagons comme de frêles obstacles sur son passage.

Des cars et des autos de fortune baptisées taxis, bien mal équipés car on manquait d'essence et de pièces de rechange, assuraient les communications.

Pour abréger la longueur du trajet, mon mari nous attendait un peu avant Constantine, aux Ouleds-Rahmoun. La nuit d'hiver était déjà tombée quand nous prîmes la route, et je n'eus cette première fois qu'un aperçu très confus du paysage, qui me parut, sous la clarté de la lune, encore plus nu et désolé qu'il ne l'est en réalité. Les agglomérations, sur près de deux cents kilomètres de route, sont rares, et les villages, Sigus, Aïn-Fakroun, Canrobert, sont si petits dans cette immensité qu'ils ressemblent à des jouets.

Averti de notre passage, le caïd d'Aïn-Beïda, avec ce sens antique de l'hospitalité qu'ont tous les Musulmans, avait prévu que nous

nous arrêtions chez lui ; une *chorba* et un couscous réconfortants nous y attendaient. C'était la dernière étape. Encore quarante kilomètres, que notre taxi réussit à parcourir tant bien que mal, et mon mari, qui, depuis plusieurs heures, se demandait comment se terminerait cette randonnée, poussa un soupir de soulagement.

Dans la nuit froide et claire, Khenchela dormait. Mais, dans la maison qui allait devenir la nôtre, de bons feux, que des mains amies avaient entretenus, veillaient dans les cheminées.

Pendant deux ans, notre vie de nomades allait se fixer là.

Entre Batna à l'ouest et Tebessa à l'est, à la lisière du massif de l'Aurès (les monts des Nementchas commencent plus au sud), Khenchela, sur un piton à mille mètres d'altitude, est un peu le bout du monde.

Le massif de l'Aurès ressemble à une forteresse qui ferme le Constantinois entre Sétif et la Tunisie. Cela forme un très grand département : 350 km d'est en ouest, 250 km du nord au sud.

La route et la voie ferrée s'arrêtent à Khenchela. Après, il n'y a plus que des pistes.

Celle du Sud, dont on domine les méandres à l'extrémité du village, s'ouvre sur des horizons sans fin et descend à travers les pierrailles et les steppes désolées, pendant cent kilomètres, jusqu'à Négrine, c'est-à-dire jusqu'au désert, en passant par la palmeraie de Khanga-Sidi-Nadji. C'est la route des nomades qui remontent du Sud, dressant sur les crêtes, au gré des étapes, leurs tentes de toile brune, villages étranges, îlots grouillants de vie dans le paysage désolé, groupant pêle-mêle dans la chaleur et la poussière toute une smalah de bêtes et de gens. Les chameaux hautains et imperturbables portent sur leur dos, dans un balancement monotone, une espèce de palanquin rigoureusement clos, le *bassour ;* c'est là que voyagent les femmes les plus jeunes et les plus belles. J'ai vu jaillir un jour d'une de ces étranges nacelles, tout nu, un merveilleux bébé de bronze. Plus modestement, les mulets infatigables et les ânes résignés croulent sous des ballots de sel, de grains, de thé, de dattes séchées ou d'objets de contrebande (la frontière est si proche). Rien ne fut plus facile que d'ajouter un jour à tant de choses hétéroclites de la poudre et des armes...

Notre passage à Khenchela coïncidant avec cette période trouble qu'entretenait la guerre, mon mari était chargé du contrôle des

caravanes, précaution sans doute nécessaire, mais sans grand résultat et qui, face à des gens impénétrables, interrompait seulement un instant le lent cheminement ou la halte. Hommes groupés autour des feux en d'interminables palabres, femmes s'activant aux préparatifs des repas, tandis que les vieilles glanent aux alentours des touffes de diss sèches qui entretiendront le feu et que de longues théories d'enfants transportent dans de minuscules récipients ou dans des outres de peau de bêtes la chose rare et précieuse : l'eau.

Au sud-ouest, vers Babar et Taberga, une autre piste se coulait entre d'extraordinaires falaises roses au pied desquelles venaient boire des flamants, roses eux aussi, et que dominaient des chemins de ronde attribués aux Phéniciens ; les épitaphes phéniciennes qui abondent dans la région témoignent de leur venue jusqu'ici.

L'endroit est cependant moins sauvage, et la piste débouche rapidement sur un vaste plateau que bordent des chotts à demi desséchés, aussi bien cultivés que la plaine qui borde Khenchela au nord : les nappes dorées de blé et d'orge qui s'étendent à perte de vue sont la principale richesse du département de Constantine.

Des *mechtas* de la même teinte ocre que la terre se groupaient, comme les fermes, aux endroits que des sources venues de la montagne permettaient d'irriguer et se confondaient dans la même lumière et la même brume de chaleur.

Dans ces fermes isolées, où la première forme de courage est justement de vivre dans un tel isolement, des paysans qui pourraient être aussi bien vendéens ou lorrains, des femmes aussi actives et prêtes aux mêmes besognes que celles de France, dans des intérieurs pareils à tous les intérieurs de fermes. Des gens qui, naturellement, aimaient leur terre comme n'importe quel paysan de chez nous, et même plus encore, parce que cette terre leur avait coûté plus de peine, qu'ils l'avaient défrichée eux-mêmes, qu'ils en avaient semé et moissonné chaque parcelle.

La richesse un peu tapageuse de ceux qu'on a si mal traités de "sales colons enrichis", argument majeur d'une politique savamment orchestrée, traduisait seulement une espèce de joie naïve et légitime de dépenser un argent durement acquis. Les belles voitures, les hôtels à grand standing, c'était l'apanage des vacances ;

à la rentrée, les hommes retrouvaient la tenue de travail et le tracteur, les femmes l'isolement du bled.

J'ai vécu, à Khenchela tout particulièrement, au milieu de ces familles de colons : les Gelin, Sarailler, Elbaz... vraie race de pionniers, dont les enfants, à l'heure voulue, prenaient la relève avec la même ardeur de vie depuis deux, trois générations... Depuis qu'à la fin de l'été 1848 un long convoi de Parisiens sans travail, turbulents, gênants, dont la France se débarrassait, avait débarqué sur cette terre inconnue : on leur donnait un fusil, une faux ; ils apportaient leur endurance et leur ténacité.

Beaucoup parmi les vieux n'étaient même jamais venus en Métropole. Pour eux, la France était là, dans ce coin perdu de l'Aurès, où ils étaient nés, où ils avaient toujours vécu. Ils n'envisageaient pas de mourir ailleurs.

Les Algériens n'étaient pas des colons comme ceux d'Indochine ou de Madagascar, rentrant, fortune faite, finir leurs jours en France.

Comment auraient-ils pu imaginer la rébellion : la France se révoltant contre la France !

On n'a pas transformé en vergers ou en potagers des marais comme ceux de la Mitidja, planté des champs de blé sur des plateaux arides comme ceux du Constantinois, sans qu'il en coûte bien des vies humaines, ce qui est une autre forme d'épopée !

Les fièvres, les heurts avec une population farouche décimèrent les premiers colons. Dans les humbles cimetières qui alignent de si nombreuses croix aux abords des villages les plus reculés dorment des héros obscurs qui firent la grandeur de ce pays, qui appartenaient à ce pays.

Les gens de l'Aurès sont rudes et sauvages comme le pays qu'ils habitent ; on les appelle les Chaouias, bergers, l'élevage ayant été de tout temps la première richesse de la région.

Cependant, dans des endroits si loin de tout, la communauté avait son vrai sens, les actes de la vie se chargeant du rapprochement. Ce sont des choses que l'on ne peut bien comprendre que si l'on a vécu dans le bled. Le petit noyau d'Européens au milieu des Arabes, chacun sachant tout de l'autre, les qualités ou les faiblesses, l'honnêteté ou l'injustice. On vivait au rythme des mêmes fêtes, des

mêmes deuils ou des mêmes joies ; le canon du carême en hiver ou en été signifiait la même heure.

Les mœurs des uns et les coutumes familiales des autres étaient bien connues et acceptées par tous. Il pouvait y avoir parfois des querelles, c'est humain ; des discussions, les Arabes en sont friands. Cela, en tout cas, ne dépassait pas le cadre de cette nouvelle famille. Et le 13 mai, pour ceux qui réellement comprenaient et aimaient ce pays, ce fut la révélation de sentiments sincères.

La *Roumia* était là pour aider les enfants à venir au monde, les soigner quand il le fallait, en évitant les affreux remèdes de sorcières ; et, si les filles l'aidaient dans les travaux ménagers, en revanche, elle leur apprenait à coudre, à tricoter, à tenir un ménage. Cependant que les hommes, avec le *Malem*, conduisaient le tracteur ou les moissonneuses, apprenant à améliorer leurs moyens de culture pour un meilleur rendement.

Quand le douar n'était pas assez important pour avoir une école (où l'instituteur, seul Européen, vivait de longs mois durant, inculquant patiemment à ses élèves non seulement des notions de langage, d'écriture ou de lecture, mais les plus élémentaires habitudes d'hygiène), les enfants allaient à pied à l'école du village ou bien les pères les emmenaient dans de simples carrioles. Les garçons étaient plus assidus que les filles, les pères de famille refusant souvent à celles-ci la liberté d'être de petites écolières. Ce refus, il existe toujours ; j'ai pu lire récemment le récit d'un ethnologue parcourant l'Algérie nouvelle ; si, dans les villes, filles et garçons vont ensemble en classe, en revanche dans les bleds reculés, c'est une faveur qui est encore refusée aux petites filles.

Je mis mes filles à l'école de Khenchela dès notre arrivée. Jacqueline, du cours moyen 2eme année au cours supérieur, devait y faire une scolarité exemplaire.

L'enseignement primaire en Algérie, je ne me lasserai jamais de le dire, était parfaitement dispensé, et ma fille doit à la patience et au dévouement d'une institutrice du bled les bases solides qui la marquèrent définitivement.

C'est à Khenchela qu'elle prépara l'examen d'entrée en 6eme, nouveauté à ce moment-là. Et elle garde comme moi un souvenir teinté d'humour des sorties de classe où les élèves européens et musulmans refaisaient fièvreusement les problèmes de concours sur

le trottoir, trépignant de joie quand ils étaient justes : à moins que leurs jeunes voix ne répètent, avec un accent savoureux, les chants appris ensemble : "La Nuit" de Rameau, les chœurs de "Faust"... C'était la France ! C'était la France aussi, les rondes enfantines où les gamines aux jambes brunes, pieds nus, la main dans la main des petites compagnes blondes, chantaient à tue-tête les refrains populaires de nos provinces : "A la claire fontaine", "Nous n'irons plus au bois"... Je suis sûre qu'elles ne les ont pas oubliés et qu'elles les chantent encore, non sans nostalgie !

La scolarité de ma fille Françoise fut plus fantaisiste : l'école était mixte, c'était la guerre, les maîtres manquaient, les institutrices étaient débordées et les classes envahies. Cette petite, qui avait tout juste sept ans et le contact facile, passa le plus clair de son temps à jouer avec une compagne musulmane qu'elle affectionnait particulièrement, Karbèche : elle la coiffait à longueur de récréation, mais je doute qu'elle ait jamais su refaire cette coiffure amusante qui consiste à enrouler la masse de cheveux dans une bandelette de tissu, jusqu'à former une baguette rigide peu encombrante sous le voile : et puis, à l'étonnement de Françoise, Karbèche ôtait ses *kab-kab** pour traverser la chaussée quand elle était boueuse et les remettait quand elle abordait le trottoir sec.

Dominant le village, un piton élevé : le mont Chabor. Les habitants étaient habitués à cette masse un peu inquiétante, hérissée de lentisques et de chênes-lièges. Lorsque le sommet se perdait dans la brume, on disait : "Le Chabor met sa calotte, le mauvais temps n'est pas loin..." En hiver, c'était un signe certain de neige.

De là partaient tout naturellement les pistes de montagne qui couraient à travers les crêtes jusqu'à Batna en passant par Chélia, qui, avec ses 2.300 m, est un des plus hauts sommets de l'Algérie.

Espaces sans limites, pitons désolés où ne poussent que des pierres, crevasses sans fond : c'est l'Aurès.

Çà et là, quelques douars blottis au creux des vallons, enserrés dans des haies de cactus épineux, à moins que les maisons ne dégringolent d'un replat rocheux.

La commune mixte de Khenchela, qui englobait ce territoire montagneux et les plaines du sud, était la plus vaste d'Algérie ; ses

* *Sandalettes en bois que retient une courroie de cuir.*

cavaliers en burnous bleu en assuraient la surveillance, mais la montagne était plus particulièrement le fief des gardes-forestiers.

Ces gens, Corses pour la plupart, courageux, silencieux et aimables, habitués à une vie rude et à une pauvreté quasi monacale, habitaient la maison forestière construite en général au centre d'une clairière et entourée d'un jardin difficilement cultivé.

Eux aussi étaient d'authentiques héros, exposés aux fièvres anémiantes que donnent les moustiques des forêts, aux accidents ou aux maladies qui peuvent frapper brutalement et qui ne pardonnent pas quand il faut transporter un patient à dos de mulet sur une piste caillouteuse : que de pauvres femmes accouchées prématurément, succombant à l'hémorragie sans que la sage-femme puisse être prévenue à temps par le mari ou le gosse affolé. Exposés aussi à la vengeance brutale des braconniers impénitents ou des nomades, contre lesquels il fallait protéger les plantations, qu'ils n'hésitaient pas à saccager pour se procurer leur bois de chauffage.

Une décharge de chevrotines envoyée par un tireur qu'on n'avait évidemment pas retrouvé avait mutilé à jamais et vieilli avant l'âge l'adjoint de mon mari, Collegia, recasé dans l'administration.

Ces montagnes des Nementchas que la guerre a rendues tristement célèbres, presque impénétrables et hostiles, farouches comme ceux qui les habitent, devinrent tout naturellement les meilleurs champs d'action des fellaghas, qui en connaissaient tous les secrets.

Je savais que l'histoire de notre vie algérienne me retiendrait plus longtemps à Khenchela : c'est là qu'elle fut la plus attachante et la plus enrichissante.

J'avais appris à Boghari ce qu'était l'enchantement du Sud. Les sentiments qui me liaient à mon nouveau pays étaient maintenant bien plus profonds. Et la beauté âpre et ensorcelante de l'Aurès, l'époque troublée qu'il nous fut donné d'y vivre, les amis inoubliables rencontrés là-bas ne firent que les renforcer.

Il y avait bien peu d'Européens à Khenchela : colons, commerçants, fonctionnaires comme nous et militaires. Le bordj de la commune mixte voisinait avec les casernes où cantonnait un escadron de spahis, splendides cavaliers à burnous rouge, montés sur des chevaux fameux dont la réputation demeure depuis l'occupation romaine.

Les Berbères forment l'essentiel de la population musulmane. Ce sont des Chaouïas, agriculteurs et pâtres des montagnes, semi-nomades, farouches comme les montagnes qu'ils habitent, infatigables marcheurs ; beaux hommes, grands, maigres, au poil d'un blond roux, au regard profond.

Leurs maisons de pierres sèches sont groupées autour de la *guelaa,* sorte de grenier collectif. Arris est le seul gros village, Menaa le douar le plus curieux et le plus pittoresque que l'on puisse imaginer : une cascade de maisons ocres, au creux d'une vallée grandiose et désolée. Mais, au pied de Menaa, une oasis de fraîcheur, des vergers, des cultures potagères qu'entretient une eau bienfaisante... trace encore vivante de la présence et du travail des Romains.

Les femmes sont belles, mais vite fanées, usées et vieillies par des travaux trop rudes, empâtées par de trop nombreuses maternités. Dans ces montagnes du bout du monde, elles mènent d'âge en âge la vie de tous les jours, le dos courbé sur la terre, l'eau, le feu. Leurs distractions : les enfants et les bavardages en lavant la laine, en filant la quenouille ou en tissant le tapis. L'habitude de porter sur l'épaule la jarre d'eau, la *guerba,* leur donne une souplesse de démarche inimitable. Mais, tandis que les Musulmanes du Constantinois sont strictement voilées (non plus de blanc comme à Alger ou à Oran, mais, à la mode turque, de rouge, de bleu sombre et plus souvent de noir), les vraies Aurésiennes, comme les femmes kabyles, ne sont pas voilées. Elles vivent à leur guise.

Il ne faut d'ailleurs pas jeter l'anathème sur les gens de ce pays où tout est excessif : l'ardeur du soleil et du climat expliquent l'ardeur des passions, elle excuse les cruautés et fait oublier la dégradation des mœurs, que ne freine pas la religion mahométane.

On marie les filles dès l'âge le plus tendre, dix, douze ans. Lorsque le marié n'est guère plus vieux, ce n'est qu'une formalité, une espèce d'association, scellée par un échange de cadeaux et d'argent entre les deux familles. Le père du marié achète la petite et celle-ci apporte son trousseau et son endurance au travail, que la belle-mère, vraie matrone antique, ne manque pas d'exploiter. Ce n'est qu'à l'âge légal, entre quatorze et quinze ans, qu'on passera devant le cadi, à moins que la femme-enfant n'ait déjà cessé de plaire !

De réels sentiments d'amitié nous lièrent à des familles musulmanes tout au long de notre vie algérienne. Les Arabes sont accueillants par nature, ils étaient sincèrement heureux de recevoir l'ami français chrétien.

On était invité d'abord pour fêter la circoncision, c'est-à-dire l'entrée de l'enfant mâle, entre sept et huit ans, dans la communauté des Croyants.

Puis au mariage arabe, qui donne lieu, même chez les plus pauvres, à de grandes réjouissances qui durent plusieurs jours et où viennent de loin les parents et les amis. Les fiancés ne se connaissent pas : c'est le père qui choisit la femme qu'il veut donner à son fils, et l'accord se règle entre les parents. Quelques jours avant la cérémonie, le marié, par pudeur, vit à l'écart des siens. Le jour des noces, la jeune fille, parée comme une idole de la tête aux chevilles enserrées dans de lourds bracelets d'argent, violemment parfumée de musc, les mains et les pieds purifiés de henné, attend passivement dans le gynécée, au milieu de ses compagnes, le moment où on l'emmènera, strictement enveloppée d'un voile épais, dans la demeure de l'époux. Alors éclatent les "you-you" stridents que les femmes ne cesseront de lancer jusqu'à la consommation du mariage. Traduisant la griserie du moment, ils accompagnent d'une manière lancinante les flûtes et les tambourins. Ils peuvent être tour à tour le cri d'excitation à l'amour, à la guerre, au crime ou au pillage. Ils devaient être un jour notre hantise, lorsqu'ils fusaient de quartiers entiers pris de délire meurtrier.

Il n'est pas rare, hélas, que, pour de sordides questions d'argent, des filles soient sacrifiées par leur famille. On marie, ou plutôt on vend une fille de dix-huit ans à un sexagénaire... Le rituel est le même, pour cacher cette fois ce qui manque à un vrai mariage : la joie, l'amour. Dans la cour, les pauvres, les *meskines,* attendent les distributions de couscous et de viande qui accompagnent toute fête de famille chez les Musulmans.

Même rassemblement de parents et d'amis auprès d'un mort. Les cris sont alors déchirants, sauvages, qui, durant de longues heures, explosent dans la gorge des femmes : "Ya Sadya, Sadya" ! J'ai entendu cet appel, comme une respiration de la douleur, un jour et une nuit ; une toute jeune fille était morte à côté de chez moi.

C'est un honneur qu'on se dispute, aux enterrements, d'être à tour de rôle l'un des porteurs du brancard sur lequel repose le corps, enroulé dans un linceul ; dernière marque d'affection donnée à l'ami jusqu'au cimetière, où le corps est déposé directement dans la terre.

Si la luxuriante beauté de ces champs de repos dans certaines régions a pu être chanté par les écrivains amoureux de l'Islam, ils sont, dans le Sud, totalement dépouillés et à peine différents des champs de pierres qui les entourent. Seule l'ordonnance des deux blocs encadrant la sépulture les signale aux voyageurs. Cependant, le vendredi, jour de prière, les femmes y viennent nombreuses. Leur réunion n'a rien d'attristé ; c'est, au contraire, une occasion de sortir pour celles qui vivent en recluses ; on mange, on rit, on bavarde sans fin et sans frein ; les morts sont insensibles aux commérages des vivants ; les enfants jouent et se chamaillent entre les tombes.

Les collaborateurs de mon mari étaient presque tous des indigènes polis et déférents, mais sans aucune servilité. Ils accomplissaient leurs tâches en respectant en lui le chef dont ils connaissaient l'équité et l'intégrité. Ils surent, aux heures troubles, lui montrer une fidélité sincère.

Ould Chérif, un Kabyle dévoué et intelligent, qui exerçait au poste les fonctions de sous-brigadier, venait à ses heures de liberté m'aider au ravitaillement, plus facile à ce moment-là à Khenchela qu'à Alger. La viande, le lait, la semoule ne manquaient pas ; les fruits et les légumes étaient abondants jusqu'à la saison sèche. Seuls, les magasins tenus par ces Tunisiens venus de l'île de Djerba - qu'on appelait les Djerbis - ou par des "M'zabites" et qui tiennent du soukh et du bazar, c'est-à-dire où l'on trouvait ordinairement de tout, étaient pauvrement achalandés.

J'allais souvent visiter la femme d'Ould Chérif, pauvre créature souffreteuse, au visage délicat, épuisée par trop de maternités, dont il ne lui restait pourtant qu'une petite fille. Les autres enfants n'avaient pas vécu, faute de soins et des plus élémentaires notions d'hygiène, que les sages-femmes du bled arrivaient cependant peu à peu à inculquer aux jeunes mères. Ils habitaient, à l'entrée du village, une maison basse entourée d'une petite cour. Très chichement éclairée, elle ne comportait que deux pièces minuscules. Dans l'une, la famille dormait sur des nattes et des coussins qui, pendant le jour, étaient empilés dans un coin, à côté des coffres à

vêtements. Dans l'autre, il y avait des jarres pour l'huile et le grain, et un mauvais buffet pour les provisions, les marmites de terre et les casseroles ; aux murs noircis pendaient des piments, des tamis et le grand plat de bois pour rouler le couscous et pétrir la galette, que les enfants portaient sur des tôles au four du boulanger.

A Ould Chérif, manifestement fier d'appartenir à une Administration dont il ne quittait jamais l'uniforme, qui savait lire et écrire, il ne venait pas à l'idée d'améliorer, avec un traitement pourtant correct, les conditions d'existence de sa famille. Peut-être y-a-t-il eu seulement un jour chez lui, ce que j'ai vu dans d'autres intérieurs aussi dénudés : un appareil de radio posé sur une glacière. Mais ni table, ni chaises, et on faisait la cuisine à même le sol, sur un trou creusé au milieu de la pièce.

Merzoug, notre chauffeur, un grand bel homme sculptural, très racé, aimait particulièrement nos enfants ; il veillait sur eux avec un soin jaloux lorsque nous nous absentions.

Les Arabes aiment les enfants, ils les respectent. De vieilles gens, voire même des jeunes, s'embrassent la main qui a touché un petit enfant.

Madoui, issu d'une grande famille turque, était le plus instruit. Il assurait les délicates fonctions de secrétaire. Très jeune, nous avons assisté à son mariage. Il était le grand ami de mon fils, qui adorait se promener sur ses épaules en se régalant des pâtisseries qu'il était heureux de lui offrir. Nous le savions, comme ses frères, fortement marqué par cette propagande nationaliste qui, insidieusement, s'infiltrait dans tous les milieux. Cependant, aux heures graves, il demeura sans faiblir fidèle à la parole donnée à mon mari : "Qui est-ce qui te touche toi, Monsieur !"

J'avais confiance dans ces hommes simples, et il ne me serait pas venu à l'idée d'imaginer que mes enfants ne soient totalement en sûreté avec eux. Aujourd'hui, je pense à eux, je parle d'eux, avec autant de regrets que d'amitié, et cela me paraît monstrueux que certains, repris par des instincts primitifs ou terrorisés par des ordres, soient devenus des rebelles sanguinaires ! C'est tout aussi monstrueux d'avoir abandonné ceux qui étaient fidèles. Il est facile de poser des problèmes ou de s'octroyer le privilège de brasser des idées en laissant aux autres un monde de souffrances.

Nous étions arrivés à Khenchela au début de l'hiver. Venant des douceurs d'Alger, il fallut se réhabituer aux rigueurs d'un climat de montagne. La neige sur les routes et les pistes rendait la circulation difficile et même parfois nous coupait de tout jusqu'au passage du chasse-neige ; isolement qui avait son charme et que ne venaient même pas troubler les nouvelles vraies ou fausses dispensées chichement par les postes de radio... les jours où l'électricité arrivait.

Mais l'hiver était court : dès la fin de février, les cigognes, qui avaient leurs quartiers habituels sur le clocher de l'église, sur la mairie, sur le minaret de la mosquée ou les toits des fermes environnantes, nous amenaient le printemps ; elles faisaient partie du paysage jusqu'au début de l'été, évoluant paisiblement dans les champs, à la recherche d'une nourriture qu'elles apportaient ensuite à leurs petits voraces, claquant sans cesse du bec dans les nids.

Il n'y a aucune exagération lorsque Camus dit "qu'en une nuit les amandiers de la vallée des Consuls, à Alger, fleurissaient !" Le printemps, à Khenchela, c'était une explosion de verdure et de champs de fleurs transformant l'aridité du paysage ; une explosion lumineuse et brutale, car elle ne durait pas. Très vite, le soleil reprenait ses droits absolus sur tout, ne laissant au village que l'ombre des eucalyptus, d'où sortait la chanson vibrante des cigales, desséchant les steppes embrasées de lumière, mûrissant hâtivement les immenses nappes de blé et crevassant la terre sans qu'il tombe une goutte d'eau jusqu'au début d'octobre.

Nous avons payé un lourd tribut à cette température qui anéantissait tout : les choses, les bêtes et les gens. La guerre interdisant tout déplacement, nous n'avions, pour aérer nos enfants, que le jardin du mess, où ma mère les promenait aux heures les moins chaudes. Pendant près de huit jours, une toxicose grave mit en danger les jours de notre petite Geneviève, qui n'avait alors que treize mois.

Dans le même temps, d'autres bébés furent frappés du même mal. Une solidarité dans l'angoisse naquit entre les mères. Les remèdes manquant, nous partagions les rares ampoules d'eau de mer que nous avions trouvées au village. Ce fut l'origine d'une rencontre avec une amie qui m'est restée très chère. Au médecin indigène le docteur Mahoui, qui soigna notre petite fille sans ménager son temps, je garde une sincère reconnaissance.

Geneviève guérie, la vie reprit dans notre maison agréablement installée malgré la précarité du moment. Elle était une des rares au village à avoir un étage. Au nord, un balcon couvert dominait la grand'place, vrai belvédère d'où les enfants et moi admirions les prises d'armes et les revues des spahis ; ou bien, les jours de marché, nous y subissions, pendant de longues heures, sans en saisir autre chose que les cris gutturaux scandés par les flûtes et les tambourins, l'envoûtement du conteur arabe autour duquel s'agglutinaient les paysans des djebels, aux immenses chapeaux, et les nomades, aux longues tuniques et djellabas brunes.

Je n'ai, bien sûr, jamais su ce que disait ce barde échevelé, aux gestes hystériques, au milieu d'un cercle sans cesse grandissant d'auditeurs passionnés. Mais, dans cet Aurès où les traces du passé sont restées vivantes partout, il n'y avait aucune peine à imaginer qu'entremêlant la légende et la réalité il contait l'épopée prodigieuse d'Okba Ben Nafi venu conquérir l'Ifriqya et la convertir à l'islam, ou bien l'histoire de la Kâhina, cette Walkyrie berbère qui symbolisa, au contraire, la résistance à l'Islam, qui se battit farouchement à la tête des guerriers berbères et dont on perdit la trace un jour, ce qui donne encore plus de prix à la légende, car les Arabes prétendent qu'elle est enterrée avec tous ses trésors au pied d'une falaise, à l'entrée même de Khenchela ; jusqu'à maintenant, les trésors de la Kâhina sont demeurés introuvables et inviolés.

Il n'était pas douteux que ce conteur intarissable ne fût à certaines heures une espèce de prédicateur, prêt à répandre et à entretenir dans ces âmes fanatiques et tourmentées les ferments de révolte qui sont une forme de guerre sainte et à propager des nouvelles vraies ou fausses, dans un pays où tout se sait avec la rapidité de l'éclair.

Du balcon qui courait au sud autour de la maison, les possibilités de rêve n'étaient pas moins grandes, car rien n'arrêtait le regard sur les terres embrasées jusqu'aux collines de la Meskiana, à quelques kilomètres de la frontière tunisienne.

Le propriétaire, un Chaouia au regard dur, peu sympathique, habitait au dessous de chez nous, dans un logement qui faisait suite à un café maure qui lui appartenait également.

J'entendais crier et rire ses enfants. Je n'ai jamais su combien ils étaient. Tous ces gens vivaient farouchement entre eux.

Le bruit du café maure, assourdi en hiver, car les clients restaient à l'intérieur dans l'atmosphère alourdie de fumée, nous arrivait sans retenue en été, et surtout pendant les longues nuits du Ram'dam, dont les quarante jours, avec le décalage rituel, tombèrent en août et septembre pendant notre séjour à Khenchela.

Dès l'aube et jusqu'au coucher du soleil, toute vie semblait retirée du village. Le jeûne rigoureusement observé est encore plus pénible en été. Les fidèles ne mangent pas, ne fument pas et ne boivent pas une goutte d'eau. Aussi, mis à part ceux que leur travail oblige à sortir, les meskines, qui, un sac sur la tête, mendient plus encore en cette période de pénitence où il est de rigueur de les aider, et les enfants, qui ne sont pas encore astreints à la loi du jeûne, tous dorment enroulés dans leur burnous, couchés à même la pierre chaude. La vie reprenait peu à peu dans l'après-midi, rythmée par le claquement sur la chaussée des kab-kab sous les pieds des fillettes allant aux provisions ou par le martèlement des pilons de cuivre, avec lesquels les femmes broient les piments et pulvérisent le sucre et les amandes.

La cour de nos voisins s'éveillait aussi. Sous les arcades du patio noyé d'ombre, dans la fraîcheur qu'entretenait un mince filet d'eau murmurant dans une vasque où l'on avait mis à rafraîchir des melons et des raisins, on disposait les nattes et les tables autour desquelles les consommateurs resteraient pendant des heures interminables, buvant à petites gorgées le café brûlant ou le thé à la menthe, jouant aux cartes ou aux dominos. Le bruit de ces dominos métalliques scandant la partie, la musique nasillarde d'un phonographe redisant sans se lasser les charmes de quelque hétaïre, ainsi que la chaleur rendaient tout sommeil impossible. Nous en arrivions, par la force des choses, à vivre sur le même mode que nos voisins.

Malgré les difficultés accumulées par la guerre, à l'époque où nous habitions le Constantinois, nous avons pu profiter d'une manière inoubliable des richesses prodigieuses d'un passé merveilleusement conservé dans toute la région.

Le souvenir de ce passé et des civilisations qui s'implantèrent là éclate partout, et l'imagination n'a aucune peine à le faire surgir, car rien n'a changé dans ces perspectives infinies écrasées sous la lumière et la chaleur ; les cavaliers d'aujourd'hui, drapés dans leur

burnous, ont le même costume que les cavaliers berbères qui, jadis, sur le même réseau de pistes, harcelèrent les pesantes légions romaines. Les restes des villes impériales dorment dans le soleil et le sable dont on les a dégagées. Elles en ont la teinte ocre. Ce sont les "Villes d'or" chères à Louis Bertrand, tout aussi attirantes pour les touristes que pour les érudits.

C'est de la province Proconsulaire, la Tunisie, que partit l'occupation romaine. La IIIeme Légion Augusta, qui assurait la sécurité du territoire du Sud de l'ancienne Cirta* des rois numides, bâtit les camps militaires de Tebessa, de Lambèse, de Mascula (notre actuelle Khenchela), où subsiste l'ordonnance exacte des rues comme au temps des Romains et jusqu'aux mêmes égouts, si solidement construits qu'ils sont demeurés intacts.

A moins de dix kilomètres de Khenchela, dans un cadre grandiose de montagnes, des sources d'eau sulfureuse coulent à travers la campagne, certaines à une température très élevée, laissant flotter en hiver d'étranges brouillards : c'est "Fontaine Chaude". Les Romains avaient su exploiter cette richesse naturelle. Dans ce coin perdu, il y a des thermes parfaitement conservés et construits avec le même souci de confort que dans n'importe quelle grande ville. Autour d'un premier bassin, où coule l'eau tiède, sont les salles de jeux et les salles des éphèbes ; des cabines avec des baignoires de pierre s'alignent autour d'un deuxième bassin, où la température de l'eau peut atteindre 60 à 80°. Les Arabes et les gens de Khenchela, utilisant les antiques baignoires, allaient y soigner leurs rhumatismes.

Cette eau sulfureuse et chaude à travers la campagne, c'était une laverie naturelle et combien efficace pour la laine des moutons. On racontait aussi que de malheureuses femmes aveuglées par la buée avaient été brûlées vives en allant y plumer leurs poules.

De la route entre Batna et Khenchela, on aperçoit les colonnes de Trajan, restes majestueux de l'arc de triomphe dressé en l'honneur de l'empereur qui fit construire Timgad, Thamugadi, la Pompeï africaine. Le contraste est saisissant entre la nudité âpre des collines environnantes et l'importance de la cité, qui s'étend sur des kilomètres. C'est que les Romains avaient transformé ce désert en

* *Cirta était devenue Constantine.*

une campagne florissante, où les champs de blé alternaient avec les pâturages et les forêts d'oliviers. L'Afrique du Nord, grâce à la paix dont elle jouit sous la domination romaine, était la plus riche contrée agricole de l'Occident. Mais vinrent les Vandales, les Berbères cruels, les Arabes dominateurs, qui, s'entre-déchirant pour la conquête du pays, eurent tôt fait de détruire les cultures et raser les cités. Le sable du désert qui envahit tout continua la destruction, mais préserva les ruines ; la patience des savants leur redonna la vie.

C'est tout ce qui reste du grand et orgueilleux empire romain africain, et ce n'est qu'un chapitre de la longue et cruelle histoire de ce pays toujours en butte à toutes les révoltes, à tous les déchirements.

J'ai vu Timgad pour la première fois au printemps, et ce qui me frappa le plus dans l'éblouissement d'une matinée encore fraîche, toute baignée de lumière, c'est la paix profonde et le mystérieux silence qui enveloppaient toutes ces choses endormies à jamais. Du Forum au Capitole, des Thermes au théâtre et aux deux basiliques il n'y a aucune peine à imaginer la vie antique : les chars des sénateurs allant à la curie ont laissé des traces profondes sur les larges voies que bordaient des maisons élégantes, ornées de splendides mosaïques ; et il n'est pas jusqu'au marché qui ne puisse être reconstitué grâce aux tables de pierre qui servaient d'éventaires, chacune portant gravée profondément l'image de la denrée qui y était vendue.

Plus à l'est encore, aux portes de Batna, les ruines majestueuses du Pretorium de Lambèse témoignent de la puissance des légions qui y étaient rassemblées. Lambèse, avant Cirta, était la capitale de la Numidie.

Cuicul, Djemila, tout près de Sétif, n'a pas l'importance de Timgad, mais elle est plus harmonieuse. La cité était sans doute plus luxueuse que Timgad. Le théâtre, l'arc de triomphe de Caracalla sont les ruines les mieux conservées de l'Algérie.

Pour les gens perdus dans l'Aurès que nous étions, Constantine avait l'attrait magique de la grande ville, encore qu'en ces temps de guerre ses magasins aient été bien vides. Elle était devenue le centre de triage d'une armée qui se reformait peu à peu pour un suprême assaut : une partie rejoignant, par delà la Tunisie, les divisions de Lybie, l'autre se préparant au débarquement dans des camps de

poussière et de soleil. Il y avait donc énormément de monde à Constantine.

Mon mari y allait pour régler des questions administratives, et je l'accompagnais souvent, saisie chaque fois du même étonnement, à la fois émerveillée et quelque peu effrayée devant cette ville extraordinaire.

Extraordinaire d'abord par sa situation : bâtie au faîte d'un éperon rocheux, encerclée de rochers cyclopéens, elle surplombe des gorges profondes au fond desquelles mugit le Rummel ; et ses ponts, El Kantara, Sidi Rached et surtout Sidi M'Cid, ouvrage d'art vertigineusement accroché au-dessus d'un gouffre, semblent la relier au reste de la terre, cependant qu'une promenade, qui porte le nom tragique de boulevard de l'Abîme, la borde en longeant le rocher à pic.

Extraordinaire par son histoire, mêlant le souvenir des cruels rois numides à celui de l'épopée glorieuse de l'armée française où, à la suite du général Damrémont, nos troupes prirent la ville après un siège interminable et tragique.

On a conservé la Casbah et ses maisons curieusement peintes en bleu, surmontées non plus de terrasses, mais de toits de tuiles où nichent les cigognes ; son Mellah, non moins pittoresque ; et la place des Galettes, qui est le centre d'un monde juif où les traditions sont farouchement conservées. Les femmes dissimulent encore leurs cheveux sous des châles aux couleurs voyantes, les plus jeunes portent sur le front des sequins sonores et, penché sur l'oreille, un drôle de petit cône pailleté. Les hommes ont une chéchia brune, un pantalon à gros plis, mais leurs pieds ne sont pas nus dans leurs babouches ; ce sont leurs chaussettes qui les différencient des Arabes.

Le voisinage entre les hauts buildings, les immeubles du quartier Bellevue, et les vieilles maisons blanches ou bleues à peine éclairées par de minuscules fenêtres n'est pas moins étrange que le voisinage de gens si différents, pourtant habitués à vivre ensemble. On y "faisait" la rue Caraman, comme on "faisait", à Alger, la rue d'Isly.

Je ne devais plus revoir Constantine, que nous avions quittée en août 1945. La ville et les environs souffrirent terriblement dès les premières heures des événements, reprirent follement confiance pour un temps hélas bien court après le 13 mai, pour retomber dans

un chaos plus tragique encore qui se termina par le plus lâche des abandons.

Dans le lointain Khenchela, les répercussions de la guerre étaient à peine atténuées ; il ne restait qu'un effectif réduit dans le régiment de spahis, et les nouvelles des hommes mobilisés disaient les fiévreux préparatifs du débarquement qui, le 15 août, jeta l'armée d'Afrique sur les côtes méditerranéennes pour cette glorieuse campagne de France qui contribua à libérer la Métropole.

Ce n'était pas la première fois que cette armée d'Afrique volait au secours de la mère-patrie, scellant dans le sang une solidarité que rien ne devait trancher. La France avait une dette d'honneur envers ses enfants d'outre-mer, soldats à la peau brune qui se battirent farouchement pour elle contre un agresseur dont ils n'avaient pourtant pas à souffrir dans leurs campagnes algériennes et qui dorment pour toujours sur cette terre qu'ils avaient généreusement accepté de défendre.

Les derniers mois de notre vie à Khenchela furent assombris par un malaise plus visible qu'ailleurs dans cette région toujours prête, depuis des millénaires, à accueillir des ferments de trouble. La guerre y avait apporté comme partout son cortège de misères que ne vinrent pas apaiser des récoltes mauvaises en 1944 et 1945. Je me souviens des regards angoissés des gens de Khenchela pendant la sécheresse exceptionnelle du printemps 1945, guettant le nuage de pluie bienfaisante qui aurait permis de sauver quelques pâturages. L'aide américaine avait apporté une prospérité factice et augmenté les besoins ; le coût de la vie augmenta, il y eut du chômage. Les propagandes nationalistes eurent beau jeu pour exploiter la situation ; il est si facile d'échauffer une imagination orientale.

L'orage éclata à Sétif, le matin du 8 mai, le jour où les Français fêtaient leur victoire. Ce fut une douloureuse stupeur !

Très vite, l'insurrection gagna les campagnes. A Khenchela, le pire fut évité ; cependant, coupés de toute communication, nous avons eu nos heures d'angoisse. Dans le village barré de chicanes, on ferma les écoles ; il y eut un couvre-feu, des patrouilles civiles, des avions protecteurs ronronnant au-dessus de nos têtes, une position de repli au bordj de la Commune mixte.

Malgré tout, on ne retarda pas la première communion, et le souvenir de la blanche procession des enfants, parmi lesquels étaient

mes deux filles aînées, est lié, pour moi, à l'arrivée des Sénagalais et des chars remontant de Tripolitaine pour pacifier la région et y rétablir la sécurité.

A Sétif et dans les villages environnants : Chevreul, Kerrata, Perigotville, ce fut un déchaînement de cruautés inouïes, une nouvelle guerre sainte au cri de "Jihad"*, l'exécution des Européens.

Lourd fut le bilan des innocentes victimes dans les villages, les fermes isolées, les maisons forestières. Je sais de pauvres femmes de gardes-forestiers qui eurent leur mari frappé sous leurs yeux et furent obligées de défendre leurs enfants toutes seules en attendant les secours. Je sais aussi que, souvent, ce n'est pas au nom du "nationalisme" que ces malheureux furent frappés, mais tout simplement pour se venger d'avoir été surpris, un jour, en train de saccager des plantations ou en flagrant délit de braconnage. Je sais l'histoire du juge de Kerrata, M. Trabaud, modèle de bonté et d'équité, aimé de tous dans la région, qui fut égorgé un des premiers avec sa femme, alors qu'il circulait sans méfiance et sans défense. Et je sais aussi les réflexions de nos amis musulmans, réflexions entendues hélas bien d'autres fois depuis : "Madame, on a honte de ce qui s'est passé !"

Le calme revint peu à peu. Le 22 mai, c'était l'*aman,* la soumission générale. Européens et Musulmans se retrouvant meurtris, la vie reprit ses droits.

La répression a été dure, mais non point effroyable comme on a voulu le faire croire ; nous en sommes les témoins. C'est un mythe entretenu par des partisans de l'indépendance algérienne - l'occasion était trop bonne -, un mythe destiné à entretenir l'exaspération et la haine, à servir la propagande des meneurs de foules. Cependant, l'orage apaisé, bien peu de choses ont été faites pour arriver aux réformes qui étaient indispensables.

La France n'était plus en guerre, la prospérité allait renaître, on prépara les élections ; j'ai voté pour la première fois à Khenchela.

Mon mari, qui avait eu une tâche particulièrement délicate et difficile en un tel moment, songeait à prendre un peu de repos, quand il reçut sa nomination pour Mostaganem. C'était un

* *Cri de guerre des Musulmans :* jihad *signifie guerre sainte.*

avancement intéressant. Il rejoignit son poste à la fin du mois de juin 1945.

Je me chargeai d'un nouveau déménagement, qui ne se fit pas sans difficultés en un moment où les transports n'étaient pas encore réorganisés. Et, au mois d'août, par une chaleur suffocante, je m'en allai à mon tour, les yeux et le cœur pleins de tant de souvenirs, et je refis avec les enfants, en sens inverse, un voyage plus long que celui qui nous avait amenés un soir d'hiver.

Mostaganem n'étant pas sur la grande ligne, il fallait descendre du train à Relizane pour la rejoindre par la route, ce qui me permit un premier contact avec cette région.

Entre Relizane et la côte (quatre-vingts kilomètres), ce ne sont que vergers et riches vignobles à perte de vue. Une mer de vignes entoure de gros et riches villages.

Je retrouvais cette chaude vallée du Chélif plus prospère encore que lorsque nous étions à Orléansville ; les moyens de culture s'étaient modernisés, et les terres parfaitement irriguées étaient en plein rendement. Le travail acharné continuait la conquête sur une terre toujours prête à retourner en friche.

Je gardais de Mostaganem, entrevue au cours de notre voyage de noces, le souvenir d'une petite ville charmante. Elle comptait près de 60.000 habitants en 1960. La fraîcheur de ses places, de ses larges avenues bien ombragées, et surtout la brise de la mer furent les bienvenues pour des gens qui arrivaient des terres brûlées du Sud.

Vue de loin, Mostaganem, tout enveloppée de cette merveilleuse lumière très spéciale à l'Oranie, brille comme un bijou dans le soleil. Nichée au creux d'une colline, face à la mer, la ville s'étend largement au-dessus d'un port assez important, mais mal protégé des vents, et qui tirait toute sa richesse de l'exportation des vins, des agrumes et du tabac.

La région, toute plantée en vignes et en vergers sur des milliers d'hectares, était florissante, et la ville, peuplée surtout de gros propriétaires tant indigènes qu'européens, se ressentait de cette richesse. "A Mostaganem, il pousse trop d'or !", disait la femme du pasteur. Des maisons cossues sinon toujours de bon goût, mais que

rachetaient les jolis jardins qui les entouraient, bordaient de larges avenues très animées.

Partant de la mairie, l'avenue du 1er de Ligne, avec ses maisons à arcades où voisinaient les grands cafés et les jolis magasins, aboutit à la place de la République, entourée de platanes et au centre de laquelle se trouve l'église. C'est le centre de la ville. C'était le pôle attractif des Mostaganémois, fidèles au rite algérien qui consistait à déambuler dans la plus grande rue d'une ville, à certaines heures bien définies, et plus spécialement d'un seul côté : c'était "faire le boulevard". La promenade se terminait sur une esplanade au-dessus de l'avenue Raynal, où une bouffée de vent du large, chargé de toutes les senteurs de la mer, vous accueillait, et d'où la vue sur la côte était magnifique.

C'est précisément dans le bas de cette avenue Raynal, rue de Nantes, que nous nous sommes provisoirement installés.

Les enfants furent ravis de ce campement, et ravis par-dessus tout du voisinage de la mer, qui devint, pendant nos six années passées à Mostaganem, l'horizon de nos promenades et de nos vacances.

D'abord, sur les immenses plages de l'ouest, La Salamandre et Les Sablettes, aux jolies criques bien abritées où l'on se baignait parfois jusqu'au mois de décembre ; et puis à Karouba, dans un cadre de verdure pittoresque et bien plus sauvage. Au delà de Karouba, à partir d'Ouilis jusqu'au cap Ivi et à Petit-Port, la côte n'est plus propice aux baignades, elle devient marécageuse, les sables y sont mouvants ; et la montagne qui la domine (c'est le début des trop célèbres monts Dahra) prend un aspect âpre et inquiétant, trop souvent justifié en tous temps par les agressions, qui furent particulièrement tragiques au moment des événements.

A Mostaganem, un peu comme à Alger, la mer est partout : au détour de chaque avenue, au bout de chaque rue, derrière chaque pan de mur. Nous montions sur les hauteurs que la ville indigène escalade, depuis Tidjdit jusqu'au cimetière musulman et au fort turc, pour avoir une vue merveilleuse, sans limite au nord et à l'est, mais qui suit à l'ouest, jusqu'au bout de la baie d'Arzew, la courbe gracieuse de la côte.

C'était encore la mer, du haut de la colline de Mazagran, toute parfumée de lavande au printemps ; et, comme presque toujours en Algérie, il y a un morceau de gloire qui accompagne les beautés du

paysage. Dominant le village de Mazagran, une stèle rappelait de loin au promeneur l'épopée d'une poignée de braves résistant victorieusement à un siège mené par des ennemis exactement cent fois supérieurs en nombre.

J'avais appris, sur les crêtes dénudées de Khenchela, à connaître le vent, ce terrible vent d'Afrique qui marque si fort la nature de ce pays et l'a en partie modelé, comme il a, en les burinant, façonné les visages. Ce vent que rien n'arrête, né dans les sables du désert et qui s'enfle pour passer tous les obstacles : il soufflait parfois si violemment, que mon mari revenant de la chasse disait en avoir entendu le sifflement dans le canon de son fusil.

A Mostaganem, il était roi. Dans la ville tout offerte à la mer, il venait du large sans contrainte. Je me rappelle nos promenades, où il fallait courber le dos sous son caprice ; chargé en hiver de toutes les tempêtes que la mer accompagnait furieusement ; bienfaisant en été, car il adoucissait la chaleur que les vents de l'intérieur amenaient : *sirocco* ou *chergui*, chariant sable et poussière.

Sous cette poussée perpétuelle du vent, les pins maritimes plantés non loin de la côte ont d'étranges formes de lutteurs, tordus comme les oliviers centenaires sous l'effort qu'ils opposent à ce terrible adversaire contre lequel des haies de cyprès et de roseaux protègent les vergers et les cultures maraîchères. Les vignes seules, bien campées sur leurs ceps noueux, n'ont pas besoin de protection.

Deux refrains que fredonnaient mes enfants me reviennent en mémoire : l'un, très nostalgique, écrit à l'intention des Pieds-Noirs, dit "que le vent qui comprend tout, nous parle de là-bas !" ; l'autre, au contraire, dit que le vent n'a pas de mémoire ! Celui-là est faux : le vent de Mostaganem garde à jamais entre tous le souvenir de la plus émouvante et de la plus solennelle des promesses, faite au nom de la France à des milliers de gens qui l'écoutèrent avec ferveur et qu'elle souleva d'enthousiasme, un après-midi de juin 1958, chaud et plus lumineux que tous les autres...

Nous arrivions à la fin de la guerre. C'était partout l'immense soupir de soulagement après six années d'oppression. La ville n'échappait pas à la joie de la paix retrouvée, à la joie du retour des combattants. On dansait partout, comme on dansait dans les villages environnants, comme on dansait en France. Nous revenions en chantant des soirées prolongées sur la plage.

Dans le courant du mois d'octobre, nous abandonnions notre campement de fortune pour une installation définitive dans un immeuble moderne et confortable mais sans grâce, en bordure de Tidjdit, sur la rive droite de l'Aïn Sefra ; la ville européenne s'étend en majeure partie sur l'autre rive de ce cours d'eau, mince filet jaunâtre coulant, comme tous les oueds algériens, dans un lit qui semble démesuré mais qui, à certaines saisons, n'arrive pas à contenir le tumultueux torrent. Une terrible nuit d'hiver, en 1927, tout un quartier de Mostaganem fut emporté, et le port fut obstrué par des monceaux de décombres et de cadavres. Depuis, on a construit de solides berges et bâti de nouvelles maisons.

Notre nouvelle rue était sans attraits. Mais il y avait, heureusement, de l'un des balcons qui longeaient l'appartement, face au dernier pont qui enjambe l'Aïn Sefra avant son embouchure, une jolie échappée sur Tidjdit. Ses maisons peintes en blanc brillaient tout particulièrement dans la lumière dorée du soir ; du minaret de la mosquée toute proche, j'entendais le muezzin lancer son appel au recueillement en promenant le drapeau de la prière. C'est la même voix qui continue à psalmodier aux heures de la prière que seul Allah est grand !

Nos trois aînés étant d'âge scolaire, ce fut d'abord pour moi le problème de la rentrée. Jacqueline, Françoise (et, plus tard, Geneviève) furent les élèves des religieuses Trinitaires, qui étaient nos voisines et que nous avons retrouvées ensuite à Oran. Je les mis ensuite au lycée René Basset. Très bien tenu, il y régnait la meilleure émulation, et notre fille aînée eut d'excellents camarades européens et musulmans. Il y avait déjà à ce moment-là des Musulmanes aussi ouvertes à la culture française que leurs camarades ; sérieuses et appliquées, elles n'étaient pas sans remporter à leurs examens des succès mérités. Pour notre garçon, dans une excellente école primaire, il n'y eut pas de différence entre les camarades qu'il y rencontra. Les souterrains de l'avenue Raynal, plus malodorants que dangereux, ont été le théâtre de jeux fameux à la sortie des classes, il n'est sûrement pas le seul à s'en souvenir.

La paix retrouvée, le trafic maritime reprit normalement très vite entre l'Algérie et la France. Les congés des fonctionnaires furent rétablis, le nôtre nous permit de nous embarquer à Oran, en août 1946.

J'attendais avec autant d'émotion que d'impatience ce retour en France. Huit ans avaient passé depuis notre dernier voyage, et pendant ces huit années que de tristes choses avaient marqué le pays et les êtres !

Nous n'avions heureusement pas été privés de tous contacts familiaux ; de très proches parents étaient restés en Algérie avec nous ; ma mère elle-même n'avait pas hésité à nous suivre jusqu'à Khenchela, mais elle était repartie.

J'étais pleine d'une juvénile fierté d'avoir à présenter mes enfants à ma famille et à mes amis, et non moins heureuse de faire connaître à ces enfants cette France dont je leur avais tant parlé. Seule, ma fille aînée en gardait quelque souvenance ; les autres n'y étaient jamais venus.

A partir de ce moment, les vacances nous ramenèrent régulièrement en France tous les deux ans. C'était chaque fois, sur les bateaux, le même entassement, qu'on acceptait pourtant gaiement : la traversée, c'était déjà les vacances. A la cohue de l'embarquement le calme succédait d'ailleurs très vite. On s'organisait, et les heures, rythmées par le froissement de l'eau sous l'étrave et le ronronnement régulier et rassurant des machines, coulaient trop vite.

Au pays, les mêmes joies simples et renouvelées au gré des années nous attendaient : rencontres familiales et amicales, promenades et excursions dans une campagne verte et fraîche qui nous reposait de la chaleur et de la poussière de notre Oranie, échanges sur les questions d'actualité. Le problème de l'Afrique du Nord s'ébauchait ; nous parlions de notre vie là-bas ; on nous appelait les "Algériens" ! Et puis, un jour, une fois faites les provisions de verdure et de bon air, alors que la fraîcheur devenait le froid, nous repartions.

A partir de Marseille, le soleil reprenait ses droits. Nous, sur le bateau, nous reprenions nos vêtements d'été.

Cependant, l'approche de l'automne adoucissait la température et on retrouvait Oran, ses falaises ocres et ses quartiers neufs noyés dans une lumière irréelle, sous un ciel que les premières pluies de septembre avaient nettoyé des poussières de l'été.

Comme toutes les mères de famille, je préparais la rentrée des classes.

Les hasards de la vie administrative nous permirent de retrouver à Mostaganem un ménage d'excellents amis. J'avais terminé mes études à Blida avec la jeune femme, et mon mari avait été le plus proche collègue du sien au Gouvernement Général. Les années de Mostaganem scellèrent cette amitié, et lorsqu'à nouveau il fallut rejoindre des postes différents nous emportions les uns et les autres l'espoir qu'une chance extraordinaire nous réunirait... Il n'en a rien été, hélas, puisque le malheur nous a dispersés comme les pierres d'une maison détruite.

La liste est longue de ces amitiés mostaganémoises fidèlement conservées, dont le souvenir reste lié aux études des enfants, à leurs distractions, aux randonnées pour mieux connaître la région, de la côte jusqu'aux coins les plus pittoresques de l'intérieur : El Kalaa, ravissant village berbère niché dans un vallon ombragé et perdu sur la route de Relizane ; Arzew, le si joli petit port entre Mostaganem et Oran... Pique-niques traditionnels au bord de la mer les lundis de Pâques ou de Pentecôte, méchouis et couscous offerts par des amis musulmans et dégustés autour d'immenses plats de bois, dans des cours de fermes, à l'ombre d'odorants figuiers, îlots de fraîcheur dans une campagne toujours écrasée de chaleur.

Deux échappées plus longues, l'une à la Pentecôte en 1948, l'autre à Pâques en 1949, comptent parmi mes meilleurs souvenirs.

Tlemcen fut notre premier but. C'était à la fin du mois d'avril. La campagne était encore éclatante de fraîcheur, et la route que nous avions choisie, par Perrégaux et Bel-Abbès, à travers une plaine riche, bien cultivée, comparable à celle de la Mitidja, avait encore tous les attraits du printemps.

Perrégaux, dont il ne reste aujourd'hui que le souvenir, était le centre florissant d'une plaine bien irriguée par les eaux du barrage de l'Habra, toute plantée d'agrumes et produisant surtout des oranges, qu'on expédiait en primeurs sur la France ou bien qu'on préparait, comme à Relizane, dans des usines de confitures.

A Saint-Denis-du-Sig, où l'implantation des colons fut difficile dans un climat chaud et insalubre, les champs d'oliviers s'étendaient à perte de vue ; là encore, les olives étaient traitées sur place, conservées entières ou transformées en huile excellente.

Bel-Abbès est une grande ville, la deuxième de l'Oranie, mais dépourvue de pittoresque. Bâtie dans une région plate, sur l'emplacement de la smala d'Abd-El-Kader, elle a, comme tant d'autres cités algériennes, une rectitude toute militaire. La population y était composée en majeure partie de gros propriétaires, colons très souvent d'origine espagnole, de commerçants israélites, actifs et aisés, et de militaires ; car Bel-Abbès, c'était avant tout la ville de la prestigieuse Légion. Du 1er Étranger, cantonné au quartier Viénot, sont partis pendant plus de cent ans les héros qui ont porté aux quatre coins du monde les couleurs de la France : "Faire donner la Légion" ! Soldats de légende dont la valeur ne se

démentit jamais, de l'antique couvre-nuque jusqu'au képi blanc ou au béret vert des Paras, défilant majestueusement au son du traditionnel "Boudin", ivres de soleil et de baroud.

On ne visitait pas sans émotion le "Musée du souvenir", vivante page de gloire et véritable sanctuaire où étaient rassemblés, au milieu des étendards et des fanions de toutes les unités, les noms des héroïques disparus et les reliques mémorables recueillies sur tant de champs de bataille.

Tout cela n'est plus à Bel-Abbès, la marche de la Légion s'est tue et la chose impensable à laquelle nous n'avions jamais cru s'est produite : la Légion est partie en emportant ses trophées et sans avoir pu livrer l'ultime combat qu'elle attendait, auquel on croyait en Oranie envers et contre tout, et qui aurait été, comme Camerone, le symbole d'une résistance héroïque et désespérée.

Quittant la plaine après Lamoricière, la route se met à grimper et la campagne devient de plus en plus jolie. Un dernier arrêt aux "Cascades" qui dévalent de la colline en bondissant au milieu des rochers et des lauriers-roses, et c'est Tlemcen, toute blanche dans un îlot de verdure, car Tlemcen c'est avant tout un immense jardin peuplé d'oiseaux et débordant de fruits et de fleurs. Tlemcen, la "Pomaria" des Romains, c'est au printemps qu'il faut la voir. C'est la cité de l'air et de l'eau, a dit un poète arabe. Nous y étions à la saison des cerises ; il y en avait partout. Du plateau où la ville est bâtie, on domine la plaine d'Hennaya toute plantée d'oliviers et l'on devine plus qu'on ne l'aperçoit, au loin, la mer voilée d'une brume légère, entre les ports d'Honaïne et de Nemours.

Le charme le plus surprenant et le plus attachant de notre Algérie, c'était l'alliance naturelle de la vie et des habitudes ancestrales et des facilités modernes. A Tlemcen, le contraste était particulièrement saisissant.

Dans les rues tortueuses et étroites de la vieille ville voisinent les échoppes sombres des marchands et des artisans. L'épicier pile encore le poivre ou le café dans un mortier. Le barbier travaille souvent en plein air, taillant des barbes ou rasant des crânes sur lesquels on enroule ensuite de longs turbans. A la fenêtre du gargottier — et c'est le seul signalement du restaurant indigène -, des guirlandes de piments encadrent les plats d'émail sur lesquels des salades de toutes teintes sont offertes à l'envie des

consommateurs, à côté des têtes de moutons toutes prêtes à être grillées ; il y règne une odeur bien spéciale de charbon de bois, de menthe, d'huile et d'épices, très familière à ceux qui ont longtemps vécu dans le bled. Dans ce pays de la laine, c'est chez les tisserands qu'on retrouve les plus vieilles traditions artisanales, et nombreux sont les ateliers à peine éclairés où l'on a conservé les anciens métiers à pédales ; à travers les fils tendus, on distingue à peine l'ouvrier ou l'ouvrière, mais on voit courir les doigts habiles maniant les écheveaux multicolores, et la bande de tissu se déroule si lentement qu'on a peine à croire que les djellabahs empilées dans un coin de la pièce, à côté des couvertures rayées, ont été tissées par un aussi vieux métier. Les orfèvres munitieux et patients, les savetiers bruyants et souvent malodorants sont, avec les tisserands, les plus pittoresques représentants des petits métiers de Tlemcen.

Les *hammams* (bains maures) sont nombreux, le bain étant un rite pour les musulmans, une occasion de sortie et de rencontre pour les femmes, tout comme les visites au cimetière. Sur le seuil des portes, qu'encadrent des carreaux de faïence, des hommes squelettiques, desséchés dirait-on par la chaleur moite qu'ils entretiennent constamment, vêtus seulement d'une *fouta* qui leur ceint les reins, viennent de temps en temps respirer un peu de fraîcheur en buvant un verre de thé, indifférents au va-et-vient des clients qui entrent ou sortent chargés de volumineux paquets de vêtements de rechange.

Ce qui reste des fastes du passé de Tlemcen, qui fut un royaume important et une des capitales du monde islamique, constitue maintenant un ravissant et vivant musée de l'art religieux musulman, où l'influence andalouse adoucit harmonieusement l'austérité du décor de la prière. Au XIIIeme siècle, la Reconquête dirigée par les rois catholiques amena à Tlemcen des milliers de musulmans chassés de Cordoue.

Le *mihrab* de la salle de prières de la Grande Mosquée séduit tous les visiteurs ; c'est une élégante dentelle de stuc en forme de niche, et le contraste est saisissant entre la richesse de la sculpture et la pauvreté de la matière employée.

De Mansoura "la Victorieuse', où les sultans mérinides avaient bâti une vraie ville, aussi grande que Tlemcen qu'ils assiégaient, il ne reste que les ruines des imposants remparts et une moitié de minaret ocre, qui semble avoir été curieusement découpé par le tranchant

d'un sabre et qui atteste de l'importance de la mosquée qu'il dominait. Les cigognes qui ont fait leur domaine de ces pierres et les fleurs qui poussent à profusion au printemps sont les seules traces de vie dans cette cité détruite.

A toutes les époques de son histoire, Tlemcen a toujours été une cité profondément religieuse ; elle est restée un haut lieu de la prière. Jadis, des théologiens renommés enseignaient dans ses cinq médersas ; Sidi Bou Medyen, le plus fameux de ces ascètes, se retira au petit village d'El Eubbâd et y mourut. C'est là que des esprits célèbres, tel Ibn Khaldoun, venaient retrouver la foi et la paix.

C'est aussi un haut lieu de prière israélite. Trente jours après la pâque juive, au tombeau du rabbin Enkaoua, qui, au XIVeme siècle, sauva la communauté juive, a lieu un pélerinage qui réunit des centaines de fidèles, chacun voulant toucher la pierre tombale et poser des offrandes.

Avant de nous éloigner de Tlemcen, nous aussi, comme de vrais pélerins, nous avions gravi dans la pureté des premières heures du matin les ruelles étroites de Sidi-Bou-Médine, à la recherche des trois choses qui rendent justement célèbre, depuis des siècles, ce charmant petit village : perchée au sommet, une medersa illustre, où enseignaient des savants renommés ; tout près, la mosquée médiévale d'El Eubbâd, dont l'entrée monumentale, toute lambrissée de faïence, est un chef-d'œuvre d'architecture ; et, à l'ombre de la mosquée, la kouba où reposent, sous une minuscule coupole, dans une châsse précieuse, les reliques de Sidi Bou Medyen, ce saint de l'Islam, mort à la fin du XIIeme siècle et vénéré dans tout le Maghreb.

Ni l'activité silencieuse qui régnait déjà dans tout le village, ni le chant des oiseaux, ni les voix enfantines psalmodiant les versets sacrés dans une école coranique ne troublaient la sérénité de ce lieu de prières. Ce charme, ce silence, cette sensation de pérennité et de paix profonde, ce sont des impressions auxquelles on s'attarde longuement, tandis que les lacets de la route dérobent peu à peu à la vue tout ce passé jalousement conservé et qu'on descend rapidement jusqu'à une vie tout à fait actuelle.

La plaine au nord de Tlemcen est aussi riche qu'à l'est. Nous avions changé de route pour le retour, les paysages, eux, n'avaient pas changé : mêmes céréales, mêmes vergers jusqu'

Aïn-Temouchent, gros village en pleine extension à cette époque, devenu en 1960 une vraie ville particulièrement prospère, de plus de 30.000 habitants.

A partir d'Aïn-Temouchent, le vignoble reprend ses droits à perte de vue : Rio Salado, Er-Rahel, Lourmel lui devaient leur prospérité. A Bou-Tlélis, nous avons rejoint la mer et suivi jusqu'à Oran, à partir des Andalouses, où elle bute contre la montagne, la promenade merveilleuse qu'est la corniche, aux aspects les plus variés et aux jolis noms poétiques.

Elle allait devenir, sans jamais nous lasser, le but principal de nos promenades pendant notre vie en Oranie.

L'année suivante, en 1949, nous sommes allés au Maroc.

Ce n'est pas trahir la fidélité à mes souvenirs algériens de dire que j'ai aimé ce que j'ai vu de ce pays merveilleux où le pittoresque est partout, et le contraste plus frappant, parce que moins atténué qu'en Algérie, entre deux civilisations qui voisinaient sans se heurter : d'un côté, la vie moderne modelant des cités nouvelles ; de l'autre, les survivances ancestrales nullement troublées et naturellement conservées dans les médinas et les mellahs immuables.

Il me faudrait un long temps pour raconter dans ces pages tout ce qui m'a enchantée, depuis les grandes et belles villes blanches, au nord, jusqu'à Marrakech la Rouge, au sud, ceinturée de murailles ocres au pied de l'Atlas dont les sommets enneigés se perdent dans le ciel.

Comme tout cela est loin, et pourtant tellement présent à mon cœur.

Deux belles années s'écoulèrent encore à Mostaganem ; un beau petit garçon dans notre foyer, des vacances en France, la douceur et les joies partagées avec nos amis d'un dernier été, la nomination de mon mari à Oran.

Il rejoignit son poste ; mais, notre appartement n'étant pas prêt, avant de me charger une nouvelle fois d'un déménagement, je dus passer avec les enfants, normalement rentrés en classe, tout l'automne et les premiers mois de l'hiver à Mostaganem.

Un deuil que l'absence et l'éloignement rendirent plus cruel me frappa douloureusement à ce moment-là. Je perdis ma mère sans avoir pu la revoir.

Et me voilà à la dernière étape de notre vie algérienne !

Tout va trop vite, même l'évocation du passé que je prolonge comme une ultime joie, car les souvenirs des jours heureux sont un apaisement au terme d'une dure journée.

Ce sont bien plus que des souvenirs personnels, bien plus que des émotions et des enthousiasmes de jeunesse sans cesse renouvelés que j'ai voulu dire.

Avant d'aborder les heures sanglantes qui l'ont meurtrie et défigurée, j'ai parlé de l'Algérie telle que je l'ai connue, telle que je l'ai vue comme tant d'autres l'ont vue. Terre des contrastes, sans demi-mesure, où tout pouvait devenir excès, le bonheur comme la souffrance, telle que je l'ai aimée pendant plus de trente années, sans demi-mesure non plus. Je suis sûre qu'il en est d'un pays comme d'un être humain : il ne se révèle qu'à ceux qui l'aiment sincèrement.

Il pleuvait sur Oran quand j'y arrivai avec nos bagages, ce dernier jour du mois de janvier 1952. Mais cette pluie fine, seule manifestation de l'hiver particulièrement doux et court dans ce coin de l'Algérie, n'arrivait pas à être attristante ; on sentait le printemps si proche, et je savais qu'il me suffirait, le lendemain matin, comme tant et tant d'autres matins, d'entr'ouvrir mon rideau sur un ciel incomparablement pur pour me sentir le cœur en joie.

De la joie, il y en eut d'abord à organiser ce nouvel appartement où nous devions rester plus de dix ans et d'où nous ne sommes partis qu'à la dernière minute, contraints de laisser dans ce carré de pierre tout ce qui fut une vie ardente, joyeuse et douloureuse.

Fatma, notre Fatma de Mostaganem, si attachée à nous que les enfants l'appelaient Fatma Cheula, fut une aide précieuse. Elle nous suivit et devint oranaise parce que nous le devenions. Sa fidélité ne s'est démentie à aucun moment, et je suis sûre qu'aujourd'hui même elle serait toute disposée à nous retrouver si je pouvais l'appeler.

Un peu petit pour une famille déjà nombreuse, et qui s'augmenta encore de deux petits garçons, bien fiers maintenant d'être d'authentiques Oranais, notre nouveau logis était extrêmement agréable, parfaitement exposé et lumineux jusque dans ses moindres recoins. La laideur des bâtiments administratifs qui l'entouraient, les tristes bureaux qu'il fallait côtoyer avant d'y arriver, rien ne comptait. Dès la porte franchie, on était accueilli par une telle bouffée de clarté qu'elle vous chauffait le cœur et faisait oublier le reste. Peu importait la nudité de nos terrasses toutes blanches, le ciel et le soleil leur suffisaient. Elles furent le domaine des enfants, qui y jouèrent follement. Mes filles s'y installèrent. Les

débarras, minuscules cellules, devinrent par la force des choses de coquettes chambres.

Qu'il a fait bon vivre rue Marquis-de-Morès ! Nous étions au centre du plateau Saint-Michel, le Plateau tout simplement pour les Oranais, vaste quartier bien aéré d'où partaient d'importants boulevards qui rejoignaient les artères principales ; on était à quelques minutes du cœur de la ville. Les bâtiments de la gare, d'un style néo-mauresque, le surplombaient majestueusement. Une gare à l'image de la ville : claire, gaie, accueillante ; le quartier lui devait son animation. Quatre rapides abolissaient chaque jour la distance, Oran n'était qu'à cinq heures d'Alger.

Une des routes convergeait naturellement vers le Plateau pour rejoindre la gare. Le trafic était intense. Nos balcons, au-dessus de ce carrefour, dominaient à certaines heures un enchevêtrement particulièrement bruyant. Vers la mi-nuit, à ce moment-là, plusieurs fois par semaine, des troupeaux qu'on menait aux abattoirs traversaient encore la ville à hauteur de notre quartier... Je devais m'en souvenir bien des années après, quand, à peu près à la même heure, on emmenait d'autres troupeaux !

Que de fois ne nous sommes-nous pas accoudés à nos balcons pour profiter, du haut de ces perchoirs, d'un spectacle que l'école Lamoricière et le marché, nos plus proches voisins, rendaient encore plus vivant.

Face à nous, la rue Dutertre, large, mais banale pendant le jour, prenait le soir, sous l'effet des lumières, l'allure d'une grande avenue. Elle montait directement vers l'hôpital civil, la Ville Nouvelle, le parc municipal et la route de La Sénia, l'aéroport.

Sur la petite place, la Placette en style oranais, le spectacle changeait au gré des heures. Elle était le matin un marché à la sauvette où l'on trouvait de tout : des œufs, des fleurs, des légumes sauvages, des ustensiles de cuisine, des tissus même, en marge du vrai marché et à la barbe d'agents débonnaires, vendeurs et acheteurs prêts à détaler prestement avec tous les couffins lorsqu'un képi était signalé. Les soirs d'été, elle devenait la terrasse du "Pacific-Bar" ; les gens s'y installaient pour regarder le va-et-vient de la rue, écouter un peu de musique, bavarder, tandis que les jeunes se livraient avec autant de fougue que sur un vrai stade à d'interminables parties de ballon. Mes petits garçons, à plat ventre

sur le balcon, ont passé des heures l'œil collé au trou d'écoulement des eaux comme à un hublot, à regarder vivre la Placette.

Et puis, il y avait depuis ces balcons, entre deux pans de murs, une échappée éblouissante sur la mer, juste de quoi recevoir une bouffée de vent du large et apercevoir le passage des grands courriers.

Le voyageur arrivant par mer à Oran n'éprouve pas le même choc, la même émotion profonde qu'à l'approche d'Alger. Ce charme incomparable que l'immense ville toute blanche offre d'un coup, elle le doit autant à la courbe parfaite de ses rivages et à l'envergure de sa baie qu'à la couronne de verdure qui entoure ses collines d'une zone de fraîcheur ; par delà Alger, on devine naturellement le Sahel*. Le charme d'Oran est plus brutal. Cela tient d'abord à l'acuité de la lumière, une lumière dont on croit toujours avoir tout dit, mais sur laquelle on revient sans cesse, car elle est l'essence même de l'Oranie : une lumière vibrante, changeante au gré des heures et qui donne un relief sensible aux moindres choses.

Le décor d'Oran ne manque ni de grandeur, ni de pittoresque ; dans un cadre plus rude que celui d'Alger, un plateau nu, la baie est magnifique. Par delà les falaises rouges et déchiquetées de Canastel et de Gambetta, la ville s'ouvre en un large éventail s'étageant au-dessus du port et s'arrête aux pentes abruptes du Murdjadjo. L'imposant fort turc au sommet de la montagne et la Vierge bénie qui domine la colline sont des images inséparables d'Oran.

Vers l'an 903 de notre ère, des marins musulmans andalous, qui avaient coutume de se réfugier dans cette anse naturelle à l'abri de la montagne, fondèrent Ouharan, nom berbère d'Oran. La petite cité qui devait tout à la mer devint si vite florissante qu'elle excita la convoitise des pirates venus aussi bien de l'intérieur que de la côte. Elle se défendit maintes fois contre les envahisseurs, fit face courageusement aux oppresseurs et releva non moins courageusement ses ruines quand elle fut ravagée, à plusieurs reprises, par de terribles tremblements de terre et de cruelles épidémies.

Il est naturel que les Oranais aient hérité d'une telle énergie et d'une telle force de vie.

* Sahel *est un mot qui, en arabe, signifie bordure. Bordure de la côte, dans le texte.*

Cependant, jusqu'à la domination espagnole, l'histoire d'Oran est peu connue. C'est donc du XVIeme siècle que date son importance. A ce moment-là, sous prétexte de délivrer la côte des pirates qui la mettaient en coupe réglée, les Espagnols organisèrent une expédition contre Oran. Ils l'occupèrent pendant deux cents ans et n'en partirent définitivement qu'après le terrible tremblement de terre de 1790, qui détruisit en partie la ville, ensevelissant les trois-quarts de la population.

A Mohamed El Kébir, bey de Mascara, échut le gouvernement d'Oran. Ce prince turc, plein d'érudition, de sagesse et de bonté, reconstruisit la ville, protégea les familles qui y étaient restées et en attira d'autres, auxquelles il fit don de terrains. Il repose sous la kouba d'une mosquée qu'il avait fait lui-même édifier et qui se trouve maintenant enclavée entre de si hauts immeubles que, seul, son minaret délicatement sculpté la signale à l'attention des passants.

En 1830, le bey Hassane se mit délibérément sous la protection de la France ; et c'est dans une bien pauvre ville ruinée par les discordes intérieures que s'installèrent les premiers Français. Le fort espagnol édifié à l'extrême pointe de Lamoune, tout au bord de la mer, à mi-chemin entre Oran et Mers-El-Kébir, fut un décor naturel plein de noblesse pour un spectacle "Son et Lumière" qui, pendant deux étés, en 1959 et 1960, attira les foules oranaises. On y contait poétiquement l'histoire d'Oran sans en omettre les heures tragiques, bien impressionnantes pour des gens qui vivaient déjà sous de sombres menaces.

De ce passé que les armes de la ville résument fièrement - le croissant et l'étoile d'or de l'Islam y voisinant avec les fleurs de lys et le coq gaulois, la nef antique, les lions et les châteaux de Castille - il reste peu de choses. Le temps, les guerres, les tremblements de terre ont presque tout effacé. Seuls subsistent les forts qui encadraient ou dominaient la ville, le Château-Neuf, le "Rozalcazar" des Espagnols, qui servit aussi de résidence aux beys d'Oran, imposante citadelle d'où la vue, de tous côtés, est admirable. Une garnison y avait été installée ainsi que l'Hôtel de la Division et les services qui en dépendaient. Une haute muraille avec, aux angles, d'amusantes échauguettes le borde, longeant la promenade de Létang. La porte monumentale à l'entrée de la vieille casbah, un des plus beaux

vestiges de l'architecture espagnole, la grande mosquée du Pacha, avec son minaret élégant dominant de très haut les cours de prières et sa porte extérieure finement sculptée, sont les témoins les mieux conservés du passé d'Oran. Partout ailleurs, les vieilles pierres sont tellement encastrées dans les constructions nouvelles qu'il faut toute la patience des amoureux du passé pour les découvrir.

L'Oran que nous avons laissée était totalement l'œuvre des Français.

En 1830, la ville, qui comptait à peine 3 000 habitants, était nichée au creux des pentes du Murdjadjo.

C'était la Calère, et c'est toujours la Calère, qui, depuis bientôt deux cents ans, n'a guère changé. De la colline jusqu'au vieux port où se balancent les barques de pêche c'est, comme dans tous les ports algériens, une cascade de maisons basses, toutes blanches, tellement serrées les unes contre les autres qu'on imagine difficilement pouvoir circuler entre cet amoncellement.

On le peut cependant, à travers d'innombrables ruelles dont quelques-unes ont gardé leurs vieux noms pittoresques. Les enfants y sont chez eux, et le linge, débordant largement les terrasses, sèche sur des cordes tendues d'une maison à l'autre. Il y règne une odeur âcre de piments, de poissons grillés et d'anisette, que le vent du large ne dissipe pas.

Les maisons, bien humbles, sont toutes conçues sur le même modèle, qu'on retrouve d'ailleurs dans bien d'autres quartiers de la ville, réplique toute simple du patio andalou : d'une cour intérieure part un escalier souvent en bois, aboutissant à une galerie sur laquelle s'ouvrent les portes des appartements, la cour étant tout naturellement le centre de vie de plusieurs familles. Les enfants y jouent bruyamment ; les femmes bavardent inlassablement entre deux lessives, se chamaillent, oublient leurs querelles ; aux heures chaudes, les hommes s'y reposent ; et puis, pendant les nuits tièdes, c'est le grand rassemblement autour d'une guitare ou d'un banjo, et la musique, source inépuisable de joies et de rêves, berce alors toutes les misères et les nostalgies.

A la population d'origine andalouse et castillane s'étaient joints quelques Napolitains et des familles musulmanes. Un même métier, un même mode de vie, une même misère aussi et, bien sûr, une même volonté farouche d'exister avaient fait le rapprochement entre les

communautés. Ces gens, à part quelques modestes artisans : mécaniciens, ébénistes ou cordonniers travaillant dans un minuscule atelier, étaient tous pêcheurs ou dockers et vivaient de la mer. Les cabassettes regorgeant d'engins de pêche et les filets que les vieux ou les femmes raccommodaient au soleil étaient leurs outils de travail.

Pour tous, un même langage espagnol, assez abâtardi et déformé, dont les Arabes, avec leur merveilleuse facilité de s'adapter à une langue, usaient aussi aisément que les autres ; le tout truffé d'expressions savoureuses qui, largement répandues, étaient typiquement algériennes.

La *tchache,* c'est la verve gouailleuse, la blague.

La *chkoumoune,* le mauvais œil.

Le *tchaklala,* un scandale.

Un *falso,* un faux-jeton.

Un *cagnello,* c'était un tondeur de chien ; on en a fait le synonyme de paresseux, ou plutôt d'un amoureux trop fervent du farniente au soleil.

Se taper une kémia, c'était grapiller dans des soucoupes aussi nombreuses que minuscules, les amuse-gueules colorés et pimentés qui accompagnent l'apéritif traditionnel : l'anisette. On dit aussi bien "se taper un bon bain" ou "se taper une pointe de rigolade" !

Ce parler des faubourgs oranais, comme celui de Bône ou de Philippeville, c'est à peu de chose près le pataouète de Bab-El-Oued. C'est avant tout un langage méditerrannéen, où le verbe fleurit à la fin de la phrase ; un langage qui n'a rien de vulgaire ; coloré et vivant comme les gestes qui l'accompagnent, adapté naturellement à la vie ardente du pays ; derrière lui se cache une âme fière, qui a toujours su taire ses souffrances et ses espoirs, et les dissimuler sous un sourire.

C'est dans le cœur ou sur le visage des hommes qui y vivent que se lit, mieux que dans un livre ou sur des monuments, l'histoire d'un pays.

La Calère partait de la rue Rognon, où se trouve le couvent des religieuses Trinitaires, qui, lui, ne date que d'une cinquantaine d'années. C'est un des endroits d'Oran d'où la vue est la plus belle. On domine les premiers lacets de la route de la Corniche jusqu'aux falaises de Gambetta, le vieux port, les quais, les grands bassins, le

tout baigné de cette lumière merveilleuse, toujours nouvelle suivant les heures.

L'église Saint-Louis, plusieurs fois détruite puis rebâtie, si bien qu'au point de vue architectural il ne lui reste qu'un souvenir bien atténué de ses origines espagnoles, la petite place de la Perle et son café, sans doute un des plus vieux d'Oran, s'abritant derrière une tonnelle ombragée d'un feuillage peut-être séculaire lui aussi, étaient le centre de la cité, qui, très vite, s'agrandit à l'est pour former le quartier de la Marine.

A son tour, la Marine s'étendit, toujours vers l'est, et dépassa le ravin Raz-el-Aïn.

Pour permettre l'extension de la ville, l'oued El-Rahi, qui arrosait les cultures maraîchères et actionnait quelques moulins, fut comblé. La rue des Jardins lui doit son nom.

La rue des Jardins et la rue Philippe, qui débouchent toutes deux sur la place Foch, font la liaison entre le vieil Oran et les quartiers neufs.

La rue Philippe, mystérieuse et inquiétante quand on pense que sous les maisons qui la bordent s'ouvrent, jusqu'à la mer, les souterrains qui servaient de dépôts de vivres aux Espagnols, a gardé, malgré quelques magasins européens bien achalandés, un cachet très oriental. En son milieu, la mosquée du Pacha et son minaret pointé haut vers le ciel, halte de fraîcheur et de paix, que ne trouble pas le va-et-vient des passants ni les bruits qui montent des ruelles environnantes.

La rue de Gênes est encore plus curieuse ; bien connue des touristes, étroite et toute en escaliers, elle descend directement jusqu'à la Marine, à la place Kléber. Une échappée de lumière sur Santa-Cruz et le village des Planteurs lui sert de toile de fond. Entre les nombreux bains maures, les gargottes et les cafés, où les clients restent de longues heures attablés devant un verre de thé ou une partie de dominos, circule à longueur de journée et de nuit, pendant le Ram'dam, une foule bruyante et nonchalante pour qui, manifestement, le temps ne compte pas, qui palabre, marchande et achète aux éventaires des petites boutiques les fruits, les légumes ou la viande aussi bien que les poteries ou la vaisselle.

A partir de la place Foch, autrefois place d'Armes, entre l'Hôtel de Ville et le Théâtre, la ville s'ordonne. C'est le carrefour des grands boulevards.

Le boulevard Joffre, large avenue qui fait suite aux rues pittoresques d'Austerlitz et de la Révolution, était, jusqu'à Saint-Antoine et au faubourg d'Eckmühl, le centre du quartier israélite. C'était aussi le centre d'une activité commerciale intense, où les trois communautés se trouvaient étroitement mêlées dans le travail. La masse laborieuse musulmane de la Ville Nouvelle n'étant, par les boulevards Paul-Doumer et Joseph-Andrieux, qu'à peu de distance de la place Kargentah.

Et puis,parce qu'Oran est tout de même une ville en gradins, bien que ce soit moins sensible qu'à Alger, il faut souvent, surtout à l'ouest et au centre, gravir des pentes assez raides et en gravir encore jusqu'au plateau Saint-Michel, la gare et la Ville Nouvelle. Un réseau très important d'autobus et de trolleys partant précisément de la place Foch rendait la chose aisée.

Le boulevard Clemenceau, longue avenue montante, et les larges artères qui le coupent, très animées jusqu'à une heure avancée de la nuit, étaient le nœud de la ville et aussi, à juste titre, l'orgueil des Oranais. D'un côté, le boulevard du 2eme-Zouaves avec la cathédrale, les bâtiments de l'Évêché ; de l'autre, les rues d'Alsace-Lorraine et Général-Leclerc. Aux vitrines des luxueux magasins qui les bordaient, les modèles de Dior ou de Balmain, les derniers livres ou les derniers disques ; et, à l'affiche des cinémas, les mêmes films et les mêmes vedettes qu'à Paris.

Entre les rues d'Alsace-Lorraine et Général-Leclerc, un arrêt de fraîcheur et de verdure dans une ville qui manquait de jardins : la place de la Bastille, restée pareille sans doute à ce qu'elle avait toujours été, malgré les immeubles de plus en plus hauts qui l'entouraient. Toute bruissante d'oiseaux et des cloches de l'église du Saint-Esprit, encombrée de marchands de crèmes glacées et de petits cireurs

Qui ne connaissait pas à Oran, et même en dehors d'Oran, le marché de la Bastille, faisant suite à la place ? Légumes, fruits, fleurs, volailles ou poissons avaient la réputation d'y être plus frais et meilleur marché qu'ailleurs. Clients et marchands, ceux-ci la plupart musulmans, se connaissaient bien ; d'où cette familiarité souriante qu'on retrouvait partout à Oran : "Aye ma fleur ! Aye mon cœur !".

En dehors des heures de marché, les petites boutiques, débordant de victuailles jusque sur le trottoir, gardaient toute son animation à cette rue si étroite que deux voitures ne pouvaient y circuler de front.

En fin de journée, pour ne pas manquer à la tradition algérienne, il était de rigueur de faire les boulevards : rue d'Alsace-Lorraine et surtout rue Général-Leclerc et rue d'Arzew ; et c'était, avec une débauche de couleurs, le va-et-vient d'une jeunesse particulièrement belle, venue là simplement pour admirer et se faire admirer. On allait jusqu'à la place des Victoires, autre carrefour d'Oran, d'où la ville s'étire vers les faubourgs populeux de Gambetta et de Saint-Eugène, et [illegible] vers les quartiers résidentiels tout neufs entourant la nouvelle Préfecture.

De la place des Victoires, face à la mer, entre de nouveaux immeubles très blancs, très hauts (quinze à dix-huit étages), résidences luxueuses, d'une architecture hardie et harmonieuse, qui avaient transformé le quartier et s'échelonnaient jusqu'au boulevard Front-de-Mer, une avenue large, plus calme, plantée de ficus, l'avenue Loubet, conduit au square du Souvenir. Un monument est là, à la mémoire des Oranais morts pour la France sur tant de champs de bataille. Les défilés patriotiques y rassemblaient les anciens combattants sans distinction de races, la poitrine barrée des mêmes décorations fièrement gagnées ensemble, derrière un même drapeau.

Parler d'Oran, encore si proche et déjà si loin, est une chose bien émouvante. Peut-être ai-je dit beaucoup de détails... ! mais il fallait retrouver chaque rue, chaque quartier, parce que chacun a sa place dans le grand drame que nous y avons vécu et qui a tout balayé ! Sans doute, maintenant, les noms des rues et des places ont changé ! Peu importe !

On peut, en arrivant à Oran, ne pas ressentir le même choc qu'en débarquant à Alger. On ne peut pas ne pas aimer Oran et la douceur d'y vivre ! (Et je parle encore au présent !)

Décrire Oran, c'est dire tout simplement cette ardeur de vivre qui attirait et retenait ceux qui y venaient. Vie très extérieure, bien sûr, comme dans toutes les cités ultra-méditerranéennes, que favorisait un climat particulièrement doux. Oran, bien orientée, bien aérée, est beaucoup moins humide qu'Alger ; les étés y sont moins chauds et tout à fait supportables ; il n'y a presque pas d'hiver et peu de pluie.

Quand nous nous y sommes installés, Oran n'était pas encore l'immense cité moderne, aux imposants buildings, que nous avons laissée. Ses 400.000 habitants la mirent au cinquième rang des villes de France, après Lyon, Marseille et Alger ; son port fut le premier de l'Algérie pour le trafic commercial.

Elle n'était plus "la cité construite le dos à la mer", et il fallut moins de dix ans pour que des centaines de maisons nouvelles s'alignent sur le boulevard Front-de-Mer, balcon merveilleux de plus de deux kilomètres, d'où la vue est sans limites, ouvrant la ville sur la mer et la parant chaque soir d'un collier de lumières. D'Eckmühl à Gambetta, ce n'était qu'un immense chantier d'où sortirent avec une rapidité prodigieuse et un peu dans tous les sens de grands ensembles, des cités très vite surpeuplées : Perret, Lescure, Jeanne d'Arc... et de si jolis jardins.

C'était encore la ville de l'eau saumâtre ; quand on commandait une consommation dans un café, il fallait spécifier à "l'eau douce", et il y avait un vrai commerce de l'eau douce : de jeunes *yalloueds* la colportaient en bonbonnes dans tous les quartiers de la ville. Mais on achevait les conduites qui devaient amener depuis le barrage des Beni-Badhel, à plus de deux cents kilomètres, une eau exquise descendue directement des Monts de Tlemcen. Je n'ai donc connu que quelques mois la difficulté de faire une lessive ou de donner un bain avec une eau dans laquelle le savon ne moussait pas.

Pour fêter dignement le jour de l'été 1952 où, les vannes ouvertes, l'eau douce coula à volonté dans toutes les fontaines, l'anisette coula avec la même prodigalité, achevant de mettre les gens en joie. Mais les vrais Oranais, avec une nostalgie quelque peu exagérée, regrettèrent le goût du café à l'eau salée !!!

En 1952, Oran était une grande ville, propre, joyeuse, manifestement heureuse d'exister, épanouie dans le labeur, sous sa lumière incomparable.

A Oran comme à Alger, une même habitude jetait les habitants à peine éveillés sur leur balcon, une tasse de café à la main ; une manière de dire bonjour à la lumière, à la joie d'une journée qui commençait.

L'extension si rapide d'Oran, même à l'ouest, au-delà de la muraille du Murdjadjo, et surtout au sud et à l'est, où rien ne

l'entravait, était une preuve de sa vitalité surprenante et la marque toujours renouvelée de l'œuvre de la France.

C'était aussi l'œuvre d'une population dynamique, ardente et enthousiaste, jeune et gaie ; la gaieté étant un état d'âme et la jeunesse une vertu sur laquelle les années n'ont pas de prise. Au XVIeme siècle, le géographe Léon l'Africain disait déjà des habitants de l'Oranie qu'ils étaient "humains, plaisants, courtois aux étrangers". Les Oranais avaient hérité de ces qualités de leurs ancêtres : une hospitalité spontanée et une générosité foncière sans limite, qui viennent du cœur, leur étaient naturelles.

Les gens de ce pays ont peut-être "plus de cœur que d'esprit", a dit Camus. C'était leur force. Avec un peu d'amour, on pouvait tout en obtenir. N'a-t-on pas appelé les Oranais, avant d'être des Pieds-Noirs, des Margaillons ou des Sabras, du nom des palmiers nains et des cactus épineux qui poussaient dans les terres arides de l'Algérie et ne se laissaient pas facilement arracher ? Symboles de ténacité et d'endurance.

La jeunesse y était belle et elle faisait tout naturellement étalage de cette beauté : il suffisait de s'attabler le soir à la terrasse d'un grand café, boulevard Gallieni, boulevard Clemenceau ou avenue Loubet, pour voir défiler inlassablement de belles filles vêtues à la dernière mode. Peut-être avaient-elles sur le dos tout ce qu'elles possédaient ! C'était leur plaisir, c'était aussi le plaisir de ceux qui les admiraient. Et, s'il y avait parfois quelques fautes de goût, la beauté des regards, la fraîcheur des sourires, la souplesse des démarches les rachetaient largement. Cette promenade rituelle à la fin du jour, c'était le triomphe de la jeunesse.

Avant même d'y habiter, Oran nous était familière : nous y venions si facilement de Mostaganem, la grande ville avait tant d'attraits pour des gens du bled comme nous ! Pour un concert, une pièce de théâtre en vogue, on prenait la route. Mais c'était les rencontres sportives qui attiraient le plus de visiteurs.

Le goût du jeu est inné chez les peuples méditerranéens ; et, quand vient s'y ajouter l'esprit de compétition, cela donne quelque chose d'extraordinaire. Pour comprendre la "folie" d'un match, il faut en avoir vu un à Oran !

Les Oranais pouvaient être fiers de leurs stades, où venaient s'affronter régulièrement les meilleures équipes du moment. Les

milliers de spectateurs qui s'entassaient sur les gradins pour assister à un match de coupe internationale n'hésitaient pas à se procurer des places à n'importe quel prix, quittes, pour certains, à se passer ensuite du nécessaire. Chacun se sentant une âme de supporter, cela faisait des milliers de voix hurlantes pour encourager le vainqueur ou juger farouchement les décisions de l'arbitre ; des bordées de sifflets rageurs quand un but était manqué, des salves d'applaudissements quand il était marqué.

Une atmosphère aussi passionnée, où chaque envoi de ballon se répercutait dans la masse humaine, la courbant ou la dressant tour à tour, rendait le public totalement uniforme, sans distinction de race ni de rang social. La ferveur sportive des Musulmans était pour le moins aussi enthousiaste que la nôtre, et les associations sportives algériennes comptaient autant de Musulmans que d'Européens jusque dans les plus petits villages. Qui n'a connu la glorieuse A.S.M. de Mostaganem et les défilés en son honneur !

On vivait plus tard dans la nuit à Oran qu'à Alger ; on aimait le théâtre et le bel canto et les acteurs aimaient Oran, ses salles vibrantes, son public ardent, prompt à s'émouvoir et communiant dans le même amour de la musique.

Derrière la façade désuète d'un théâtre très 1900, orgueil des vieux Oranais mais devenu trop petit pour une ville aussi importante, se sont donnés pendant cinquante ans, comme dans n'importe quelle ville de France, les mêmes opéras du répertoire classique avec les mêmes chanteurs en vogue et les mêmes pièces à la mode que sur les Grands Boulevards. Plusieurs opérettes à grand spectacle furent créées à Oran.

En été, pour prolonger la saison théâtrale, lorsque la moiteur de la salle devenait trop pénible, on avait comblé le large ravin de l'Aïn-Rouïna, au pied des remparts du Château Neuf, et aménagé au-dessus de la route du port le vaste Théâtre de Verdure. Ce fut une innovation heureuse qui combla de joie une population qui aimait tellement vivre dehors ; et il y eut toujours foule aux spectacles variés donnés plusieurs fois par semaine dans la nuit tiède, sous un ciel plein d'étoiles. Même pendant les heures les plus troublées des événements, autant par amour du théâtre que par une espèce de défi courageux, les Oranais restèrent fidèles aux représentations. C'est ainsi qu'il nous fut donné de voir "Marie Tudor" dans une sobriété

de décors rarement égalée : la troupe avait été attaquée entre Bel-Abbès et Oran, et une partie des décors et des costumes volés.

Mais, un jour, le théâtre disparut derrière un réseau de barbelés, il y eut des soldats aux armes braquées derrière des sacs de sable entassés aux portes d'entrée : la salle était devenue un cantonnement militaire. On ne comprit pas. "Dans quel état retrouvera-t-on le théâtre ?", disait-on. Vaine préoccupation ; les portes n'en furent plus rouvertes pour nous.

Au centre de la ville, la cathédrale du Sacré-Cœur avait remplacé la cathédrale Saint-Louis, devenue trop petite et trop lointaine. Dans le petit jardin qui l'isolait un peu du tumulte de la rue, une Jeanne d'Arc fièrement campée sur son cheval (image familière et chère aux Oranais) groupait autour d'elle, à l'issue des cérémonies patriotiques, tout un monde de jeunes chantant à pleine voix l'hymne à la courageuse Lorraine.

Extérieurement, la cathédrale n'avait rien d'attirant : une pierre grise, une architecture néo-byzantine lourde.

Mais, une fois franchie la porte, qui s'ouvrait largement sur un escalier monumental, on était pris, malgré l'ampleur et la dignité du lieu, par cette atmosphère accueillante, amicale et fraternelle qui m'a fait tellement aimer Oran. C'était vraiment la maison du Père.

Et au chanoine Carmouze, qui dirigea pendant vingt ans cette grande paroisse, ce nom de Père convenait mieux que tout autre. Un père dynamique, qui, d'un œil malicieux, avait vite fait de reconnaître les siens ; prompt à de saintes colères qui empourpraient son visage et rendaient son accent plus rocailleux, lorsqu'il jugeait ses ouailles coupables de manquer de charité ou simplement de bon sens. Mais sous cette écorce un peu rude se cachait une âme infiniment délicate, bonne et généreuse, ouverte à tous. Aussi, lorsqu'à la suite d'une infâme arrestation, le 11 mai 1962, et d'un emprisonnement de trois jours au camp d'Arcole, sans doute pour le punir de son attitude courageuse, le chanoine Carmouze fut rendu à Oran, il y eut pour le recevoir dans sa cathédrale une foule extraordinaire de chrétiens et de non-chrétiens qui ne cachaient pas leur émotion.

Je suis fière d'avoir appartenu à cette Église d'Oranie, fière d'avoir entendu les dernières recommandations du père lorsque les

départs se firent de plus en plus nombreux en juillet 1962 : "Mes petits enfants, je vous aime, je vous dis : A Dieu".

Le chanoine Carmouze n'est plus, et les mois et les années passent, mais sans entamer la fidélité à de tels souvenirs, ni la grande espérance qu'ils nous ont laissée malgré toutes les épreuves.

Au début de 1952, il nous restait donc à vivre à Oran les deux dernières années heureuses de notre vie algérienne. Deux années pendant lesquelles les nuages qui s'accumulaient dans les ciels de Tunisie et du Maroc devinrent de plus en plus inquiétants. Mais nous nous refusions à croire que de tels nuages pouvaient menacer notre ciel à nous ; jamais les nuages ne s'attardaient dans le ciel d'Oran.

Deux années normales pour une famille de nombreux enfants qui s'éveillaient, qui grandissaient, leurs joies et leurs soucis partagés, les lycées, les examens, le noyau de jeunes qu'ils attiraient autour de nous. Ceux en particulier du Cercle Psichari, où mes fils n'eurent malheureusement pas tout le temps de trouver leur place ; un aumônier qui aimait les jeunes, les comprenait et savait les diriger eut le privilège d'y former une génération d'Oranais, les préparant avec une sollicitude qui n'excluait ni une solide discipline, ni une véritable joie de vivre à leur métier d'hommes.

Deux années pour nous incorporer totalement dans cette grande famille de 400.000 âmes qu'était Oran.

A ce moment-là, avec une puissance de vie extraordinaire, Oran existait, et les deux communautés trouvaient le moyen de vivre en harmonie, sans s'ignorer comme on a essayé de le faire croire ; car il ne peut pas y avoir d'amour si l'on ne se connaît pas.

Les réjouissances populaires, les fêtes religieuses des deux communautés étaient pour tout le monde. Légalement ou pas, certains jours de fêtes musulmanes étaient fériés. Après le jeûne du Ram'dam, pour l'Aïd-es-Seghir (la petite fête), les Mauresques, dans leurs plus beaux atours, arrivaient chez leurs patrons ou leurs amis chargées de délicieuses pâtisseries au miel et aux amandes.

Pourtant, dans ce monde bigarré qui faisait plus que bon ménage, la fusion aurait pu être plus complète. Un trop grand respect des traditions de l'autre, ce qui, de la part des Français, ressemblait à de la froideur ou de l'indifférence, ne l'a pas favorisé ; une question de religion, de mœurs empêchait les mariages...

Les Musulmans d'Oran étaient, à l'origine, des marchands établis sur la côte ; ils formèrent une population composée en partie de commerçants et de colons, plus aisés dans l'ensemble que dans bien d'autres points de l'Algérie. Peu de vieilles familles ; l'aristocratie et les intellectuels étaient à Tlemcen. Mais un monde nouveau de médecins, d'avocats, de professeurs ; les écoles et les lycées regorgeaient d'élèves musulmans.

Peu de bidonvilles à Oran. Bien des familles musulmanes étaient établies dans le centre même de la ville ; et, dans les faubourgs de Lamur, de Médioni et de Gambetta comme à la Calère, Européens et Arabes vivaient très près les uns des autres.

Prolongeant la Calère, accroché au flanc de Santa-Cruz, le village des Planteurs était plus récent. Il abritait dans d'innombrables maisonnettes une population indigène composée en partie d'éléments étrangers à Oran, venus de l'intérieur, d'abord pour trouver du travail et, dans la suite des événements, une sécurité qui semblait là moins précaire qu'ailleurs. Une très importante école primaire groupait tout un monde d'enfants à l'entrée du village.

Le Village Nègre devait son nom curieux aux esclaves soudanais ou guinéens qui s'y réfugièrent jadis ; il était devenu la Ville Nouvelle et les vieilles demeures en torchis avaient fait place à d'autres demeures toutes neuves, pas toujours bien entretenues hélas !, badigeonnées de blanc et de bleu, couvertes de terrasses.

Le boulevard Joseph-Andrieux, le boulevard Paul-Doumer et la rue Dutertre mettaient la Ville Nouvelle à quelques pas du centre, et les gens d'Oran ne craignaient pas de se mêler à la foule bruyante et nonchalante venue chercher au marché aux puces les objets les plus hétéroclites, allant des vieux souliers, des chapeaux de brousse, des tissus bariolés, aux surplus américains, en passant par les vieilles gamelles, la ferraille, parfois même d'authentiques vieux cuivres. A moins qu'amateurs de melons et de pastèques, ils n'aient été attirés dans ce quartier, pendant les mois d'été, par ces montagnes (le mot n'a rien d'exagéré) de fruits exposés à l'envie des consommateurs.

La vente des melons en Algérie est une chose extraordinaire. Pour faciliter leur commerce, les marchands dressent des tentes, et ils vivent tout simplement pendant des semaines dans cet amoncellement parfumé où la note sombre et luisante des pastèques s'harmonise parfaitement avec le jaune brillant des melons. "A la goûte, à la goûte !", crie le vendeur, qui détache habilement de l'écorce un carré juteux, le met dans la main du client et replace avec la même dextérité cette petite découpure d'écorce. Un faible photophore éclaire timidement ce curieux commerce, qui se prolonge fort tard pendant les nuits d'été, jusqu'à ce que le vendeur s'endorme enroulé dans une couverture au pied de sa marchandise.

Très traditionnalistes dans leur genre, les Oranais avaient des distractions favorites qui se renouvelaient au gré des saisons.

Dans cette région où il ne fait jamais froid, on s'enfonçait volontiers en hiver dans l'intérieur. Par exemple, par la route de Misserghin, longeant la Sebkra, bordée d'oliviers séculaires aux troncs noueux, de champs d'orangers et de pins maritimes tordus par le vent auquel ils ont tellement l'habitude de tenir tête ; avec, au fond, la masse brune des Monts du Tessala et Tlemcen. Et l'on revenait par la route des crêtes, sauvage, toute en lacets, perdue dans le vent qui lui vient aussi bien de la terre que de la mer, sur laquelle on a de brusques échappées entre des champs de pierres et quelques pauvres cultures qu'on est surpris de trouver là, autour de rares mechtas... Parfois un berger, son pipeau et son troupeau de chèvres, seules manifestations de vie dans ce paysage plein de grandeur.

Par la route de Mostaganem et jusqu'à Mostaganem, c'était un autre aspect de l'Oranie opulente.

Dans la campagne, très verte dès le début de février et jusqu'au mois de mai, c'était les mêmes cultures que dans n'importe quel jardin de Provence, avec seulement un long temps d'avance.

Au commencement, une trentaine de familles, des "Quarante-huitards", à qui l'on avait confié un fusil et une faux. (Leurs petits enfants eurent des tracteurs, et puis des mitraillettes, des tours de guet...). Ce fut le défrichement. A part la Macta, pas de marais comme dans la Mitidja ; mais des broussailles, des arbres épineux et surtout des pierres, des pierres, des pierres... Cela devint une terre à

blé, et surtout une terre à vignes ; une terre extraordinairement riche, riche de tant de peines !

A perte de vue, des champs de vignes remarquablement entretenues, offertes à toutes les ardeurs du soleil, faisaient la richesse de ce coin du pays où il n'était pas besoin de parcourir des kilomètres pour trouver une agglomération, comme dans le Constantinois ; ce qui à la longue faussait tout naturellement chez nous la notion des distances. Les villages y étaient plus importants et plus proches les uns des autres. Riants villages d'Oranie, tous du même type, épanouis dans le soleil et la chaleur !

Une population où la masse musulmane dominait nettement, mais où l'entente était vraie. Colons et indigènes formaient une étroite communauté de gens qui se connaissaient bien et s'aimaient vraiment, les uns et les autres si près de cette terre qu'ils aimaient du même amour. Les vieux Arabes et les vieux Européens, au visage desséché, rugueux, en arrivaient à se ressembler comme ils ressemblaient à leur coin de terre.

Le spectacle entrevu un dimanche d'été, quand la chaleur commençait à monter, était le même dans tous les villages traversés : une rue centrale bordée d'eucalyptus et de maisons sans étage, où de jolies filles brunes promenaient des toilettes claires à la sortie de la messe, des garçons par petits groupes sur leur passage pour les regarder et répondre à leur sourire ; une petite église toute blanche sur une place ombragée de platanes ; des hommes jouant aux boules ; beaucoup de cafés aux terrasses encombrées de géraniums, envahies par la fumée des brochettes et des merguez qui grillaient sur du charbon de bois ; des cafés maures pleins de musique nasillarde et bondés de joueurs de dominos ; de jeunes Arabes à bicyclette et des vieux assis au soleil au bord des trottoirs. Arcole, Saint-Cloud, Renan, Saint-Leu...

C'est à Saint-Leu qu'était le Portus Magnus des Romains. La transparence de la mer est telle, dans cette anse arrondie au pied de la colline, qu'on distingue aisément, au fond de l'eau, les vestiges de l'installation portuaire.

A partir de Saint-Leu, la route suit l'immense courbe de la côte : c'est la baie d'Arzew.

Arzew, c'était le but de nos promenades du printemps et de l'été. Un petit port de pêche actif, tout blanc, niché dans la verdure des

palmiers qui font à la ville une magnifique entrée, entre la montagne brune à laquelle il s'adosse et la mer si bleue : un village crétois !

Comme dans tous les petits ports algériens, à la pêcherie d'Arzew, à l'arrivée des "chaluts", c'était la criée, au milieu d'innombrables cageots de crevettes, de sardines, de rougets, dans une vivifiante odeur d'algues et de marée fraîche. On grillait les crevettes et les langoustines pour les déguster en *kemia* au bar de la "Sirène".

Des salines d'Arzew, on édifiait des dunes de sel, étincelantes sous le soleil. Cela se faisait déjà dans cette région du temps des Romain : Arzew s'appelait alors Arsennaria.

Sur toute la corniche, qui s'arrête au cap Carbon, à la Fontaine des Gazelles tout particulièrement, les gens de l'intérieur avaient leur cabanon ; luxueux ou très rudimentaire, on y goûtait les mêmes délices, de l'été jusqu'au temps des vendanges. Autres joies, autres occupations ; et l'odeur du vin se répandait loin dans toute la campagne.

La baie d'Arzew, en 1962, était en passe de devenir un centre industriel très important ; on achevait les pipes-lines géants qui y amenaient le gaz saharien. Les installations techniques : réservoirs, oléoducs, etc... ont dû changer l'aspect gracieux de la côte en y apportant une activité nouvelle et en attirant une population nouvelle aussi.

A partir d'Arzew, sur la route de Mostaganem, pendant des kilomètres, des plages sans fin : Damesme, Port-aux-Poules, La Stidia, se déploient jusqu'à La Salamandre, coupées de longues dunes rousses, sauvages, désertes, parfumées de genêt blanc au printemps. Parfois s'y accroche un marabout, minuscule coupole toute blanche elle aussi, qu'on est surpris de trouver là ; mais la piété musulmane a bâti un peu partout, jusqu'au sommet des crêtes qui paraissent les plus difficiles à atteindre, ces sanctuaires dédiés à des saints de l'Islam ; les marabouts sont inséparables des paysages algériens.

Pour "aller baigner" - et cela commençait à Pâques -, il y avait naturellement autour d'Oran toutes les possibilités. A l'est, cependant, peu de plages accessibles, mais des promenades ravissantes et des criques bien abritées pour les amateurs de sites sauvages.

Canastel, d'abord : de belles villas cachées derrière des palmiers, l'attrait d'un casino et de plusieurs dancings.

Canastel, cependant, c'était autre chose que des restaurants à la mode ! Un clocher pointé haut sur la mer, une balustrade pour s'accouder devant un paysage sans fin et, tout en bas, une lande pierreuse, immense, semée de genêts et de quelques cabanons de pêcheurs, s'effondrant jusqu'au rivage tantôt dans un chaos de rochers, tantôt sur une toute petite plage de sable fin.

C'était aussi une grotte minuscule, ouverte sur la mer, au flanc de la falaise. Des mains pieuses en avaient fait le sanctuaire de la Vierge de Canastel, gardienne des marins et des pêcheurs ; des femmes en mantilles, jeunes et vieilles, venaient en pèlerinage allumer des cierges, fleurir la statue, la toucher d'un doigt discret en lui confiant leurs craintes ou leurs espoirs. Pauvre sanctuaire abandonné, sa solitude a-t-elle été respectée ?

Après Canastel, la route continue à suivre les méandres de la côte, dont la sépare la même lande pierreuse ; elle s'adosse peu à peu à la montagne des Lions, qui la domine de sa masse dure un peu inquiétante. Le charmant village d'Aïn-Franin, niché dans une pinède bruissante de cigales et dont les arbres penchés par le vent dévalent jusqu'à la mer, est une surprise de fraîcheur dans ce coin sauvage.

Et puis les falaises deviennent plus hautes, plus déchiquetées, le rivage plus âpre, les plages plus rares, et c'est la baie de Kristel.

La mer et le ciel en cet endroit ont la transparence de ce nom si joli. Kristel : un village biblique, une toile de fond pour un décor de Noël. Une grande douceur s'ajoute à la beauté du paysage. Les maisons à terrasses blanches et bleues ont l'air de tenir par miracle sur la colline abrupte, au-dessus d'un port tout petit, ourlé d'écume. La route qui longe la côte s'arrête là. Après, ce ne sont que mauvaises pistes à travers la pierraille et les buissons de lentisques jusqu'à la Pointe de l'Aiguille. Un immense domaine pour les oiseaux.

Le village est bien isolé, et sa population, composée en partie de pêcheurs et de bergers montagnards, avait la réputation d'être farouche. On était pourtant entouré au passage par les mêmes rondes de fillettes aux jambes brunes chantant les refrains des enfants de chez nous appris dans la grande école claire : le Groupe

Scolaire Pasteur avait trouvé sa place tout naturellement dans ce village du bout du monde ; un couple d'instituteurs y vivait de la même vie que les habitants.

Pour rejoindre Saint-Cloud, la route grimpe fort pendant les premiers kilomètres pour dominer la mer, et c'est le même enchantement que sur tant d'autres routes algériennes. Toutes celles qui vont à la mer sont belles.

On revenait dans la paix du soir, grisé de solitude, d'air marin, de toutes les senteurs qui montent de la terre à la fin du jour et qui sont plus fortes là-bas : odeur sauvage et inoubliable de la campagne algérienne !

Le paysage redevenait familier entre Saint-Cloud et Oran : émouvants clochers des petits villages paisibles et réconfortants, égrenés çà et là dans l'immensité de la campagne ; fermes à toits rouges entourées de vergers et de vignes et dont le portail restait toujours ouvert ; bonsoirs cordiaux échangés le long de la route, au gré des rencontres avec ces éternels marcheurs que sont les Arabes ; gestes spontanés qui réchauffaient le cœur, auxquels nous étions habitués et qui ne pouvaient laisser indifférent nul étranger parcourant le pays. Images pleines de douceur d'un bonheur si simple que rien ne semblait pouvoir troubler.

A l'ouest d'Oran, après le vieux port, commence, à la porte de Santon, une des plus belles routes en corniche de l'Algérie : c'était la promenade la plus aimée des Oranais.

Pour la tailler dans le roc, au flanc de la colline, il avait même fallu creuser un tunnel, qui subsistera pendant quelques années. Ouverte d'abord pour relier Oran à Mers-el-Kébir et assurer plus facilement que par les routes intérieures les communications avec les agglomérations du littoral, elle devint, de Mers-el-Kébir en passant par Aïn-El-Turck, le cap Falcon et jusqu'aux Andalouses, la liaison entre un chapelet de plages, sans doute les plus belles de l'Afrique du Nord.

La grande baie de Mers-el-Kébir, abri naturel, avait été équipée pour devenir une des premières bases navales de la Méditerranée. L'activité que cela entraîna n'entama pas la sérénité de ce village de pêcheurs andalous et napolitains. Les rues étroites, bordées de maisons basses, étaient encombrées de promeneurs nonchalants ; les terrasses de café sentaient l'anisette, la friture de sardines, les

beignets chauds et ce parfum de la mer dans des corbeilles pleines d'algues et de sursauts de vie des poissons argentés.

Après le rocher de Kébir, les plages sont immenses ; les villages (Trouville, Bouisseville, Claire-Fontaine), d'élégantes stations balnéaires ; les cabanons, de confortables villas. Mais, à part quelques appartements et quelques villas occupés toute l'année par des fonctionnaires et des militaires par suite de la crise du logement qui sévissait en ville, ces coquets villages de la côte, une fois passée la grande crue des vacances, ne s'éveillaient en hiver qu'à la faveur de dimanches ensoleillés. On allait alors, en janvier ou en février, manger des brochettes ou des escargots à la sauce piquante à la terrasse des grands cafés d'Aïn-El-Turck.

Au-delà du cap Falcon et des Coralès, la route s'abaisse au niveau de la longue plage, qui s'étire jusqu'aux Andalouses. L'endroit est aussi charmant que son nom. C'est là que le soleil se couche en s'enfonçant dans la mer, face à l'île Plane et aux Habibas, petites pointes rocheuses à plus de deux heures du rivage, entourées de marsouins gracieux qu'on voit de loin jouer à saute-mouton entre les vagues ; les pêcheurs y vont retirer leurs nasses et leurs filets au clair de lune.

C'est la fin des plages oranaises ; la mer s'abrite là dans une crique accueillante, au pied du cap Blanc, et la route repart vers l'intérieur.

Les villages : El-Ançor, Bou-Sfer, se succèdent entre les terres rouges que séparent des haies de roseaux ou de figuiers de barbarie hérissés d'épines. Mêmes plants de tomates, d'aubergines ou de poivrons sagement alignés ; mêmes champs d'orangers et d'oliviers ; même tintement des norias accompagnant le murmure de l'eau bienfaisante ; même odeur de poussière, de chaleur et de plantes sauvages.

Pour drainer tous ces Oranais amoureux de la mer vers les plages de l'ouest, la Corniche était devenue trop étroite, embouteillée à chaque week-end d'une file interminable de voitures. On ouvrit en 1960, pour la décongestionner, une nouvelle route à partir de Mers-el-Kébir, ce que les guides appellent une route touristique, en réalité un chemin merveilleux grimpant dans la pierraille à l'assaut de la montagne, balayé par tous les vents du large, suspendu entre le ciel

et la mer, au-dessus de la côte, dont il dominait toutes les falaises, toutes les plages jusqu'au cap Falcon.

Si la *mouna* était une coutume traditionnelle en Algérie, elle l'était plus encore à Oran.

On pouvait trouver toute l'année, dans les pâtisseries, ces sortes de brioches rondes, légères, parfumées à l'eau de fleurs d'oranger et décorées de morceaux de sucre et de pralines. Mais le triomphe de la mouna, c'était à Pâques. Il y en avait partout, curieusement ornées d'œufs durs. "Faire la mouna", c'était, d'une manière pittoresque, fêter le printemps.

Le dimanche et surtout le lundi de Pâques, dès les premières heures de la matinée, Oran se vidait de ses habitants, et rien, pas même certaines pluies tièdes de printemps, n'arrêtait cet exode vers la Corniche, les forêts des Planteurs ou de M'Sila. Des familles entières, jeunes et vieux, s'entassaient sur des camions, sans souci de confort, au milieu d'invraisemblables provisions, d'innombrables couffins recouverts de torchons à carreaux, de guitares et d'accordéons. Et, sur les plages rajeunies par les vents et les tempêtes de l'hiver, c'était une éclosion de tentes ou même de simples rideaux bariolés pour protéger les tables et les bancs de bois.

Pas de vraie "mouna" sans une *paëlla*, autre rite oranais. En s'abritant du vent le mieux possible, on faisait cuire entre quatre pierres, sur un feu de sarments, dans une poêle géante, une paëlla énorme et odorante.

Le couscous est le met national algérien, la paëlla l'était devenue aussi, et les Pieds-Noirs en ont apporté le goût en France. C'est un plat de riz haut en couleurs, accommodé à la façon espagnole avec toutes sortes de choses : le poulet, le lapin, le porc, les calmars, les crevettes, les langoustines, les moules, les artichauts, les petits pois s'y marient avec bonheur, le tout rehaussé de safran, de poivre et de curieux petits poivrons ronds que l'on appelle des *nioras*.

La mer, le soleil, les chansons reprises en chœur, plus que l'anisette et le vin rosé, donnaient à tous une ivresse délicieuse, et les camions ramenaient à la fin du jour leur cargaison humaine épuisée mais heureuse.

La muraille du Murdjadjo, qui cerne Oran à l'ouest et l'abrite, est inséparable du paysage. C'est la première chose qu'on aperçoit du large, la dernière qui se perd dans les brumes de la côte quand on

quitte le port. A Oran, on dit plus simplement la montagne de Santa-Cruz.

Pour gravir ses 500 mètres, la route grimpe vertigineusement à travers les pins de la forêt des Planteurs jusqu'au fort turc qui, depuis des siècles, coiffe majestueusement la montagne et domine la ville. Pour préserver cet extraordinaire poste de défense, les Espagnols, qui occupèrent le fort à leur tour, agrandirent le col qui le sépare du reste du massif en taillant en plein roc un fossé géant entre les deux pans de la montagne : le col de l'Émir. Sur le pan opposé au fort, accrochée au bord du plateau, une kouba toute blanche, le marabout de Moulay Abd el Kader.

Dans ces nids d'aigle, la vue sur Oran et sur le large est sans limites, et les jeux de lumière incomparables.

Au pied du fort, sur une esplanade naturelle, le sanctuaire de Notre-Dame de Santa-Cruz, Notre-Dame d'Oranie, trouva naturellement sa place quand, à la suite de la terrible épidémie de choléra de 1849, les autorités, le général Pélissier en tête, décidèrent d'ériger une statue de la Vierge et de bâtir une chapelle en son honneur sur le promontoire qui domine la ville. L'épidémie cessa miraculeusement, et les Oranais restèrent fidèles au vœu de leurs pères. A chaque épreuve grave, on montait implorer Notre-Dame de Santa-Cruz, et la Vierge gardienne d'Oran restait illuminée des nuits entières.

Le grand pèlerinage avait lieu le jour de l'Ascension.

J'ai aimé ces manifestations de ferveur populaire. Jusqu'à la fin, je suis restée fidèle, avec les miens, au rendez-vous de Santa-Cruz. Et, s'il y a des souvenirs dont on garde pleinement toute la fraîcheur, je pense souvent ne retrouver jamais d'autres matins aussi légers, aussi purs, chargés de toutes les promesses du bonheur que ces matins de mai où nous gravissions la colline bénie.

Il faisait encore nuit quand les fidèles, les plus jeunes et les plus ardents, partaient en s'éclairant de lampions. C'était à qui arriverait le plus vite pour sonner la première cloche de la messe. Des grappes de pélerins, beaucoup pieds nus, s'accrochaient à leur tour à la colline. On ne montait pas par la route, mais à travers la montagne, par des sentiers à pic ; les cantiques et les litanies s'essoufflaient peu à peu, à mesure que l'effort devenait plus rude.

Une familiarité aussi touchante et bruyante dans la prière pouvait surprendre et sembler puérile à des yeux non habitués à cette ardeur méditerranéenne : elle était, chez ces gens simples, aussi vraie qu'émouvante. Il suffisait d'une toute petite cloche annonçant le grand mystère pour que d'un coup, d'un bout de l'esplanade à l'autre, cette foule devenue brusquement silencieuse s'agenouille devant l'autel dressé à l'extérieur d'une chapelle trop petite pour tant de monde.

On redescendait comblé. Le soleil était déjà haut, et la lumière irréelle pour ce paysage, sans doute un des plus beaux du monde : un accord parfait entre le ciel et la mer nacrée en bas à perte de vue, sans une ride, aussi bleue, aussi lumineuse.

Notre-Dame de Santa-Cruz a suivi ses enfants en exil.

Un monde de souffrance nous sépare maintenant de ce passé que je n'ai pas embelli à force d'en parler. Tout naturellement, mes souvenirs personnels ont aidé ma mémoire, et j'ai retrouvé les moindres faits quotidiens gravés en moi avec une force que je ne soupçonnais même pas. Exilée dans mon propre pays, je suis devenue, comme tant d'autres, plus algérienne que si j'étais restée là-bas. Tout ce passé, tout ce que j'ai aimé, s'est détaché pour commencer de vivre en moi une nouvelle existence. Huit années de terreur, de folies et de sang n'ont pas terni ce passé lumineux ; hier est proche d'aujourd'hui.

Hier c'était l'avenir ; aujourd'hui, pour beaucoup, c'est fini.

Hier, c'était une autre manière de vivre et de sentir, plus ardente, plus vraie, dans un pays où tout était donné avec profusion.

C'était tout ce soleil perdu, ces splendeurs renouvelées chaque jour : la lumière du matin, l'harmonie du soir, la poussière rouge des chemins bordés de roseaux, les cailloux et les lauriers-roses des oueds desséchés, le vent, le vent sur les plateaux, porteur de toutes les craintes et de toutes les violences, le vent du printemps tiède et parfumé, le grand silence sur la plaine de Boghari, la surprise des genêts blancs sur les dunes, des "gouttes de sang" et des asperges sauvages au bord des routes, les champs de lavande sur les collines, l'odeur âcre et pénétrante de la terre algérienne, l'odeur de poivrons, de viande grillée et de charbon de bois des villages et des faubourgs, le goût amer du café, jamais assez fort, jamais assez brûlant, trop sucré et qu'on dégustait à n'importe quelle heure du jour, à petites gorgées "bruyantes". Là-bas, quand s'apaisaient les ardeurs du soleil, le ciel restait longtemps éclairé d'une lumière plus douce, mais bien vivante.

C'est cela, le souvenir.

Je suis sûre de n'avoir pas vu toutes ces choses avec un optimisme béat. Il y avait de grosses fortunes en Algérie, comme partout ailleurs. C'est elles dont on a le plus parlé, parce que, comme partout, elles étaient voyantes. Mais il y avait beaucoup plus de petites gens : artisans, commerçants, fonctionnaires..., beaucoup plus que de riches. Pas un cep de vigne, pas un mètre carré de terre ! Le niveau de vie de l'ensemble de ces gens était plus modeste qu'en France ; seulement, nous avions une façon différente de voir les choses.

Les Algériens avaient le goût du vêtement, de la parure, des toilettes gaies ; c'était normal dans un pays de soleil. Mais la frugalité des Arabes avait déteint sur les Pieds-Noirs ; le climat aidant, on se nourrissait plus simplement ; ceci compensait les dépenses vestimentaires. Les légumes sauvages, les pois chiches (si bien nommés) accompagnaient nombre de ragoûts où la viande ne paraissait que parcimonieusement. Le beurre et le lait n'étaient consommation courante que depuis peu d'années. Le café était la boisson favorite ; les enfants eux-mêmes trempaient leur pain dans leur café noir, le matin ou l'après-midi.

Il y avait chez ces gens une certaine accoutumance à la misère ; c'est cette accoutumance qui a permis le redressement miraculeux. De ce creuset algérien est sorti, en cent trente ans, une race neuve, vigoureuse, rude, fière à juste titre de ses efforts couronnés de succès. Le bilan est positif. La France, en cent trente ans, a fait pour l'Algérie plus qu'aucun autre pays en voie de développement n'a reçu. Cela représentait un effort incessant mais normal.

L'équipement du pays avait commencé avec la conquête et était allé s'accélérant, plus particulièrement les dernières années.

"L'Algérie de papa", c'était une population musulmane passée de deux millions en 1830 à dix millions en 1962. Deux millions d'hectares de terres cultivées, vingt-cinq mille kilomètres de grandes routes, cinq mille kilomètres de chemins de fer, vingt-et-un ports (dont le seul port d'Oran représentait trois millions de tonnes de trafic), des dizaines de barrages, des écoles parfaitement tenues, des hôpitaux modernes, une faculté de grande renommée d'où sont sortis beaucoup de Messieurs Ferhat-Abbas, pharmaciens, docteurs ou avocats... C'était aussi les humbles cimetières dans les

bleds les plus perdus et les milliers de tombes de ceux qui se sont embarqués, Musulmans et Pieds-Noirs, en chantant "C'est nous les Africains" derrière Juin ou Leclerc, pour défendre une patrie que beaucoup ne connaissaient même pas, et qui sont restés dans la plaine d'Alsace ou à Cassino : dix mille tués et trente mille blessés pour la seule campagne d'Italie.

S'il est un témoignage qui prime les autres, c'est bien celui de la douleur et du sang ; et parce que, dans notre pays, tout était donné avec profusion, le drame fut aussi sans mesure.

Je sais la vertu héroïque du silence. La passion du Christ est dominée par son silence ; il est mort trahi, renié, dans la solitude et l'abandon. Mais trop d'injustices monstrueuses ont été commises, trop de choses fausses ont été dites, trop d'innocents sont restés là-bas.

Pour que la vérité éclate, il faut que ceux qui restent parlent pour ceux qui sont morts et pour ceux dont on a terni et sali le vrai visage, ceux qui, au fond de sombres cellules, ont vu les années s'ajouter tristement les unes aux autres. Parler, rectifier les erreurs, réfuter les calomnies, témoigner contre tant de mensonges dont nous avons été les victimes. Il faudra sûrement beaucoup de relais avant que la vérité touche les Français : c'est aux Algériens d'assurer ces relais.

Le mal demeure toujours à vif, mais le temps a calmé l'aigu de la souffrance, apaisé les passions. Il n'est pas bon de vivre d'amertume ; cela ne convient pas à des cœurs généreux, ni à des gens dont la vitalité est aussi surprenante que l'est la nôtre. Mais il faut rester fidèle aux souvenirs, à tous les souvenirs.

Aussi, après cette longue remontée dans le passé, après avoir écrit, jour après jour, la douceur de vivre sous le plus beau ciel qui soit, il faut dire aussi comment, jour après jour, ce qui faisait simplement cette joie de vivre de milliers de gens leur a été arraché : leur travail, leur maison, leurs enfants ; et qu'ils ne retrouveront plus jamais ni les champs immenses, ni les jardins brûlants, ni les grandes fermes toutes blanches, si fraîches à l'ombre des eucalyptus dans une campagne écrasée de soleil, où l'on était accueilli avec une cordialité si franche qu'on était tout de suite à l'aise pour apprécier la saveur de l'anisette ou la fraîcheur des figues odorantes, ni la petite église du village, aussi vivante et accueillante que toutes les églises des villages de France, fermée, détruite peut-être maintenant.

Il reste les noms que j'écris sans me lasser, simplement pour mieux créer le dépaysement, comme ces photos ou ces objets que nous avons rapportés et regroupés dans la nouvelle demeure, et ce journal que je reprends avec la seule crainte que les mots me trahissent et que ce témoignage de piété et d'amour dont mon cœur déborde n'arrive trop tard.

Tandis que l'Afrique du Nord, comme l'Indochine, allait servir de toile de fond à une politique que l'Histoire jugera, nous, nous allions devenir à la fois les spectateurs et les acteurs d'un drame immense qui, à la façon des tragédies antiques, convergeait vers un dénouement inéluctable.

Tristes années 1954-1955, marquées par des événements dont la portée continuera longtemps à se faire sentir. Une inquiétude latente s'insinuait peu à peu, qu'on faisait taire mais que de nouveaux malheurs remettaient sans cesse en cause !

On se battait en Indochine, mais c'était à plus de dix mille kilomètres, et les échos de la bataille, pendant les premières années de "cette sale guerre", ne nous arrivèrent que bien assourdis, jusqu'à ce qu'on vienne chercher en Afrique du Nord les renforts nécessaires.

Une nouvelle fois, les bateaux partirent à plein, Français et Musulmans une nouvelle fois unis derrière un même drapeau. Et puis, ce furent les convois de retour de plus en plus douloureux des malades et des grands blessés. A intervalles réguliers, le "Pasteur" déchargea sur les quais d'Oran sa cargaison de souffrances ; l'hôpital Baudens fut plein, et, dans les rues de Bel-Abbès, il n'y eut guère de légionnaires valides. Une grande tristesse marqua ce 30 avril 1954 les fêtes de Camerone : trop d'officiers, trop de camarades manquaient.

Le 7 mai, c'était le désastre de Dien-Bien-Phu. Malgré le courage de nos troupes et le sacrifice de tant de jeunes vies, tout s'effondrait en Indochine : la mort, l'inhumaine captivité, l'exode pour les populations françaises ; l'asservissement pour les autres, ceux que nous avions juré de ne pas abandonner. Une page de gloire s'achevait dans la honte.

Les officiers revinrent profondément marqués par cette défaite et le lâche abandon des populations.

Quant aux soldats nord-africains, eux aussi revinrent marqués de cette lointaine campagne. Le terrible contact avec les Viets et les insidieuses campagnes de propagande nationaliste avaient fait leur chemin. Les bateaux du retour n'amenaient pas que des blessés, mais des libérés porteurs des germes qui allaient contaminer les douars et les villes d'autant que dans le même temps se jouait en Tunisie et au Maroc une sinistre et sanglante comédie, qui coûtait la vie à des centaines de Français, condamnait les autres à la spoliation de leurs biens, à l'abandon de leurs maisons ; et cela pour aboutir, en juin 1955, au retour triomphal de Bourguiba en Tunisie, au retour de Mohamed V à Rabat en novembre de la même année.

Dans ce pays de gens généreux, prompts à s'apitoyer, le malheur de nos compatriotes fut sincèrement partagé. Certains s'étaient repliés en Algérie, y avaient trouvé une situation. C'était bien la preuve que, chez nous, la vie était la plus forte. Encore une fois, on fit taire les inquiétudes. "Alger n'était qu'à quelques heures de Paris, l'économie algérienne tellement liée à celle de la France ; l'Algérie, c'était la France !". Que de fois, ces simples paroles devaient être répétées.

La tempête qui, le 8 mai 1945, ensanglanta Sétif, Kerrata et toute la région jusqu'à Guelma n'était pas la première qui se soit abattue sur le pays. Notre histoire en Algérie est jalonnée de ces brusques flambées terroristes chaque fois que la puissance de la France semblait menacée. Après 1870, après 1914... Une poignée de fanatiques entraînait alors dans quelques douars une population bien plus terrorisée que convaincue. L'insurrection était d'autant plus vite réprimée qu'il y avait peu d'unité d'action réelle entre les rebelles et trop de rivalités entre les tribus. Dans certaines parties sous-administrées ou mal administrées de cet immense territoire, c'était l'armée qui, en rétablissant l'ordre, ramenait la confiance et le vrai visage de la France.

Les Arabes admirent la force, la force dans la justice, ils la respectent quand elle est synonyme de courage et de discipline.

Cette fois-là, la crise était profonde. Trop de choses avaient, depuis 1940, entaché le prestige de la France ; trop d'erreurs politiques et sociales avaient entamé la confiance. Au Caire, où elle avait trouvé asile, une bande de meneurs nationalistes au passé trouble, Ben Bella en tête, avait fondé le Front de Libération

Nationale F.L.N. ; la rebellion s'organisait. Alors, pourquoi tant d'insouciance en haut lieu en Algérie ?

Les jours, les années qui venaient allaient pourtant être décisifs. Mais qui aurait osé prophétiser cette phrase si cruelle dans sa concision et qui devait être dite un jour d'une voix sans remords au sujet des Algériens : "Eh ! bien, ils souffriront !"

Des réformes hâtives et trop tardives ne réussirent pas à apaiser les passions politiques, et le "vent de l'Histoire" a balayé inexorablement cent-vingt ans de présence française.

Aucun indice très net de ce qui se préparait, mais un malaise sourd, qui ne cessait d'inquiéter certains responsables honnêtes et bien informés ; ils ne furent pas écoutés. Un ministre en tournée officielle à ce moment-là se borna à réconforter et à aider les populations très éprouvées par le tremblement de terre d'Orléansville.

2ème PARTIE

Au matin du 1er novembre 1954, à Oran, ce fut la stupeur.

Une journée d'automne douce, à peine attristée par une pluie fine commençait ; une journée de fête, que saluaient les cloches de la cathédrale.

Sur la Placette, en bas de chez nous, un parterre de chrysanthèmes que des femmes en mantille choisissaient. Dans notre pays, on avait le culte des cimetières, de ces grands jardins de repos presque tous aussi lumineux que celui de Bône "qu'en le voyant, l'envie de mourir il te donne" !

La radio annonçait : "De graves événements viennent de se produire dans le département de Constantine". On eut peu à peu des détails sur l'attaque d'un car, aux premières heures du matin, dans les gorges de Thiganimine, entre M'Chounèche et Arris.

Région et villages aux noms à consonnance étrange et musicale sûrement peu ou pas connus en Métropole, et même dans notre Oranie ; le pays est si vaste ! Pour nous, c'était toute une période de notre vie brusquement remise en mémoire.

Pour aller de Batna à Biskra, deux routes : l'une par El-Kantara (la porte du Sahara), ouverte sur l'infini du Sud, très fréquentée par les touristes ; l'autre à travers l'Aurès, où les maisons sont creusées au flanc de la montagne, la route des nomades ; les caravanes l'empruntent, s'arrêtant quelques heures dans les *fondouks*, caravansérails bruyants, extraordinaires abris de bêtes et de gens mêlés dans la chaleur, la poussière, les cris.

Le pays est superbe, mais d'accès difficile ; le massif de l'Aurès ressemble à une forteresse, et les Berbères, ces fameux Chaouïas qui l'habitent, sont presque aussi rudes et impénétrables que leurs montagnes. Des falaises à pic, des crêtes prodigieusement hautes et

dénudées tandis qu'au fond des vallées la fraîcheur de l'oued entretient une végétation aussi inattendue que merveilleuse : des vergers remplis de figuiers, de grenadiers, d'amandiers se mêlant aux palmiers, et des roses, des roses aussi belles que celles de Blida et de Cherchel.

C'était cette route qu'avait choisie un jeune couple d'instituteurs, les Monnerot, mariés depuis deux mois et arrivés de France depuis quelques jours, nommés dans une école toute neuve, toute blanche, si loin de tout ! Brusquement, dans le défilé de Thiganimine — il devait faire encore nuit —, un barrage de pierre, un groupe d'hommes au visage voilé, la mitraillette au poing, arrêtent et fouillent le car, en font descendre les Monnerot, seuls Européens. Le caïd Sadok, de M'Chounèche, qui se rend lui aussi à Arris, s'interpose. C'est un grand bel homme, noble comme savent l'être les Arabes, capitaine de réserve ; nous l'avions connu et estimé et nous étions de ses amis quand il était lieutenant de spahis à Khenchela. "Vous n'avez pas honte, ce sont des enfants, des instituteurs ; ils viennent pour nous !"

Une rafale de mitraillette le couche sur la route et abat également l'instituteur et sa femme. Pauvres jeunes gens, venus volontairement si loin de leur famille pour instruire et éduquer dans ce coin perdu ! Le garçon devait agoniser et mourir avant l'arrivée des secours. Grièvement blessée, la jeune femme subit encore les plus odieuses violences.

Premières victimes du grand drame qui commençait.

Dans le Constantinois, il y eut, ce 1er novembre, une dizaine de tués, dont un officier et un soldat de Khenchela, plusieurs postes de gendarmerie et des fermes attaqués.

Cependant, de l'Aurès en passant par la Kabylie, l'Algérois et jusqu'à la grande banlieue d'Oran, où un chauffeur israélite fut assassiné, la série d'attentats qui endeuillèrent cette journée de Toussaint prouve que les terroristes, procédant par petits groupes, visaient nettement, par leur action concertée, coordonnée, à créer un malaise général dans les masses musulmanes. La réaction ne fut pas vigoureuse. On se cantonna dans des formules administratives, la zone contaminée ne fut même pas isolée...

Pourtant, dès les premiers troubles, les Musulmans fidèles se sont groupés d'eux-mêmes pour former des groupes d'auto-défense.

Dans l'ensemble, la population musulmane réprouve les attentats. Elle sait ce que la présence française représente, malgré les erreurs, les mesquineries : c'est la paix, le travail assuré, l'école, le médecin, le juge... Mais, tout en gardant secrètement l'espoir que la France reprendra les choses bien en mains, elle est perméable aux propagandes, et surtout elle a peur.

Elle a peur des meneurs, qui, en menaçant, eux, savent tout exploiter et semer la haine en se servant des mots tout simplement appris dans nos écoles : patrie, liberté.

Dans ce pays, où tout est excessif, on pouvait aussi bien s'enliser brusquement dans le mal et oublier le bien, ou réciproquement oublier aussi vite la fureur et la sauvagerie.

C'est pourquoi, à ceux qui sont arrivés en Algérie après 1954, je refuse le droit de juger un pays et des gens qu'ils n'ont pas pu comprendre. Quelque chose avait changé qui était sournoisement entretenu. Le mensonge a été de tout généraliser : horrible malentendu, occasions manquées... Ce ne sont plus maintenant que des mots, qui pourtant veulent dire quelque chose pour ceux qui ont vécu là-bas et partagé jusqu'à la fin le pain de misère des Arabes et des Européens.

Les Français n'ont pas su garder leurs amis ni protéger ceux qui, dans le fond de leur cœur, ne demandaient qu'à rester fidèles.

D'un bout à l'autre de l'Algérie s'étendent des massifs montagneux faits de croupes enchevêtrées, recouverts de forêts de cèdres dans le nord constantinois, de chênes-lièges en Kabylie, partout ailleurs de buissons difficilement pénétrables.

C'étaient les milliers de petites gens de ces montagnes qu'il aurait fallu aider et protéger. Ils formaient une population fruste, vivant dans des mechtas disséminées un peu partout ou groupée dans des douars qu'administraient des caïds sous le contrôle d'une commune mixte. Leurs ressources étaient modestes : quelques maigres cultures arrachées à la montagne, des troupeaux de chèvres, des moutons. Bien souvent, les chefs de famille et les aînés des garçons partaient travailler en Métropole pour aider les leurs.

Cependant, les pistes forestières aboutissant à de belles routes tracées à grand peine par les premiers pionniers, l'électricité, les écoles neuves, les centres artisanaux, les marchés importants prouvaient qu'en fait l'isolement était plus apparent que réel.

De plus, pendant des années, les constructions des grands barrages, des usines électriques dans certaines régions, en nécessitant des chantiers de travail, apportèrent à ces régions des sources inespérées de revenus, sans pour autant changer le mode de vie des habitants, les gains servant seulement à agrandir le champ ou à acquérir quelques outils.

Le malaise persistant, de mauvais bruits arrivèrent jusqu'aux pitons les plus isolés de l'Aurès et de la Kabylie : "La France n'allait-elle pas abandonner l'Algérie ?" C'est alors qu'apparurent les premières bandes de *fellagahs,* formées d'étrangers à la région qui étaient envoyés pour organiser la rebellion, exploiter le mécontentement et faire régner la terreur.

C'est dans ce terrain idéal pour la guerilla, au milieu des gens devenus hostiles, que vont débarquer les premiers renforts de troupes envoyés de Métropole, parce qu'en fin d'année 1954 la rebellion a fait de terrifiants progrès et que, cette fois, c'est la guerre dans les Aurès et en Kabylie.

On disait encore les "événements", comme si on n'osait pas prononcer le mot guerre !

En février 1955, il y a près de cent mille hommes sur ce qu'on nomme le théâtre opérationnel. Cent mille hommes qui forment une armée composée d'éléments très différents : légionnaires qui se retrouvaient après les durs combats d'Indochine, paras en tenue léopard, aux bérets bleus, rouges ou verts. Ils vont œuvrer autant pour pacifier le bled que pour rétablir l'ordre à Alger, en démantelant minutieusement l'organisation terroriste.

Beaucoup de ces soldats, de ces officiers étaient à peine remis de l'humiliante défaite d'Indochine, où ils s'étaient pourtant battus durement, où ils avaient laissé bien des leurs. Ils rapportaient de la guerre subversive une expérience qui ne pouvait qu'être profitable aux "rappelés" que la France venait de mobiliser et aux jeunes du contingent qu'on leur joignit peu à peu.

Pour compléter ces effectifs, il y eut les Pieds-Noirs mobilisés sur place, qui formèrent les Unités Territoriales, et les *harkis* engagés volontaires, véritable armée de supplétifs qui assumèrent aussi bien la dispersion des bandes ennemies que la protection des habitants. Tous ceux qui ont encadré ces soldats admirables s'entendent pour louer leur valeur au combat, leur loyauté et leur fidélité. On a honte

d'être français quand on pense au martyre de ces malheureux qui ont cru en notre parole et que nous avons abandonnés, exposés et livrés à des cruautés inimaginables.

Tout au long des événements qui vont suivre, j'aurai sans cesse à parler de l'armée et des militaires, avec qui nous avons vécu en complète familiarité dès que la guerre devint présente, même dans les villes. Les patrouilles en jeep ou à pied sillonnaient les rues, gardaient les écoles, les marchés... Lorsqu'on avait besoin d'être rassurés, on pensait à l'armée : "L'armée ne peut pas ne pas être avec nous, elle nous sauvera".

Partout victorieuse, elle mérita cette confiance jusqu'au tragique "cessez-le-feu", jusqu'au douloureux conflit entre l'honneur et l'obéissance, qui brisa l'unité, jusqu'à ce que tous les espoirs s'anéantissent dans le drame le plus sanglant.

Aux jeunes gens qui arrivaient de Métropole leurs classes à peine terminées l'adaptation fut difficile dans un pays qui ne leur livra d'abord que son inhumaine grandeur. Beaucoup réagirent courageusement et apprirent non seulement à connaître le pays, mais à l'aimer, à aimer et à comprendre ceux qui l'habitaient, et tout naturellement à les défendre.

C'est de ceux là seulement qu'il faut nous souvenir ; les souffrances qu'ils ont supportées lavent l'offense des jeunes libérés qui, un jour, célébrant "la quille", jetaient à la mer, du haut du pont du bateau qui les ramenait en France, les cigarettes et les friandises que leur avaient offertes de jeunes Algéroises, ou bien les sarcasmes que d'autres se sont permis, intoxiqués par la plus infâme des propagandes.

Longtemps Alger et Oran demeurèrent des hâvres de paix. Le travail, les affaires, les plaisirs n'avaient pas changé ; la vie économique non plus. On construisait partout. Rien dans l'ensemble du pays ne laissait apparaître que le péril se faisait plus menaçant.

Pourtant, la menace était réelle. Sur les pistes des *djebels* qui s'ensanglantaient, une forme nouvelle de croisade avait commencé : marches épuisantes dans les montagnes impénétrables à la poursuite d'un ennemi invisible qui guette, qui voit tout et qui prépare l'embuscade meurtrière ; surprise des nuits glaciales de l'Afrique succédant aux journées torrides, des pluies torrentielles de

la Kabylie qui, pendant des jours et des jours, transforment les pistes en torrents glissants ; fumées inquiétantes qui, en se répondant d'une crête à l'autre, sont des signaux pour les rebelles ; blessés qu'il faut ramener avec d'infinies précautions et morts qu'on doit abandonner après les avoir sommairement enterrés jusqu'à ce qu'on puisse venir les reprendre ; les listes sont longues, très longues de ces jeunes gens tués au combat, tout simplement "morts pour la France". Tant de sang versé, tant de morts inutiles !

La guerre, les journaux en apportaient des échos bien assourdis en France, et même en Algérie ; on était réconforté par le nombre des rebelles "mis hors de combat" et par les quantités "d'armes saisies".

Très vite, la tâche de l'armée devint écrasante : faire la guerre d'un côté et pacifier de l'autre, c'était ce qui lui était demandé.

Trop malmenées, les populations ne savaient plus choisir pour qui elles étaient... A part ceux qui, héroïquement, se battaient à nos côtés ou ceux qui, au contraire, avaient rallié les fellaghas, les autres jouaient le double jeu : ils payaient l'impôt aux rebelles et recevaient l'argent des Français. On sciait les poteaux télégraphiques, on sabotait les voies ferrées, on faisait sauter les conduites d'eau pendant la nuit ; et c'était souvent les mêmes hommes qui faisaient les réparations pendant la journée !

Il fallut désarmer la montagne, approcher ces êtres farouches, leur redonner confiance, les regrouper, organiser leur défense, les soigner, les nourrir : ce fut l'œuvre des S.A.S. (Sections administratives spécialisées). Œuvre admirable entre toutes, à laquelle se consacrèrent de jeunes hommes, officiers et simples soldats, avec une foi et une ardeur qui vinrent à bout de difficultés qui semblaient insurmontables.

Ce n'était pas tout de mettre ces gens à l'abri d'horribles massacres ; du même coup, on les arrachait à leur liberté, à leur cadre familier ; il fallait mener de front deux combats, celui des armes et celui des cœurs.

Dans ces villages de fortune, rapidement édifiés derrière des réseaux de fils barbelés, il fallut redonner le goût de vivre ; il y eut une place pour l'école, une pour l'infirmerie ; il y eut surtout le rapprochement entre des êtres qui souffraient et ceux qui cherchaient à les comprendre et à les soulager.

Un tel élan de générosité trouva écho en France. Après le 13 mai, des groupes de jeunes garçons et filles, se mêlant à d'autres jeunes Algériens, donnèrent spontanément leurs vacances pour aider les S.A.S. La démarche était magnifique, la besogne fut rude, mais elle fit plus pour ceux qui arrivaient de France, trop souvent prévenus contre nous, que n'importe quelle propagande.

Charrier l'eau, entasser des pierres, faire la popote et partager les mêmes fatigues, cela crée une communauté ; on en vient tout naturellement à partager les mêmes idées et les mêmes espoirs. Quels souvenirs ces jeunes gardent-ils d'un rêve ébauché d'un même cœur ?

Le début de l'année 1955 ne fut marqué d'aucun événement important. Mais, en même temps que la guerre s'installait dans les Aurès et en Kabylie, une angoisse latente s'insinuait dans les esprits ; le terrorisme s'implantait pour imposer à la masse musulmane (bien plus attentiste que convaincue) son ralliement au F.L.N.

Et la liste commença des actes de violence qui, pendant sept ans, ensanglantèrent le pays d'un bout à l'autre. Des fermes, des récoltes, des maisons forestières brûlaient ; des cars, des trains étaient attaqués, même dans notre paisible Oranie. Des notables ou de petits fonctionnaires musulmans : garde-champêtres, garde-forestiers, employés de commune mixte, étaient trouvés sauvagement égorgés, horriblement mutilés au bord d'une route, portant épinglés à leurs vêtements de sinistres messages, à moins que ces messages ne soient mis aux portes mêmes des futures victimes !

Accueilli avec beaucoup de réserve, le nouveau Gouverneur Général, Jacques Soustelle, qui sera le dernier à porter ce titre, est nommé fin janvier 1955.

D'une intelligence aussi pénétrante que sa sensibilité est profonde, il se met à aimer passionnément l'Algérie au fur et à mesure que les mois passent. Trois livres publiés par la suite témoigneront de la lucidité de son jugement et de son déchirement. C'est tout le combat mené pour l'Algérie française que Soustelle révèle dans son livre poignant "Aimée et souffrante Algérie".

"Pour sauver l'Algérie, il faut en faire chaque jour davantage une province pleinement française", dit-il, évoquant l'intégration. A Oran, où il vint au printemps inaugurer la Foire et poser la première

pierre de la Cité Lescure, Soustelle fut le premier à affirmer, dans un discours plein d'émotion qui alla droit au cœur des Oranais : "Nous ne voulons plus connaître ici que des Français, de Dunkerque à Tamanrasset !".

Cependant, le F.L.N., par la terreur, continue la lutte pour prendre en mains une population désorientée.

Le 24 mai, aux abords de Tebessa, l'administrateur de la commune mixte de Guentis, M. Dupuy, et plusieurs officiers et sous-officiers musulmans sont tués dans une embuscade. A leurs obsèques, Soustelle, très impressionné, prend l'engagement de poursuivre une lutte sans merci contre les terroristes et de rendre confiance aux masses musulmanes. Mais le 20 août, tandis qu'à Kénifra et Oued-Zem les Marocains, pour se venger de la déportation du Sultan, tuaient sauvagement tous les Européens, le F.L.N. déclenchait une opération semblable dans le Constantinois. A midi, une quarantaine de villages furent attaqués simultanément par des bandes fanatisées descendues des djebels, armées de fusils, de haches, de couteaux, massacrant tout sur leur passage, entraînant la population musulmane. Ceux qui égorgeaient, éventraient étaient des familiers, des amis parfois.

La tactique qui consistait à mettre la population musulmane dans l'engrenage malgré elle était démoniaque, car les actes de rebellion entraînaient forcément des représailles de l'armée : c'était préparer la rupture entre les deux communautés.

Cent vingt-trois personnes trouvèrent, le 20 août, une mort horrible à Philippeville et dans la région, tout particulièrement à El-Halia. La répression fut violente, et puis un calme apparent revint. Mais le fossé se creusait davantage.

En France, la situation politique devient très confuse et ne cessera de l'être jusqu'en 1958. Le problème algérien entretient cette confusion, si bien que la guerre d'Algérie prend peu à peu un caractère politique. En Algérie, on en meurt.

Fin 1955, il y a déjà cinq mille morts, civils et militaires, Européens et Musulmans.

Les victimes du terrorisme sont encore isolées, mais il y a sans cesse des victimes, surtout chez les petites gens : le garde-champêtre qui regagne son domicile à bicyclette, le policier à un carrefour, l'instituteur au sortir de sa classe...

A Alger, la crainte gagne les esprits en face des tractations politiques qui se passent à Paris ; et, de fait, les événements des premiers mois de 1956 justifient cette crainte.

Soustelle mène courageusement le combat pour l'Algérie française ; ce ne sont pas les fellaghas qui entravent le plan de réforme, mais la Métropole et sa politique.

En France, c'est l'incertitude, la décision d'élections anticipées, les campagnes tendancieuses et mensongères. Le mandat de Soustelle n'est pas renouvelé. Quand il s'embarque, le 2 février 1956, sur l'El-Djézaïr, la rebellion a quinze mois et le mal a empiré d'une manière inquiétante.

Le départ de Jacques Soustelle donne lieu à une manifestation bouleversante. C'est toute une ville vibrant au-delà de toute expression qui l'accompagne, criant son inquiétude : "Soustelle, restez, ne nous abandonnez pas". On jette des bouquets de violettes... Et, quand le bateau franchit la passe, d'un seul cœur, la foule chante : "Ce n'est qu'un au-revoir".

Bouleversé, Soustelle promet de continuer la lutte et d'être le porte-parole de l'Algérie française.

La nomination de Catroux en remplacement de Soustelle achève d'affoler Alger. C'est le signe, pense-t-on, que la France va traiter avec la rebellion. C'est l'occasion pour les Algérois de montrer pour la première fois ce qu'ils sont : une masse de gens extraordinairement attachés à la France, pour qui le patriotisme ne fait pas de quartiers. C'est, à l'origine, le sens vrai de l'étiquette "ultras" et "activistes".

Les Pieds-Noirs n'ont pas hésité pour la libération de la patrie : ils demandent qu'on en fasse autant pour eux, bien décidés à se battre jusqu'au bout "le dos au mur".

Pour Guy Mollet, venu se rendre compte sur place de la situation, c'est une révélation à laquelle il ne s'attendait pas et dont il prend conscience sous les huées de la foule qui bombarde de tomates le cortège officiel.

Le général Catroux démissionne sans même avoir quitté Paris.

Alger respire.

Robert Lacoste est nommé Ministre Résident. Sous une rondeur apparente, c'est un patriote sincère, adroit et subtil. Son étiquette socialiste va lui permettre de réaliser ce que personne n'a osé faire

encore : le rappel des réservistes et l'envoi du contingent pour entreprendre une pacification totale et libérer les populations de la peur. Mais l'opinion commence à se répandre dans la masse musulmane que la France abandonne la partie.

A Oran, on suit intensément les événements d'Alger. Cette guerre qui dure, les listes toujours plus longues des victimes — et les victimes ne sont toujours que chez les Européens ou les Musulmans partisans de l'Algérie française —, c'est un climat très pénible, auquel on revient sans cesse.

Dans la nuit du 19 au 20 février, à quatre heures du matin, à Sebab'na dans un poste militaire proche de la frontière marocaine, c'est la désertion de quatre-vingts tirailleurs qui passent à l'ennemi avec toutes leurs munitions. Le lieutenant et sept autres Européens sont sauvagement égorgés. Treize blessés sont retrouvés cachés dans la cheminée ; ils n'oublieront pas l'horreur d'une telle nuit.

Les jeunes gens qui viennent de mourir sont d'Oran ou de la région. Le matin des obsèques, la ville est en deuil ; le ciel lui-même s'est mis à l'unisson, il tombe une pluie tiède de printemps. Je me suis mêlée à la foule silencieuse qui, massée sur les trottoirs depuis la cathédrale, se joint peu à peu au convoi funèbre, derrière la file des cercueils drapés de tricolore, à la suite des jeunes épouses, minces silhouettes courbées par la douleur.

Au retour du cimetière, cette foule qui est restée digne jusqu'à la fin de la cérémonie, mais qui ressent par-dessus tout et jusqu'au fond d'elle-même l'injustice d'un tel drame, a une brusque flambée de colère. Au bas du boulevard Clemenceau, des manifestants qui sont d'anciens combattants, des avocats, des médecins..., des gens qui ont seulement besoin d'être compris, se heurtent au service d'ordre. Ils disent leur tristesse, leur inquiétude, leur indignation, à travers les insultes ou les coups de cette première manifestation de ces Oranais "doux et accueillants".

Tristes fêtes de Pentecôte, pour un coin de l'Oranie particulièrement florissant et resté paisible jusqu'alors.

Dans la nuit du 7 au 8 mai 1956, entre Malherbe et Aïn-Kial, une cinquantaine de fermes furent attaquées et incendiées, les récoltes saccagées, le bétail brûlé ou enlevé. Dans cette orgie de destruction, les victimes furent nombreuses, sauvagement égorgées ou éventrées avant que l'armée ait le temps d'intervenir, pour d'ailleurs ne plus

trouver que des murs noircis, des toitures affaissées, des carcasses de voitures et de machines, et de petits tas de cendres à la place des meules.

Pourtant, ce n'était pas encore le temps de l'abandon. Presque partout, on sauva ce qu'on put des bâtiments détruits avec l'espoir de les reconstruire peut-être un jour, et les familles se "replièrent" dans les villages, aussi près que possible des terres sous la protection des S.A.S.

Coup sur coup, deux événements très importants sont durement ressentis par le F.L.N. Le 16 octobre 1956, un bâtiment bourré d'armes et de munitions, l'Athos, en provenance de l'Égypte, est arraisonné par la marine française et déchargé à Mers-El-Kébir ; c'est une belle prise et la preuve manifeste de la collusion F.L.N.-Égypte. Le 22 octobre, l'avion qui transporte de Rabat à Tunis Ben Bella et les chefs de la rebellion, pour une conférence au terme de laquelle l'indépendance de "l'État algérien" doit être proclamée, est détourné de sa route ; à la suite de manœuvres parfaitement orchestrées, l'appareil atterrit à Alger, sans que les "illustres voyageurs" se soient doutés un instant de l'extraordinaire réception qui les attendait.

Tandis qu'à Alger, Oran et partout dans le bled les Européens exultent, la capture des trois leaders nationalistes annule la conférence de Tunis et porte un rude coup au F.L.N., que l'affaire de Suez achève de désarçonner, mais pour un temps hélas très court.

L'Histoire dira combien les influences étrangères ont pesé lourdement dans l'évolution des événements d'Algérie. L'opération de Suez en est une preuve. De cette campagne-éclair on fit une défaite en l'interrompant brusquement. Une guerre de quarante heures perdue par la politique !

De cette victoire transformée en échec l'Algerie subit un profond contrecoup. Les conséquences de cette capitulation diplomatique se firent vite sentir. Sûr de ne pas voir ses arrières coupés du côté du Caire, en matériel, en argent et en hommes, le F.L.N. est à nouveau "gonflé à bloc". On va se battre partout.

Le but du F.L.N. est de prolonger par la terreur dans les villes la guerre des djebels et de convaincre l'opinion mondiale que la masse

musulmane des grandes villes, d'Alger plus particulièrement, est acquise à la rébellion.

Un réseau terroriste est en place dans la casbah d'Alger. L'endroit, difficilement pénétrable, est bien choisi pour échapper à tout contrôle, Krim Belkacem, Ben M'Hidi et surtout Yacef Saadi en sont les maîtres. Des laboratoires fabriquent des bombes que d'élégantes jeunes femmes musulmanes transportent dans des sacs de plage anodins, le sac de plage étant le complément habituel des toilettes des Algériennes ; à moins que ce ne soient des adolescents enrôlés d'office dans les rangs F.L.N. Les uns et les autres sèment une mort atroce dans les endroits les plus paisibles, créant ainsi une chaîne de crimes.

L'année 1956 s'achève sur de telles horreurs.

C'est une longue suite de violences contre les Européens ou les Musulmans pro-français. La peur s'installe dans la ville ; on se retourne par crainte d'être suivi, on s'inquiète dès qu'un parent ou un enfant s'attarde. Une bombe au Milk-Bar, place Bugeaud, une à la Cafeteria, rue Michelet, dans un autobus, un tram, un bal ; et, chaque fois, des morts par dizaines et des blessés en plus grand nombre.

Mal préparées à une telle guerre, la police et les forces de l'ordre sont débordées. Les tueurs leur échappent, protégés par le silence de la population musulmane terrorisée. On apprit vite à trembler à Alger. Le danger y était partout : dans les marchés, les grands magasins, les cars, malgré le couvre-feu, malgré les fouilles à l'entrée des édifices publics, des magasins, des autobus, dont on protège les ouvertures par un grillage serré. Les tueurs ont des inventions diaboliques pour déjouer toutes les protections : une bombe a été découverte dans une miche de pain "oubliée" dans un car, à Mostaganem.

Le Coq Hardi, la Cafeteria, l'Otomatic, rue Michelet, l'Otomatic surtout, sous les jardins de la Fac, étaient le rendez-vous des étudiants. Les terrasses largement prolongées sur le trottoir débordaient de gaîté, de musique, de jeunesse, et les "petites cailles" — le nom allait si bien aux filles rieuses bronzées à souhait — passaient et repassaient pour se faire admirer.

C'était toujours et chaque fois les mêmes scènes déchirantes : un éclair, le tonnerre de l'explosion, une fumée aveuglante, et puis le

chaos. Des cris, des gens hébétés qui courent, qui se cherchent au milieu des chaises et des tables enchevêtrées, des vitres brisées, des flaques de sang et des membres déchiquetés. Et puis, peu à peu, dans le terrible silence qui s'abat comme la poussière et les gravats sur ce monde saccagé, il ne reste que le râle des agonisants et des blessés que les sauveteurs, venus de la longue file d'automobiles stoppée brusquement par l'explosion, transportent dans leurs voitures en laissant sur le trottoir de longues traînées sanglantes. Les sirènes des ambulances ajoutent à l'émotion de la foule qui fait cercle autour du drame, partagée entre la douleur et la colère. Pas de trace du poseur ou de la poseuse de bombe ! Les patrouilles militaires et les agents de police cernent les terrasses du café, dégagent la rue, et la vie reprend.

Vingt ans après, qui se souvient aujourd'hui, à part les victimes amputées, mutilées, qui portent dans leur chair une marque douloureuse, ou les familles à qui un être cher a été arraché brutalement et ceux qui ne finiront jamais de souffrir de tout ce qu'ils ont vu ?

C'est pour tant de malheureux que j'écris, pour que toutes ces souffrances qu'on a cachées volontairement aux bonnes gens de France leur soient révélées, pour que mes enfants restent fidèles au souvenir, à tous les souvenirs.

Parce qu'en France, dans le même temps, à la faveur de la confusion des événements, on va créer une confusion des esprits et égarer une "certaine opinion" en l'intéressant davantage aux tueurs qu'aux victimes. Vingt ans après, cette injustice demeure encore. Cette trahison du cœur est une chose affreuse, elle va nous isoler peu à peu de la France. C'est elle dont nous avons le plus souffert jusqu'à la fin de notre drame ; maintenant encore, nous ne vivons pas toujours sur le même rythme.

Pendant les dernières semaines de 1956, le terrorisme atteint une violence inouïe, à Alger et dans la grande banlieue.

Le meurtre et les obsèques d'Amédée Froger, président des maires d'Algérie, maire de Boufarik, partisan et défenseur acharné de l'Algérie française, donnent lieu à de tragiques scènes de violence qui vont profiter au F.L.N., car elles ne servent qu'à attiser la haine entre les Européens et les Musulmans.

L'année 1957 est sanglante entre toutes et partout.

A Alger d'abord, où le F.L.N. s'attache de plus en plus à prouver par la terreur qu'il est le maître du pavé.

Le général Salan, qui a été nommé en décembre Commandant en Chef des Armées, s'entend avec le Résident Général Lacoste pour confier à la 10eme Division-Parachutistes du général Massu le "nettoyage" d'Alger.

Il faut avant tout briser la grève générale que le F.L.N. prépare minutieusement, à grands renforts d'appels à la radio pour le 28 janvier et pour une semaine, dans le but de paralyser complètement le pays et de montrer à l'O.N.U. et au monde entier l'unanimité du peuple algérien. Obliger les commerçants à fermer leurs magasins, empêcher les ouvriers de se rendre dans les entreprises, les enfants d'aller en classe, transformer les villes en "cités mortes", ce sont les consignes essentielles.

Le 16 janvier au soir, le général Salan échappe miraculeusement à un attentat qui coûte la vie à son adjoint, le commandant Rodier : deux coups de bazooka ont été tirés d'une terrasse située en face de son bureau. A Alger, l'émotion est grande. On accuse le F.L.N. ; en fait, cet attentat est encore un des mystères politiques de la guerre d'Algérie.

Les "Paras" sont donc installés à Alger et le combat, qui a commencé contre le terrorisme en faisant d'abord échouer la grève, va être mené patiemment pendant des mois pour assainir la ville quartier par quartier et délivrer de la terreur qui les étouffait aussi bien les Européens que les Musulmans.

On découvre et on récupère dans la casbah des centaines de bombes avant qu'elles puissent égrener leur tic-tac infernal. Il en est, hélas, qui échappent aux investigations et qui vont faire leur sinistre besogne avec des raffinements de cruautés.

C'est ainsi qu'un dimanche ensoleillé de février, le premier de la saison sportive, le public algérois, oubliant un moment le cauchemar quotidien, croit avoir retrouvé le droit de respirer et s'entasse sur les gradins des stades pour applaudir le jeu du ballon. Deux bombes, lancées simultanément sur deux stades différents, font chacune des dizaines de morts et plus de cent blessés.

Quelque temps de répit, et puis le 3 juin, entre le boulevard Baudin et la rue Sadi-Carnot, trois bombes cachées dans des

lampadaires qui sont aussi des points d'arrêt pour les trolleybus explosent en même temps à sept heures du soir. Peut-on imaginer un feu d'artifice aussi horrible, dans un quartier particulièrement animé, une rue par endroits très étroite comme l'est la rue Sadi-Carnot, et à une heure justement choisie parce qu'il y a plus de monde aux arrêts des trolleybus ? L'heure de détente que l'explosion transforme en panique. Il y a encore dix morts, dont trois petits enfants, et cent blessés.

Une semaine plus tard, le dimanche 9 juin, c'est l'attentat du Casino de la Corniche. Le Casino, sur cette corniche qui, à l'ouest d'Alger, depuis Bab-el-Oued jusqu'à la pointe Pescade, longe la mer de si près qu'elle en reçoit tous les embruns, c'était, ouverte largement sur la mer, une grande salle de bal, toujours très fréquentée par une jeunesse qui venait s'adonner là, en ce début d'été, à ses plaisirs favoris : le bain, la danse... Une bombe de gros calibre explose tout à coup au milieu des danseurs et de l'orchestre. Dans le sang et la mêlée, on relève dix morts, dont le chef d'orchestre, très connu, et à nouveau plus de cent blessés, la plupart gravement : une vingtaine seront amputés.

Le F.L.N. poursuit un but bien déterminé : créer ce climat d'horreur contre lequel l'œuvre de pacification de l'armée ne peut rien, puisque les crimes sont impunis.

Cette fois, le but est atteint. Alger est bouleversée. On a peur de manifestations de représailles le jour des obsèques des victimes. Et ces manifestations, que les autorités essayent d'éviter à tout prix, ont lieu quand même.

Le 11 juin est la première des journées de violence qu'Alger ait connue. Les victimes sont pour la plupart de Bab-el-Oued, et c'est de Bab-el-Oued que doivent partir les cortèges funèbres jusqu'au cimetière de Saint-Eugène. Mais la ville entière, tendue à l'extrême, est en deuil. Peu à peu, les magasins, les cafés, les postes, les banques ferment leurs portes. Au cri d'"Algérie française", des manifestants toujours plus nombreux obligent les Musulmans à se terrer dans les hauts quartiers.

Fureur du désespoir qui n'est pas née d'un coup ! Ce sont tous les crimes impunis, la liste toujours plus longue des victimes qui l'ont provoquée !

On sait que la soi-disant justice F.L.N. est plus que sommaire et que ceux qu'elle condamne sont exécutés sur le champ. Pourquoi tant d'atermoiements chez nous quand il s'agit de punir les coupables et de protéger les innocents ?.

Les funérailles d'innocentes victimes qu'accompagne toute une population sont bouleversantes. Chacun prend sa part du chagrin des autres, l'émotion, l'indignation, la colère sont communicatives. Au retour des cimetières, ce 11 juin, c'est une bouffée aveugle de violence, des gestes insensés dont on n'ose pas parler, mais qui alourdissent d'une manière déchirante des bilans déjà si lourds. Des magasins musulmans sont saccagés, des autos, des scooters incendiés. Des innocents ont payé pour des coupables.

C'est bien ce que veut le F.L.N., qu'à tous moments chacune des deux communautés ait peur des réactions irraisonnées de l'autre.

Tandis qu'à Alger, pendant des heures si douloureuses, tout semble vouloir être emporté par une vague de désespoir, Oran est encore calme. Mais l'atmosphère s'y est alourdie ; la physionomie de la ville a changé ; on circule dans des trolleybus ou des autobus dont les ouvertures sont grillagées comme celles des voitures cellulaires, et on prend l'habitude de se laisser fouiller à l'entrée des grands magasins et des édifices publics.

Dans le bled, les événements sont aussi graves qu'à Alger.

Un soir du début de mai, notre fille aînée rentre bouleversée de son école. Elle apporte une affreuse nouvelle : deux de ses collègues institutrices ont été assassinées, une troisième est grièvement blessée. Elles sont originaires d'Oran. Le lendemain, on a les détails horribles de ce nouveau massacre, qui s'est passé à Mazouna.

Mazouna, un tout petit village perdu dans un coin sauvage des monts du Dahra, à la limite des départements d'Oran et d'Alger, avait, comme tous les villages du bled, son école toute blanche, toute pleine d'enfants, tenue par deux instituteurs, une institutrice et deux instructrices de dix-sept et dix-huit ans, faisant partie d'un cadre nouveau de volontaires destiné à assurer une diffusion plus large de l'instruction dans tout le pays. Les seules relations de ces jeunes filles dans un endroit aussi isolé étaient les enfants du cadi et le cadi lui-même, grand ami de la France. A cause de cette amitié, le cadi se savait menacé et, chez lui, on avait la consigne de n'ouvrir que très prudemment les portes. Mais, ce soir de mai, tandis que les jeunes

filles boivent paisiblement le thé chez leurs amis, un petit enfant sans méfiance laisse entrer un militaire qui se dit lui aussi un ami, et c'est l'horrible mitraillade à bout portant. Le cadi, son frère et deux jeunes filles sont tués. La troisième et la fille du cadi, laissées pour mortes, ont vécu dans le sang de leurs compagnes des minutes hallucinantes jusqu'à l'arrivée des secours.

L'enterrement de l'une des jeunes filles eut lieu dans notre quartier... Sa mère était devenue folle.

Les journaux, la radio ne s'étendent guère sur ces tristes nouvelles qui sont notre lot quotidien. Mais, tout de même, la grande presse est alertée par le massacre de Melouza.

A Melouza, un petit village de montagnards, au sud de la Grande Kabylie, le F.L.N. accuse la population, favorable au M.N.A.*, de complicité avec la France. Alors, pour la punir et servir d'exemple, c'est une tuerie effroyable. Les mots manquent pour dire un tel carnage ponctué par les cris des tueurs, les hurlements des femmes aggripées aux vêtements des mourants. Trois cent deux, il y eut trois cent deux tués à la fin du jour ! Tous les hommes, tous les jeunes garçons ; les uns égorgés, les autres abattus à coup de mitraillettes, les blessés achevés au couteau, à la lueur des mechtas incendiées.

A Melouza, la réalité a dépassé ce qu'on peut imagnier de plus barbare, et, dans l'histoire de la guerre d'Algérie, c'est un nom devenu synonyme de toutes les cruautés.

* *Mouvement Nationaliste Arabe. C'était le concurrent du F.L.N. sur le terrain de la rébellion.*

Au milieu de tant de misères, dans un tel climat d'insécurité, il fallait pourtant secouer son inquiétude, calmer les enfants révoltés, vivre, ouvrir toutes grandes les fenêtres de l'appartement sur le même soleil, les parer des fleurs qu'on vendait toujours sur la placette, en bas.

Nous sortions, nos promenades du dimanche nous ramenaient, sans nous lasser, sur la route de Misserghin au bord de la mer apaisante, immuable, où le grand bruit des vagues, toujours pareil et pourtant jamais monotone, couvre tous les autres bruits. On oubliait pendant quelques heures et on revenait comblé, comme aux jours heureux.

En octobre, Jacqueline a une classe d'initiation à Saint-Denis-du-Sig. Ses élèves sont des fillettes musulmanes, dans une école bien tenue, où les enfants sont revenues nombreuses comme autrefois, les parents ayant repris confiance.

Et, de fait, une nouvelle fois, dans tout le pays, on reprenait courage. Plus de bombes dans les villes, où les cellules terroristes sont à peu près démantelées, les tueurs arrêtés. Et, dans le bled, où la chasse aux rebelles s'intensifie, le moral des troupes F.L.N. est, dit-on, bien bas.

Le barrage électrifié mis en place pour protéger l'Algérie du côté de la Tunisie permet de contrôler et d'arrêter aussi bien le passage des munitions que celui des hommes qui s'entraînent à la frontière tunisienne. Les accrochages, cependant, sont encore nombreux et meurtriers : tous les passages ne peuvent être interceptés.

Les soldats français sont las des provocations multipliées, las de recevoir des coups sans les rendre et, le 8 février 1958, une escadrille

française bombarde le village tunisien de Sakiet-Sidi-Youssef. Cet événement tragique en soi, comme tout événement de guerre qui fait d'innocentes victimes, va avoir les conséquences les plus graves et précipiter la chute du régime. A partir de ce moment-là, la guerre d'Algérie passe réellement sur le plan politique.

A Paris, les ministères se succèdent. Les puissances étrangères se permettent d'offrir "leurs bons offices" à une France qu'ils jugent incapable de se ressaisir toute seule. Et les Algériens, les seuls concernés dans cette affaire, assistent impuissants à ce carrousel de portefeuilles !

Impuissants, mais révoltés, les anciens combattants manifestent à Alger le 26 avril pour garder l'Algérie française. On comprend très bien, à Alger, que les partis politiques sont divisés sur la question algérienne et qu'il n'y a qu'un pas vers l'abandon et les négociations en vue d'un cessez-le-feu.

Et voilà que le F.L.N. fusille trois soldats français prisonniers depuis dix-huit mois en Tunisie. C'est une immense émotion, et c'est l'occasion de la première manifestation du 13 mai.

L'exécution de trois prisonniers a fait déborder la coupe.

La population est excédée par la politique de lâcheté et d'ignorance qu'on a menée à Paris, où des fantômes de gouvernement se succèdent depuis des mois.

Alors, dans un élan inattendu et irrésistible, la foule d'Alger, après la manifestation au Monument aux morts, force les grilles du Gouvernement Général. Sans difficultés, sans coups ni blessure, l'immense bâtiment est envahi ; les dossiers volent par les fenêtres. On réclame un Comité de Salut Public, qui s'organise sous la présidence des généraux Massu et Salan.

Cette nuit historique du 13 mai, une foule de plus de cent mille Algérois l'a vécue sur le Forum, tenue au courant heure par heure des premiers travaux du Comité du Salut Public, tandis que des centaines de voitures sillonnaient la ville en scandant "Algérie française".

Malgré la confusion des nouvelles, on comprit très vite ce qui se passait à Alger. Au matin du 14 mai, l'Algérie entière se réveille après le cauchemar. C'est le miracle qu'on n'osait espérer. D'un même cœur, toutes les villes et les plus petits villages se rallient à Alger.

Cela ne se fait pas toujours sans quelques accrochages avec l'administration en place ! A Oran notamment, où le préfet est un peu malmené ; un spectacle qui a bien amusé les bons Oranais, toujours prêts à trouver le côté comique des choses !

Rien n'a manqué à la splendeur de ces jours de mai : le soleil, la merveilleuse lumière d'un été commençant et la douceur des nuits, pendant lesquelles on oublia de dormir.

Les enfants étaient déjà presque en vacances. L'Ascension, la Pentecôte ajoutèrent à cette illusion. Ils étaient tous dehors, chacun arborant une note tricolore sur son vêtement. Oran n'était qu'oriflammes, que musique militaire. Ivres d'espérance, nous chantions des Te Deum d'action de grâces à la cathédrale.

Pendant trois semaines, l'Algérie tout entière a vécu d'un même cœur, avec la même ferveur, des heures indescriptibles, tantôt à l'écoute de la radio, qu'on prenait jour et nuit pour suivre ce qui se passait à Alger, tantôt pris par les manifestations qui, inlassablement, se déroulaient, rassemblant tout un peuple. Il faut avoir vécu la "folie de ces jours de mai" pour avoir le droit d'en parler. Qu'on l'interprête comme on le voudra, avant tout, elle a été vraie, et ceux qui ne l'ont pas vécue n'ont pas le droit de juger.

Bien des choses, hélas !, ont été déformées par la radio de la Métropole. Trop occupés par l'exaltation du moment, nous n'y avons pas pris garde. C'est plus tard, trop tard, que nous avons compris que le sens du 13 mai avait échappé de l'autre côté de la Méditerranée.

Et d'ailleurs, dans l'attente et la crainte des conséquences des événements d'Alger, la France nous avait isolés. Toutes les communications étaient coupées ; seuls, les bâtiments et les avions militaires assuraient quelques liaisons.

Le 16 mai, c'est le jour de la fraternité retrouvée. En fin d'après-midi, à Alger, les habitants de la Casbah et ceux des quartiers musulmans, par groupes de plus en plus nombreux, arrivent au Forum. Les Européens leur font place. Après quelques paroles ferventes qui disent la volonté de tous de "lutter pour le salut commun", des milliers de mains s'unissent en un geste solennel. On crie : "Vive l'Algérie française, Vive la France". Un de nos amis, témoin de cette scène inoubliable, nous a raconté que les gens se regardaient émerveillés, beaucoup pleuraient. L'émotion devint à

peine soutenable lorsqu'une "Marseillaise" comme il ne sera jamais donné d'en entendre de semblable éclata comme un tonnerre, entendue de partout à Alger et parvenue jusqu'à nous sur les ondes de la radio.

A Alger comme partout, à partir du 13 mai, les Musulmans furent de toutes les manifestations. Ils venaient, toujours plus nombreux, de tous les coins du bled, s'entassant joyeusement sur des camions que l'armée mettait à leur disposition.

Alors, on a osé parler de propagande, de "ramassage" forcé ; c'est faux. On n'obtient pas par la force une unanimité et une union pareilles. On ne peut obliger des visages à être détendus, heureux, et ces foules étaient transportées de bonheur.

Jour après jour, les mêmes scènes se sont renouvelées dans toutes les villes et les plus petits villages : Européens et Musulmans communiant, face au monde, dans un élan irrésistible de ferveur et d'enthousiasme, troublant profondément les fellaghas eux-mêmes.

Pendant ces journées de fraternité retrouvée, il n'y eut ni bombes, ni attentats. Et pourtant, dans un pays secoué par tant de violences, alors que tout contrôle pour le moment était impossible, on pouvait redouter le pire. Rien ne se produisit. N'est-ce pas une des meilleures preuves de la sincérité de tous ?

A la fin de chaque journée, c'était devenu un rite ; on fermait rapidement les magasins, les entreprises libéraient leur personnel, plus d'études pour les écoliers et les lycéens ; il y avait des cars spéciaux pour les lieux de rendez-vous. Nos enfants ardents et enthousiastes furent de toutes les manifestations. Je les y envoyais quand je ne pouvais m'y rendre moi-même. Nous en avons conservé d'extraordinaires photos.

Le 17, Jacques Soustelle, qu'Alger réclamait de toutes ses forces comme son porte-parole, débarque à Maison-Blanche. Il a réussi à déjouer la surveillance dont il faisait l'objet à Paris.

Il est d'ailleurs tout de suite au travail. Son premier objectif est de convaincre la France que le mouvement insurrectionnel parti d'Alger n'a qu'un seul but : sauver l'Algérie française !

Pour nous qui vivions ces minutes extraordinaires, il n'était pas donné, bien sûr, de connaître les dessous et les tractations d'une politique jamais bien belle et, à ce moment-là, peu favorable aux Algériens. Bien peu nombreux étaient ceux qui à Paris

klaxonnaient "Algérie française" ! L'adhésion spontanée de la Corse à la cause d'Alger a précipité heureusement les choses. C'est le premier pas, semble-t-il, du ralliement complet de la France.

"Algérie française", ces deux mots ne sont pas ce que certains propagandistes affectent de croire, le slogan d'une minorité. Ils sont le cri de dix millions de Français qui, quels que soient leur origine, leur confession, leur prénom ou leurs vêtements particuliers, veulent être "à jamais des Français", pour reprendre les termes d'un discours de Soustelle où il définit parfaitement l'Algérie française.

Avec le général Massu et quelques autres membres du Comité de Salut Public, Jacques Soustelle fait une tournée rapide dans les grandes villes.

Le 18, au Forum d'Alger, des femmes musulmanes ont brûlé leurs voiles ! En signe de ralliement, beaucoup vont désormais montrer leurs visages : il faut abolir toute différence avec leurs sœurs européennes.

Dans toute l'Algérie, ce sont des "you-you" d'allégresse.

Le 29 mai, le miracle est accompli : le Cabinet est renversé et il n'y a eu aucune effusion de sang. Le général De Gaulle est chargé de former le gouvernement. Alger est fière d'avoir éclairé Paris. Elle donne toute sa confiance à celui qui a déjà libéré la France une fois. Amère et cruelle dérision des choses qui ne sont pas devinées !...

Le 4 juin, le général De Gaulle commence à Alger la tournée triomphale qu'il va faire dans les grandes villes. C'est une journée extraordinaire. Les reporters de la radio nous font communier heure par heure aux mêmes émotions que les gens d'Alger.

Tout Alger, tous les environs d'Alger sont dans la rue. Il faut plus d'une heure pour que le cortège officiel arrive de l'aérodrome de Maison-Blanche jusqu'au Monument aux morts. Rue Michelet, sous une voûte de drapeaux, au milieu des applaudissements et des acclamations sans fin, les voitures ont grand'peine à se frayer un passage jusqu'au Palais d'été, où le déjeuner doit avoir lieu. Des fenêtres et des balcons tombent sur le cortège des confettis et des milliers de serpentins.

Tout au long de l'après-midi, la foule se fait de plus en plus dense sur le Forum ; elle recouvre les escaliers du boulevard Laferrière, prend d'assaut les balcons et les terrasses. Elle attend le discours du général De Gaulle prévu pour la fin de la soirée. Insensibles à la

chaleur et à la fatigue, les gens sont restés là des heures et des heures, hurlant sans se lasser : "Vive Salan ! Soustelle avec nous ! Vive De Gaulle". Coude à coude, des milliers d'Européens et de Musulmans, réconciliés dans un même espoir, forment un spectacle bouleversant, un spectacle impensable et irréalisable quelques semaines avant. Aujourd'hui, il ne peut laisser insensible aucun étranger, aucun métropolitain venus se rendre compte.

Quand De Gaulle paraît au balcon, l'ovation est gigantesque. Il reste silencieux un instant : "Je vous ai compris" !

Et c'est, face au monde, l'émouvant discours que nous, nous n'avons pas oublié ! Les thèmes de rénovation, de fraternité, les promesses qui reprendront solennellement à chaque étape du voyage.

Paris, cette fois, partage l'enthousiasme d'Alger ; sur les Champs-Elysées, on klaxonne "Algérie française".

Au matin du 6 juin, la joie est totale à Oran.

Il fait un temps merveilleux.

C'est vendredi, mais qu'importe ! Les horaires de travail sont bouleversés, tout le monde est en vacances.

Les enfants, très vite prêts, sont aussi très excités ; Fatma, qui doit nous accompagner, l'est autant qu'eux.

Oran n'est qu'un drapeau, qu'une musique !

C'est au Champ de manœuvres, vaste terrain que domine la colline de Santa-Cruz, toute bleue dans ce matin éclatant, que va avoir lieu la grande rencontre.

Nous nous frayons difficilement un passage ; il y a déjà tant de monde ! Mais les gens sont tous aimables. Cette détente, cette amabilité des jours qui suivirent le 13 mai, c'est aussi une chose à souligner.

On arrive à caser les enfants dans les premiers rangs. De jeunes Arabes les prennent sur leurs épaules ; ils y sont restés pendant toute la cérémonie.

Et nous avons vu arriver, de tous les coins du bled, des délégations d'Européens et de Musulmans, des hommes nés sur les mêmes terres, portant sur des pancartes le nom de leur village ou bien, écrits en arabe et en français, des slogans qui sont autant de manifestations de foi patriotique : "Nous voulons rester français. Vive l'Algérie française". Combien ces visages burinés par un même

travail, desséchés par le même soleil, rugueux comme la terre à laquelle ils appartiennent se ressemblent ! Aujourd'hui, ils sont épanouis du même sourire.

Formant dans le ciel une immense croix de Lorraine, des avions précèdent l'hélicoptère qui amène le général De Gaulle.

Une clameur extraordinaire l'accueille.

Du podium, il lance à l'Oranie les paroles inoubliables : "Je salue Oran, ville française... L'Algérie est une terre française organiquement, aujourd'hui et pour toujours".

Comment ne pas y croire !

Le lendemain, à l'entrée du port, on pouvait lire en lettres immenses tracées sur la jetée : "Ici la France !" Mêmes affirmations sur beaucoup de murs de la ville, jusqu'à l'entrée de tout petits villages : "Renan, village de France".

Il n'a jamais été facile de freiner l'enthousiasme des Oranais. Ce jour-là, le nom de Soustelle revenait tellement dans leurs acclamations que De Gaulle exaspéré, cria : "Ah ! Taisez-vous !" Cette brutalité ne fut perçue que par quelques manifestants, mais elle frappa tous ceux qui l'entendirent à la radio.

C'est par la route qu'au début de l'après-midi le général et sa suite vont à Mostaganem.

Dans les petits villages en fête, parés de tricolore et de banderoles légères, Européens et Musulmans, côte à côte comme partout, d'un même cœur, crient leur joie et leur espoir.

A Mostaganem, la fin du voyage est un triomphe. Cette ferveur qui a galvanisé tout un peuple depuis trois semaines se termine là en apothéose, et le discours que le général De Gaulle prononça solennellement devant une foule où les Musulmans étaient les plus nombreux ne peut pas être oublié. Face à des millions d'Algériens, à la France, au monde entier, il était l'engagement définitif ; il fut peut-être la seule minute d'irrésistible sincérité.

"Il s'est levé de cette terre un souffle admirable. Il n'y a plus ici, je le proclame au nom de la France et je vous en donne ma parole, que des Français à part entière. Mostaganem, merci du fond du cœur ! Vive l'Algérie française, vive la France !"

Il faut des années pour que l'Histoire se situe, se comprenne. On racontera les journées de mai 1958 en quelques lignes ! Seuls, ceux qui les ont vécues et qui ont vécu les mensonges qui les ont suivies

peuvent dire combien elles furent bouleversantes. Les photos, les films sont restés, précieux et émouvants témoignages.

Pendant cet été 1958, au cours de nos vacances en France, nous avons essayé de faire passer autour de nous le sens du 13 mai : nous nous rendions compte des mensonges et des sottises colportés par les uns et les autres. Ce qui, pour nous, était lumineux était, de ce côté de la Méditerranée, totalement incompris et mal interprété.

Le 13 mai, c'était l'aboutissement d'idées neuves et généreuses qui, pendant quatre ans, au cours d'un drame sans mesure, avaient germé dans le cœur de gens sincères qui cherchaient le moyen d'en sortir. Partager les richesses de cette terre où ils étaient nés, pour certains, c'était répondre à un élan normal ; c'était, pour d'autres, sauver l'essentiel. Qu'importe, tout convergeait vers le même but : sauver le pays et sauver les gens qui y habitaient.

Il y avait dans la révolte algérienne, au moment où elle a éclaté, un besoin de justice sociale et économique qui n'était pas dirigé contre la France, mais simplement dans l'ordre des choses et du moment. L'immense sursaut patriotique du 13 mai fut la preuve du sentiment de solidarité sincère qui, envers et contre tout, unissait profondément les deux communautés.

Dans une Algérie nouvelle, pacifiée, on pouvait tout sauver. C'était la promesse d'un vaste chantier ouvert aux réalisations les plus modernes, où chacun devait trouver sa place. On venait de découvrir ensemble, dans l'enthousiasme, un idéal qu'on pouvait réaliser ensemble.

Pour qu'un tel élan qui entraînait tant de cœurs soit sans lendemain, pour que ce qui était vrai et possible pendant ces jours de fol espoir ne le soit plus quelques mois après, on a tout renié, on a brisé tous ces cœurs.

Journées de fol espoir ! Journées de dupes, dira l'Histoire !

Il y a ceux qui ont fait le 13 mai et ceux qui s'en sont servi.

Mais un tel doute n'effleura même pas l'immense majorité des Algériens et rien, en ce début de l'été, ne ternit l'espoir retrouvé.

Cependant, et dans l'Est plus particulièrement, la guerre continue.

Le général Challe a pris la succession du général Salan et, jusqu'au début de 1959, c'est une suite d'opérations réussies qui, jusqu'en Oranie, désarçonne les rebelles à la frontière marocaine,

tandis que, grâce aux officiers de S.A.S., la confiance renaît dans le bled.

Conscients de leur mission, et par-dessus tout sincèrement attachés aux Musulmans placés sous leur protection, ces officiers, spontanément, s'engagèrent et engagèrent la France sous la foi du serment : "La France reste, nous ne vous abandonnerons jamais." C'était, renouvelée, la parole formelle de protection. Alors, le drapeau fiotta à nouveau sur toutes les petites écoles des douars, on se serra autour sans crainte des représailles.

Quand nous sommes rentrés de France, on préparait le référendum, et dans le calme, malgré la propagande intense du F.L.N. pour terroriser la population et l'empêcher de voter. Partout, des affiches : "Oui à De Gaulle pour l'Algérie française". Elles sont demeurées longtemps après, sur les routes, sur les arbres, sur les murs de tout petits douars.

Les femmes musulmanes ne furent pas les dernières à s'inscrire, et en nombre impressionnant. C'était pour elles un premier pas vers l'émancipation qu'on leur avait promise. Répondre "oui", cela veut dire tout simplement qu'on est un Français "à part entière", que l'évolution et les réformes souhaitées doivent se faire en accord avec la France.

J'ai retrouvé un petit bulletin du référendum : "Approuvez-vous oui ou non la Constitution ?". Pauvres gens, pour qui le mot Constitution ne signifiait pas grand' chose ! Seulement ce qu'on leur promettait : du pain, la paix ! Le bulletin était blanc pour le oui, violet pour le non. Celui que j'ai en main est violet. Triste ironie !

Malgré le F.L.N., qui menaçait de mort ceux qui iraient voter, malgré certains journaux de Métropole, qui osèrent écrire que "l'on ne reculerait devant aucun chantage, aucune violence pour traîner les Musulmans aux urnes", le 28 septembre fut une journée triomphale. Dans le calme, l'Algérie légitima le 13 mai et, du même coup, répondit non au F.L.N.

J'ai vu la joie vraie des amis musulmans que nous avions nombreux à Oran.

Désormais, le général De Gaulle a tous les atouts en mains, la voie est ouverte à l'intégration.

Cependant, il y a le 23 octobre, après le discours de Constantine, un premier désapointement. Cette "paix des braves" laisse perplexe.

Elle sonne faux pour ceux qui connaissent les moyens trop souvent employés par les fellaghas. Qu'allaient devenir les "braves" fidèles, ceux qui avaient lutté avec nous ?

D'ailleurs, le F.L.N. refuse sans même discuter.

Au début de 1959, les choses semblent plutôt rassurantes.

Sur le plan opérationnel - c'est le terme consacré -, tout va bien. La bataille du barrage électrifié entre l'Algérie et la Tunisie est gagnée, le F.L.N. s'essouffle, les renforts n'arrivent plus, les pertes sont trop lourdes. Nous aussi, nous avons des pertes, c'est le lot tragique de toutes les guerres ; mais on pense encore que tous ces pauvres jeunes gens n'auront pas fait en vain le sacrifice de leur vie.

Dans le bled, les officiers des S.A.S. font des miracles. Partout, on pense que la fin de la guerre est proche et que la paix sera honorable.

Aucun doute n'effleure encore les cœurs, malgré quelques slogans relevés dans les discours du chef de l'État : "Il y a cent trente ans que durent les incertitudes algériennes"... ou bien cette "Algérie de papa", le bon mot vraiment ! Il fit rire en Métropole, mais blessa de ce côté de la mer. L'ironie est souvent cruelle et injuste, elle n'a pas le droit, en tous cas, de s'exercer sur des gens qui souffrent et qui pouvaient être fiers de cette "Algérie de papa" et de tout ce qu'elle représentait ; fiers de ceux qui s'étaient fait tuer en son nom, jusqu'à Verdun et Cassino.

Nous partons en vacances en juillet et rentrons à Oran au début de septembre. C'est un retour de vacances qui ressemble à tous les autres. Deux de nos aînés ont des examens ; on prépare la rentrée.

Oran est calme. La tournée des "popotes", dont on a des échos, a rassuré les militaires. Le général De Gaulle a exprimé sa satisfaction. On sait aussi qu'il a dit à Bigeard : "Moi vivant, jamais le drapeau F.L.N. ne flottera sur Alger".

Et puis, c'est le discours tristement célèbre du 16 septembre. Jusqu'au fond des campagnes les plus reculées, on apprit que la France offrait aux Algériens de décider librement de leur choix. Trois solutions pour ce choix[2] : ou bien la sécession, "qui entraînerait un affreux chaos, une misère épouvantable !" ; ou bien la "francisation" (un mot nouveau), les Algériens faisant alors partie intégrante de la France ; ou bien "l'association", c'est-à-dire le gouvernement des Algériens par les Algériens en union étroite avec

la France, l'autodétermination, la souveraineté française en Algérie remise en cause.

Ce fut une stupeur !

Pour ceux qui vivaient le drame algérien, qui le comprenaient, le "libre choix" était d'emblée une chose impossible. Comment l'imposer à une population vivant sous la menace du couteau des égorgeurs, qui avait avant tout besoin d'être rassurée et qui savait bien à quoi elle s'exposait si elle votait selon son cœur ?

Alors revinrent à nouveau la crainte et l'attentisme chez les "fidèles", qui, à nouveau, redoutèrent l'abandon ; l'angoisse chez les Européens ; et une recrudescence de violence de la part du F.L.N., qui releva la tête et frappa à nouveau, et avec quelle cruauté !

Nous vivons sous un régime de douche écossaise : on trouve un jour une raison d'espérer ; une mauvaise nouvelle anéantit tout le lendemain.

Moins de deux ans après avoir cru de toutes nos forces à un renouveau, nous retombons dans le doute et l'anxiété. Les discours équivoques, les mutations incompréhensibles entretiennent un profond malaise dans tout le pays. Les Algérois le traduisent par quelques manifestations, dont une le 11 novembre.

Rien n'a été fait de positif ; au contraire, on a supprimé les Comités de Salut Public, qui assuraient la liaison avec la population, on a éliminé peu à peu tous les artisans du 13 mai, écarté les officiers les plus généreux et les plus sincères. Le général Vanuxem, qui commandait le Constantinois, a été brutalement déplacé. Et, six mois après le 13 mai, six mois après que lui aient été confiés les pouvoirs civils et militaires, le général Salan reçoit sa mutation en même temps que la médaille militaire.

Delouvrier le remplace sur le plan civil, Challe sur le plan militaire. Challe poursuit une tactique qui s'avère efficace pour en finir avec la guerre. Quant à Delouvrier, c'est avant tout le type du parfait fonctionnaire ; et fonctionnaire, il le restera jusqu'au bout, même aux heures les plus troublées ; Alger avait besoin d'une âme, "on ne lui donna qu'un commis".

Les chefs terroristes les plus célèbres : Ben Bella et Yacef Saadi, ont fait l'objet d'une clémence qui est une véritable insulte pour les

Européens et la masse musulmane fidèle. Seront-ils un jour "interlocuteurs valables" ?

Les nouvelles qui viennent de la Métropole sont irritantes, on recommence à présenter les victimes comme des coupables et à intéresser davantage l'opinion aux tueurs qu'aux malheureux sans défense.

Le F.L.N. a retrouvé sa tactique ; il frappe pour entretenir l'émotion. Les attentats ont repris. A Alger même, il y eut plusieurs bombes, dont une rue d'Isly, le lendemain de Noël ; des morts, des dizaines de blessés. La campagne algéroise, la Mitidja, la région de Marengo sont particulièrement éprouvées. Des Musulmans, des Européens, des colons, des fonctionnaires, des femmes, des enfants sont enlevés ou froidement abattus. Vingt-deux assassinats en quarante jours !

C'est dans un tel climat d'insécurité et d'angoisse que se termine 1959 et que commence l'année 1960, la dernière en somme de l'Algérie française. Nous ne nous en doutions pas encore.

Oran, qu'il faudra écraser pour qu'elle perde un jour son ardeur à vivre, a retrouvé un peu de gaîté pour les fêtes de fin d'année, un peu de joie "à la sauvette" ; les rues sont bruyantes, les magasins illuminés, le mot "Fraternité" en lettres lumineuses éclaire tous les carrefours.

Les Algériens sont mal dirigés et mal entraînés à la politique. A Oran surtout, l'immense majorité de la population est bien trop simple pour saisir les roueries. Bien sûr, on discutait avec ardeur en temps normal et en période électorale, mais une partie de pêche ou une pétanque au soleil avaient toujours raison de toutes les véhémences. Aujourd'hui, les choses sont graves, c'est le pays qui est en danger et qu'il faut défendre. Alors, aux yeux du monde, nous allons paraître intransigeants parce que maladroits ; en réalité, nous étions restés ce que nous étions le 13 mai, une foule de braves gens malheureux et qui ne voulaient pas croire à l'imposture dont ils allaient être victimes.

Des Comités d'entente se sont formés à Alger et à Oran, dont les chefs sont Lagaillarde et Ortiz. Lagaillarde, un des hommes du 13 mai, jeune, ardent, dynamique, croit que tout peut être encore sauvé. Ortiz, depuis le début de 1958, est devenu porte-parole des Algérois. Son café, "Au Forum", est le centre de rassemblement de

tous les mouvements activistes et des U.T. (Unités territoriales), qui sont les réservistes européens mobilisés pour la protection civile. Après le 16 septembre, pour s'opposer à la politique d'abandon, il a monté le F.N.F. (Front national français), auquel se sont ralliés tous les autres mouvements pour la défense de l'Algérie.

Ortiz est d'ailleurs convaincu qu'il n'y aura rien tant que Massu sera là.

Massu est le seul des généraux ayant fait le 13 mai qui ait été maintenu en Algérie, et il en est le plus populaire. Aux yeux des Algériens, il est le symbole du 13 mai et de l'Algérie française. Pour les Algérois, il est de plus le vainqueur de la bataille d'Alger, celui qui, en 1957, a délivré la ville des poseurs de bombes. La population lui fait une telle confiance qu'il dit plaisamment être "le couvercle de la marmite qui contient le bouillonnement algérois" !

Le 18 janvier, contre son gré mais c'est un ordre, Massu accorde une interview à un journaliste allemand, Kempski, qui déforme ses propos. Massu comprend trop tard qu'il a été joué. Il est convoqué à Paris, il ne devait plus revenir.

Madame Massu, qui avait organisé, au nom de la solidarité franco-musulmane, des centres de jeunes, partira à son tour, abandonnant aux vengeances du F.L.N., une jeunesse musulmane à qui elle commençait à apprendre ce que pouvaient être le travail et les loisirs dans la paix.

Le 22, Alger apprend que Massu ne reviendra pas et qu'il est remplacé par le général Crépin. L'émotion est intense. On parle d'épreuve de force. Voilà donc enlevé notre dernier soutien !

Le dimanche 24 janvier, l'Algérie se prépare à montrer une nouvelle fois qu'elle est restée l'Algérie du 13 mai.

Dans la nuit, les Facultés ont été occupées par Lagaillarde et ses hommes, tandis qu'Ortiz était reçu très amicalement par le général Challe. C'est au cours de cette entrevue qu'ont été échangées les promesses formelles : l'armée n'interviendra pas si les manifestants n'envahissent pas le Forum.

Durant la journée, la foule européenne (il n'y a pas ou peu de Musulmans, cette fois) n'a cessé de défiler de la rue d'Isly aux Facultés. Tout le quartier est noir de monde : une masse hétéroclite, comprenant pas mal de femmes et d'enfants. Beaucoup de gens,

fatigués, s'asseoient sur le trottoir tandis que quelques jeunes gens commencent mollement à édifier des barricades.

Mais voilà que, contrairement à tout ce qui avait été promis, les gendarmes mobiles descendent les grands escaliers ; en tenue de combat, mitraillette à la hanche, ils effraient la foule désarmée qui se replie en désordre.

Et, tout à coup, ce fut le drame. On entendit claquer une grenade lacrymogène, puis un coup de revolver, auquel répondit aussitôt le crépitement d'une arme automatique. La charge continua au milieu de la panique et des coups de feu qui partaient de tous côtés.

Cela dura vingt minutes ; un véritable calvaire, dira un officier, jusqu'à l'arrivée des premiers détachements de paras.

Dans la nuit qui est tombée peu à peu, au milieu des cris, de la fumée, dans une confusion extraordinaire, on relève vingt-deux morts, dont quatorze gendarmes, et cent cinquante blessés graves.

Qui est responsable ? Qui a tiré ? Qui a déclenché une pareille tuerie ? On ne l'a jamais su... ! Le premier responsable est celui qui, au mépris de la parole donnée, a fait charger les gendarmes du haut du boulevard Laferrière !

Ce qu'on a su seulement, et qui n'a jamais été contesté, même au procès des barricades, c'est qu'on n'avait pas tiré du balcon d'Ortiz : le balcon était vide et les fenêtres fermées.

Alors, le mot de provocation vient tout naturellement à l'esprit.

Par un miracle qui a peut-être été voulu, l'armée est arrivée trop tard, elle n'a pas tiré sur les Français.

Les Algériens, qui croyaient à un nouveau 13 mai, n'en eurent qu'un rebondissement tragique ! "L'armée avec nous" devint un slogan périmé. La rupture commençait.

Le général Challe lance un nouvel appel au calme et décrète l'état de siège.

Les insurgés (comme le mot sonne faux, appliqué à des hommes dont le seul crime est de vouloir rester français) se retranchent avec Lagaillarde dans le "réduit" des Facultés, dans le P.C. d'Ortiz et derrière les barricades ; sur l'une d'elle flotte un drapeau taché du sang d'une victime de la fusillade.

Dans la nuit, le général De Gaulle, parle : il prend "à témoin son cher et vieux pays du mauvais coup porté à la France par des gens égarés par des mensonges et des calomnies". Ce n'étaient certes pas

les paroles apaisantes et rassurantes qu'étaient en droit d'attendre des milliers de gens désespérés, qui sentaient bien tout ce qui se tramait contre eux et que torturait la crainte d'être chassés de chez eux.

A Oran, on est bouleversé par la fin sanglante du dimanche d'Alger, qu'on a suivi heure par heure à la radio, comme on avait suivi le 13 mai.

Alger en grève va vivre "la semaine des barricades". Les paras gardent eux aussi les barricades ; ils font bon ménage avec leurs voisins, et, dans ce pays où l'on sait si vite sourire, même à travers les larmes, le folklore méditerranéen ne perd pas ses droits aux heures où la population vient généreusement porter le ravitaillement.

Le soir du 28 janvier, on put croire que le Délégué Général avait compris le drame qui se jouait autour de lui et qu'il essayait de convaincre la Métropole. La première partie de son discours avait quelque accent de sincérité ; la deuxième était bien décevante et sonnait faux ; et puis, on fut stupéfait d'apprendre que les deux responsables actuels du gouvernement, Delouvrier et Challe, venaient de quitter Alger, malgré la gravité de l'heure, pour un P.C. du bled, "pour mieux retrouver leur liberté de commandement".

Quant au discours que le général De Gaulle prononce le 29, il était annoncé depuis le début du mois, et on imagine avec quelle impatience nous l'attendions puisqu'il devait tout décider. Et, de fait, il fut si adroitement dosé, mélange de fermeté, d'émotion et d'appel à la confiance, qu'il décida tout : "Comment pouvez-vous douter que, si un jour les Musulmans décidaient librement et formellement que l'Algérie doit être étroitement unie à la France, rien ne causerait plus de joie à la Patrie, à De Gaulle, que de les voir choisir entre telle ou telle solution celle qui serait la plus française !"

Cette solution la plus française, c'était ce que souhaitait l'armée. C'est en son nom que les officiers les mieux intentionnés s'employèrent à convaincre Lagaillarde pour obtenir la reddition des "insurgés", cette reddition acceptée généreusement, mais la mort dans l'âme.

Le 1er février, dans la matinée, un à un, les hommes quittent le camp retranché pour les camions militaires qui les emmèneront à Zéralda. La foule les acclame et réclame Lagaillarde, qui part le

dernier. Dans la soirée, malgré son mandat de député, il est incarcéré à la Santé ; Ortiz est en fuite.

Une nouvelle page de l'Algérie française est tournée.

A Oran, nous avons vécu ce nouveau dimanche dans la crainte de ce qui pouvait arriver.

Le lundi matin, secouant tant d'émotions, on reprit le travail ; et la semaine des barricades entra dans l'Histoire.

L'Algérie en resta bouleversée ; mais, pour le monde et la France, elle n'aura été qu'un épisode qui n'intéressait plus. L'Algérie est une province trop lointaine et ses habitants de "dangereux excités" ; c'est du moins ainsi qu'on les présente aux Métropolitains. N'a-t-on pas osé dire que les Algériens s'étaient dressés contre la patrie ! Pauvres, pauvres gens ! Ce n'était pas contre la patrie qu'ils se dressaient, mais contre une politique qui, justement, les séparait tous les jours davantage de la patrie !

Quant à l'armée, elle avait fraternisé si étroitement avec les insurgés pendant les barricades qu'on fut bien obligé d'admettre en haut lieu qu'elle ne se dresserait pas contre la population. Alors, plus que jamais continua l'épuration déjà commencée et qui, peu à peu, priva l'Algérie de ses meilleurs soutiens.

Pour ceux qui restèrent, ceux pour qui l'obéissance, l'honneur étaient règles de vie, le drame de conscience devint quotidien.

On en arrivait à ce climat d'inquiétude et de déchirement qui dura jusqu'à la fin.

On avait promis à l'armée et aux Algériens la solution la plus française ; la répression odieuse qui suivit "les barricades" dément de si nobles paroles. En Algérie et en France, on dénonça, on arrêta, on emprisonna, confondant avec les criminels de droit commun ceux qu'on appelait des "activistes", des "ultras" ; et le terme "ultra" est devenu bêtement une appellation infâmante.

Une campagne ignoble, savamment entretenue par la presse et la radio, se déchaîna en Métropole contre ces "ultras", coupables seulement de ne pas approuver la politique de l'abandon. Mais tous les braves gens de France qui s'indignaient sans trop savoir pourquoi en parlant des "ultras" auraient été ultras eux aussi s'ils avaient vécu le drame démesuré que nous vivions !

Raconter ces choses aujourd'hui, loin du climat d'angoisse dans lequel nous les avons vécues, donne le vertige.

Présenter comme ennemi de la France non plus le F.L.N., auteur de tant d'atrocités, mais les Français d'Algérie et les Musulmans fidèles, c'est à peine concevable ; c'est pourtant ce qui fut cru. Par veulerie et par ignorance, on était prêt, en France, à tout accepter.

On ne voulait plus entendre en France la grande plainte qui montait de l'autre côté de la mer : elle était gênante. "Que reviennent les jeunes gens qui se battaient là-bas". Pour qui ? pour quoi ? ; on ne savait trop. "Et que les Algériens se débrouillent entre eux !" "L'Algérie est une mauvaise affaire", ce propos du chef de l'État, d'un défaitisme voulu, avait fait son chemin.

Cependant, on se battait toujours. Le plan Challe était un succès : si, politiquement, le F.L.N. restait sur ses positions, c'était

la débâcle militairement. En mars, en évitant les grandes villes, le général De Gaulle fait une nouvelle tournée des "popotes" destinée à rassurer l'armée ; il félicite celle-ci en lui affirmant, d'une part, que la France ne doit pas partir d'Algérie... et en parlant, par ailleurs, de "l'Algérie algérienne" ! C'est la première fois que le terme est employé.

Dans les mois qui suivent, les discours sont nombreux et toujours habilement dosés. On les attend et on les redoute, mélange de termes menaçants adroitement mêlés aux paroles rassurantes. On analyse, mais cela ne change rien ; le mal chemine.

En avril, le général Challe, qui devait pourtant rester en Algérie pour appliquer son plan, est rappelé sans avoir pu en achever l'exécution, laissant ses officiers navrés et la population de plus en plus inquiète en face de ce nouveau départ. Le malaise de l'armée ne va pas cesser de s'accroître.

D'ailleurs, conscient de ce qui se passe en France (tandis que nous, nous l'ignorions), le F.L.N. durcit à nouveau ses positions et les attentats reprennent. Alors, on déserta à nouveau les villages, où la vie devenait impossible, pour se rapprocher des villes, où l'on se sentait plus en sûreté. Il y eut aussi ceux qui partirent plus loin, répondant à l'appel de parents et d'amis de l'autre côté de la mer, déguisant leur peur et leur honte sous de prétendues obligations ; on leur disait un "au revoir" d'une tristesse un peu méprisante.

Au cours de cette année 1960, quand les départs se firent plus nombreux, même dans les villes, j'ai éprouvé, moi aussi, ce sentiment farouche : la fierté douloureuse d'être de ceux qui resteraient jusqu'au bout, isolés dans la souffrance.

Plus que jamais Oran devint une grande famille.

Pour se rassurer, on parlait du Plan de Constantine, plan d'investissement décidé après le 13 mai pour doter l'Algérie de grandes réalisations industrielles destinées à relever le niveau de vie des populations. Investissement à long terme, et capitaux considérables. Comment supposer l'idée d'abandon ?

En réalité, le Plan de Constantine ne fut lui aussi qu'un leurre, une supercherie monumentale. On engloutit des capitaux énormes pour rien, négligeant les vraies misères ! Quand certains hauts fonctionnaires, refusant le mensonge, donnèrent leur démission, on

comprit : "l'Algérie algérienne" ne pouvait être que la fin du Plan de Constantine.

Le 14 juin, au terme d'un autre discours célèbre où il est dit qu'il "est naturel qu'on ressente la nostalgie de ce qui était l'Empire, comme on peut regretter la douceur des lampes à huile, la splendeur de la marine à voile", le général De Gaulle fait des offres de paix au G.P.R.A. : c'était implicitement reconnaître le "gouvernement algérien" comme interlocuteur valable.

On comprit si bien le danger que, le lendemain 15 juin, à Alger, la création du Front de l'Algérie française, F.A.F., fut rendue publique. L'impulsion en était partie d'Oran : "Nous sommes perdus, il nous faudrait un chef pour nous sauver !", c'était la plainte qui revenait sans cesse.

Conscients de ce manque d'organisation, depuis les "barricades" surtout, où leurs dirigeants ont été emprisonnés, les associations dissoutes, les Français européens et musulmans, à Alger comme à Oran, se serrent les coudes. Le bachagha Boualem est président du Comité directeur. L'emblème, une tête de bélier farouche sur un fond tricolore, fleurit instantanément sur tous les murs.

D'ailleurs, dans le même temps, la censure est rétablie. On est fouillé minutieusement à l'entrée des bâtiments administratifs. Et circule une liste de près de quatre cents personnes frappées d'expulsion, de quelque confession, de quelque région d'Algérie qu'elles soient.

C'est dans un tel climat d'énervement et d'anxiété qu'on apprend que les pourparlers s'ouvrent à Melun avec des représentants du G.P.R.A.

Ils faisaient suite à des tentatives de négociation qui se poursuivaient depuis le mois de mars avec Si Salah, chef de la Wilaya IV (zone militaire particulièrement étendue et importante contrôlée par les rebelles), négociations provoquées par l'application du plan Challe, qui, en coupant aux rebelles l'aide qui leur venait de l'extérieur, les acculait militairement aux dernières difficultés. C'était peut-être une ouverture à "la paix des braves" ? C'était en tout cas la rupture entre les combattants de l'intérieur et l'aide qui leur venait de l'extérieur. Une nouvelle fois, tout aurait pu être sauvé.

Mais ce n'est pas aux combattants que le discours du 14 juin renouvelle l'offre du cessez-le-feu ; c'est au G.P.R.A., à l'organisation extérieure ! L'Histoire jugera.

Pour l'armée, c'est une insulte. De telles avances aux rebelles ne correspondent pas aux succès militaires, ni aux énormes sacrifices demandés. "Il ne faudrait quand même pas, affirme un commandant en inaugurant une plaque à la mémoire d'un jeune officier de S.A.S., qu'on arrive un jour à se demander si cet officier tué au combat est bien mort pour la France !" Tant et tant de jeunes gens qui sont restés là-bas ne savent pas que l'ultime sacrifice qu'ils ont consenti n'a servi à rien puisque leur drapeau est parti lui aussi et que c'est bien le drapeau vert et blanc qui l'a remplacé.

L'insécurité régnait à nouveau partout.

Les plages mêmes n'étaient plus sûres. On avait mitraillé les baigneurs sur la plage du Chenoua : douze morts, douze personnes livrées sans défense aux balles des tueurs en un moment de détente bien mérité. La plage du Chenoua, entre Cherchell et Ténès, sur cette corniche si chère à Camus "où la mer a des transparences de turquoise"... Dans le même temps, à l'ouest de Mostaganem, une famille européenne fut massacrée. Les chapeaux de soleil, les vêtements, restes pitoyables retrouvés épars, dirent la poursuite sans merci qui dut avoir lieu à travers les dunes et la terreur de ces malheureux avant de mourir. Seuls, les deux enfants, en faisant les morts sans un cri, sans un mouvement, échappèrent à leurs poursuivants ; on les retrouvera le jour suivant, hébétés, cachés dans les dunes, où ils avaient passé une nuit terrifiante.

A peu de temps de là, une sage-femme, Madame Toche, que nous avions connue à Mostaganem, rentrant d'Aïn-Tedelès par la même route, fut retrouvée assassinée dans sa voiture, ses deux filles mortes à côté d'elle.

Cependant, Oran n'avait perdu ni son ardeur à vivre, ni même sa gaîté. Je pense d'ailleurs que c'est la ville d'Algérie où l'on garda le plus longtemps l'espoir que tout pouvait être sauvé. La ségrégation, on l'ignorait. Et on était convaincu que les crimes les plus monstrueux étaient le seul fait d'une minorité. On s'était tout "bêtement" élevé ensemble, sans penser que cet ordre de choses qu'on trouvait normal puisse être troublé un jour.

L'histoire du fossé entre les deux communautés, qui n'a été inventée que pour justifier la ligne de conduite qu'on traça pour tout perdre, est aussi fausse qu'odieuse, et il a fallu une sinistre application pour le creuser. "Cette haine qui ressemble à l'amour", a dit Jean Brune...

Le 5 septembre, nouveau discours du général De Gaulle, qui se veut apaisant et qu'on écoute en Algérie dans un calme de "commande". "Pour qui me prennent-ils, ceux qui s'imaginent que je pourrais traiter avec les chefs de la rebellion tant que les meurtres continuent, tant que des malheureux Musulmans seront égorgés dans les douars de l'Algérie ou les faubourgs de la Métropole, qu'on jettera des grenades sur les marchés, qu'on tirera sur des femmes et des enfants à la baignade sur les plages... et que telle petite française sera massacrée dans son lit !". En revanche, il est dit que "l'Algérie algérienne" est en marche. La seule chose préoccupante est de savoir si cette Algérie restera associée avec la France ou si elle se précipitera dans un "abîme de misère et de désordre". Cruelle prophétie !

Depuis le 24 janvier 1960, on préparait à Paris ce qu'on devait appeler "le procès des barricades". Une lourde condamnation menaçait ceux qui étaient à la tête du mouvement "Algérie française" ; inculpés pour le crime de trop aimer leur pays, ils étaient emprisonnés depuis sept mois.

Or, dans le même temps, la Surveillance du Territoire découvrait et faisait arrêter à Paris les membres d'un réseau de soutien du F.L.N. en Métropole, le réseau Jeanson, composé "d'intellectuels engagés" et comprenant une vingtaine de Métropolitains et cinq ou six Musulmans. En septembre, le procès de ces auxiliaires du F.L.N., qui aidaient les assassins, collectaient les fonds, transportaient les armes, cachaient les tueurs et osaient s'en vanter, donna lieu à un nouvel étalage ignoble de mensonges.

La plupart des gens d'Algérie, et j'en suis, n'ont pas compris exactement ce qu'était le réseau Jeanson. Nous étions trop pris par la triste réalité quotidienne, et nos journaux toujours censurés ne donnaient qu'une information bien filtrée. Mais nous n'avons pas ignoré que, pour clôturer ces débats écœurants, des écrivains, des artistes signèrent un manifeste dit "des 121", où l'on prônait le droit à l'insoumission, tandis que Jean-Paul Sartre, faisant l'apologie de

la trahison, affirmait qu'il "aurait volontiers porté les valises d'armes des assassins".

Une telle ignominie souleva tout de même de véhémentes protestations en France, dont celle du général Salan : "Comment des Français cultivés et apparemment raisonnables ont-ils pu en arriver à se dresser contre leur patrie à côté des ennemis déclarés de la France ? Je n'hésite pas à affirmer que le sursaut national du 13 mai et le référendum qui l'a suivi ont établi définitivement l'Algérie comme terre française, par la volonté unanime et libre de ses habitants". Salan est rappelé à Paris, interdiction de retourner à Alger lui est notifiée ; il se retire en Espagne.

Le 4 novembre, le chef de l'État, comme pour excuser sa lenteur à trouver une solution à l'affaire algérienne, déclare qu'"elle est pendante depuis cent trente ans" !

Quelle sinistre habileté pour trouver à chaque discours les mots qui font le plus mal ! Cent trente ans, il les a fallu pour former et sceller une communauté courageuse, ardente et dynamique ; pour faire de ce pays merveilleux mais difficile le prolongement réel de la France.

C'en était trop. Plusieurs hauts fonctionnaires de la Délégation algérienne donnent leur démission à la suite de Jacomet, Secrétaire Général de l'Administration ; le général Challe, qui, à ce moment-là, commandait les forces de l'OTAN pour le centre de l'Europe, démissionna lui aussi. Il en résulta un malaise si profond en France qu'on put espérer un moment que cela réveillerait tous les Français.

De Gaulle ne l'entend pas ainsi et c'est pour briser cette opposition qu'il décide pour le début de 1961 un référendum sur le problème algérien.

Dans ce même début de novembre s'ouvrit donc à Paris le "procès des barricades" que l'Histoire appellera le "procès de l'Algérie française", "car c'est elle qui est en cause", dit le bâtonnier Charpentier à l'ouverture des débats.

"Nous plaidons pour des hommes tous abreuvés d'amertume, accablés de calomnies dont ils n'ont pas pu se défendre et qui ont hâte de voir l'heure de la vérité... Et que pouvions-nous demander de mieux que plaider devant des soldats français pour des hommes dont le seul crime est de vouloir rester français !"

C'est, en effet, face à un tribunal militaire que, dans le "box d'honneur" comme ils se sont plu à l'appeler, dix-sept accusés vont relater les faits précis, les espoirs et les équivoques qui ont suivi le 13 mai.

Les quatre mois que durèrent ces audiences, qui jamais ne se départirent d'une réelle noblesse, furent fertiles en événements.

Liberté provisoire pour Lagaillarde d'abord, puis pour plusieurs autres détenus. A Oran, on manifeste place des Victoires, au Monument aux morts ; on klaxonne "Algérie française".

Puis Lagaillarde s'enfuit. Cette fuite n'est pas une trahison ; pour ceux qu'elle a déçus il en donne les raisons profondes à ses juges et à son défenseur, que maître Macaigne va remplacer ; et c'est l'occasion pour le tribunal d'entendre la voix d'une femme dont le talent égale le courage et le dévouement. "Condamnez Lagaillarde, et vous serez devant l'Histoire ceux qui ont condamné l'Algérie française, qui supplie la France de la laisser française !"

Ortiz seul est condamné à mort ; Lagaillarde et les autres absents, à de longues peines de détention. Tous les accusés présents sont acquittés. Au mois de mars, quand le procès prit fin, bien peu de Français s'intéressaient encore aux débats : l'affaire algérienne était décidément trop compliquée.

A Oran, comme à Alger, on accueillit avec un soulagement mêlé de joie la fin du procès. Mais joie de courte durée. Car, dans le même temps, la situation en Algérie s'est terriblement aggravée : les attentats terroristes se sont multipliés à nouveau dans les villes et les campagnes.

Pour lutter contre cette dégradation, les Européens manifestent violemment, à Alger surtout.

Les déclarations du nouveau Délégué Général, J. Morin, qui remplace Delouvrier, et celles de Joxe, Ministre d'État chargé des affaires algériennes, entretiennent une confusion qui est surtout flagrante dans l'armée.

Dans l'armée, où tout se passe comme s'il n'avait jamais été question de République algérienne, on continue à se battre. L'armée est partout victorieuse. Elle est, de plus, toujours responsable de la masse musulmane fidèle, à qui elle fait serment de ne jamais l'abandonner. Les officiers qui ont une conscience ne l'oublieront pas.

L'année s'achève. En décembre 1960, l'Algérie n'est plus qu'un immense creuset de souffrance. Les discours équivoques, les démissions à sensation, les procès, les nouvelles les plus étranges, la haine et la peur savamment entretenues, tout cela crée une atmosphère de fièvre où tout s'enchevêtre, se déforme.

C'est dans un tel climat que débute, le 8 décembre, un nouveau voyage officiel du général De Gaulle, qui fait déborder la coupe.

A Aïn-Temouchent, à 100 km à l'ouest d'Oran, le Chef de l'Etat est accueilli aux cris d'"Algérie française" par des Européens et des Musulmans porteurs de pancartes. Il ne cache pas sa désapprobation ; de tels cris (deux ans après le 13 mai) ne correspondent pas à ce qu'il veut. Un de nos amis chargé de reportage l'entendit répondre avec colère : "Les cris et les clameurs ne signifient rien, il ne faut plus s'attacher à des slogans et des formules périmées !" N'étaient-ce pas ces mêmes formules qui, deux ans plus tôt, avaient été la raison de son retour ?

A Blida, devant des militaires consternés, il affirme : « Il faut faire l'Algérie algérienne... L'Algérie ne sera jamais une province comme notre Lorraine ou notre Provence !" Partout, les mêmes reniements ; et le voyage se termine presque clandestinement.

Mais, pendant ce temps, dans toute l'Algérie, ce sont d'affreuses scènes de violence ; à Alger et à Oran, de véritables combats de rues.

Les manifestations commencèrent à Oran le 8 décembre. Nous sortions de l'église du Saint-Esprit, où la douceur d'une cérémonie en l'honneur de la Sainte Vierge et l'appel à la confiance du chanoine Combe avaient à peine atténué l'excitation qu'on sentait partout ; place de la Bastille, par petits groupes, des Européens étaient aux prises avec un service d'ordre qui affluait de partout. Pour la première fois, on se battit entre Français. Le cri déchirant de Brasillach devint réalité : "Seigneur, voici couler le sang de nos garçons" !

A Alger, de la Grande Poste au Palais d'Été, trams et autobus renversés, la rue Michelet est un véritable champ de bataille ; pour la première fois sont lancés des commandos et, pour la première fois aussi, les engins blindés sont opposés aux manifestants. Trompant tous les espoirs, l'armée n'intervient pas. Cette fois encore, la partie est perdue.

En revanche, le dimanche 11 décembre, des cortèges musulmans descendent de la Casbah. Les nouveaux dirigeants de la Délégation Générale, très sûrs d'eux, pensaient, aux cris de "Vive De Gaulle ! Vive la paix !", opposer ces manifestants aux Européens... Les meneurs F.L.N. sont bien plus forts : c'est aux cris de "Vive Abbas !" et avec les drapeaux verts et blancs de la rebellion que la masse musulmane défile en ville. Il a suffi d'une poignée de meneurs pour "retourner" des malheureux tenaillés par le doute, l'incertitude et la peur, et qui ne peuvent pas comprendre qu'on ait en si peu de temps oublié les promesses du 13 mai.

En moins d'un an, c'est un nouveau dimanche tragique où le sang coule à Alger tandis que les patrouilles blindées sillonnent la ville et que de nombreux journalistes, que le voyage du Chef de l'État a amenés en Algérie, donnent heure par heure des comptes rendus de la situation, comme s'il s'agissait de commenter un match quelconque. Il y eut de nombreux morts, et parmi les premiers Saïd Madani, le fidèle syndicaliste, ancien membre du Comité de Salut Public, tué en voulant arrêter un cortège.

Une angoisse plus lourde encore nous étreint tous en cette fin d'année. Il faut la surmonter cependant pour fêter Noël, le septième Noël de cette guerre partout présente maintenant, malgré l'apparence de vie normale.

Les scènes de violence du 8 décembre ont marqué Oran, Oran insouciante et toujours si gaie au moment des fêtes.

Une tradition à laquelle nous étions fidèles les uns et les autres nous unissait à nos amis de Mostaganem ; ils venaient chez nous à Noël, nous allions à Mostaganem le 1er janvier. Cette année, la réunion familiale est brusquement interrompue pour mon mari, qu'on vient chercher au cours du repas : des groupes de Musulmans, entraînés par des meneurs, ont pillé des magasins dans différents quartiers de la ville, blessé et tué des Européens.

C'était le début, ce dimanche de Noël 1960 doux et ensoleillé comme un dimanche de printemps, des actes de violence et des attentats qui vont journellement endeuiller Oran en 1961.

Paris et la France, pendant ce temps, vivent et s'amusent. Dans les petites villes de province, que nous connaissons bien, on dort paisiblement ; ni grenades ni explosions ne les troublent.

Que sera cette nouvelle année ? Elle est chargée de tant d'inquiétude qu'on ne peut souhaiter que courage et patience à ceux qu'on aime.

On a trouvé, pour traduire les flambées qui secouent brutalement tel ou tel quartier, un mot qui explique très bien le bouillonnement trouble qu'on sent partout sous un calme apparent. On dit : "effervescence" à Saint-Eugène, à Gambetta, à Victor-Hugo, à Eckmülh... Cela évoque immédiatement cris, poursuites, explosions, coups de feu, incendies. Instinctivement, on tend l'oreille ; et nous, nous nous précipitons à notre balcon pour essayer de voir et de comprendre.

Pendant ce temps, la campagne du référendum bat son plein en France. C'est bien vrai que l'on va consulter le pays pour décider ou non de l'abandon de douze départements français !

Le dimanche 8 janvier, les Français, pour la plupart en toute ignorance de cause, disent "oui" pour la paix ! du moins ils le croient puisqu'on le leur dit. Il faudrait qu'ils sachent leur part de responsabilité dans ce drame sans mesure ! Convaincre les parents des mobilisés que de leur "oui" dépendait la paix fut chose facile ! C'était en réalité donner au Gouvernement l'apparence d'un consentement populaire qu'il va exploiter pour poursuivre son œuvre d'abandon.

De toutes façons, la Métropole se désintéresse du salut de l'Algérie.

En Algérie, où nous avons voté "non", il n'y a plus rien à dire ; le droit seulement de compter les coups. De ce jour, plus personne ne chantera la "Marseillaise" sur le même mode de ce côté de la Méditerranée.

Le F.L.N., sans se soucier du référendum, maintient ses positions. Les attentats se maintiennent eux aussi à une cadence effrayante, et la vie, dans les campagnes comme dans les villes, devient de plus en plus précaire.

Il ne faut pas que nos jeunes enfants aient peur ; et pourtant il est difficile de les préserver de ce cauchemar dans lequel nous vivons et qui va s'épaississant. Les grands, eux, ont perdu cette insouciance qui va pourtant si bien à leur âge ; ils sont devenus graves avant le temps.

On sort quand même le dimanche, mais il est des routes où il n'est pas bon de s'attarder à la fin du jour. Des voitures sont lapidées, vitres et portières criblées de balles. Il faut beaucoup de sang-froid aux conducteurs pour réussir à passer et à préserver leur cargaison de jeunes vies (il faut bien faire prendre l'air aux enfants) !

En février, un drame affreux se déroula tout près de chez nous, dans le haut de la rue Dutertre. Rentrant de voyage une famille d'Arméniens, les Kirikos, avait atterri à La Sénia. A l'entrée du Village Nègre, boulevard Paul-Doumer, un rassemblement d'indigènes oblige leur voiture à s'arrêter ; et ce sont des femmes hurlantes, déchaînées, qui portent les bidons d'essence, arrosent la voiture, dont on a bloqué les portières. Il ne restera que des cadavres calcinés. Seul, un homme réussit à s'échapper, mais affreusement brûlé ; il mourut par la suite. Qu'on imagine l'émotion et la terreur des occupants d'autres voitures arrivant à peu près dans le même temps sur les lieux d'un tel drame !

Un malheur en entraîne un autre. Quelques jours après, au retour du cimetière, où une foule avait suivi l'enterrement de ces malheureux sans même les connaître, des femmes arabes, à la hauteur de l'hôpital civil, hurlèrent injures et obscénités. C'en était trop, ce fut le déclenchement d'une explosion de violence, rapide, incontrôlable, à laquelle on assista sans comprendre, le cœur figé.

Nous étions à notre balcon. Il était près de six heures, c'est-à-dire l'heure du retour des travailleurs. En un clin d'œil, la circulation fut bloquée au carrefour de la rue Dutertre, qui montait vers le Village

Nègre : motos, vélos, scooters incendiés sur la chaussée, une chasse à l'homme affreuse s'organisa dans toutes les rues du quartier. Puis, dans la foule même des manifestants, des hommes s'interposèrent pour faire cesser cet instant de folie et protéger les malheureux qui n'auraient été que d'autres victimes innocentes. J'ai vu un des inspecteurs de mon mari arracher un jeune Musulman des mains qui le brutalisaient, je l'ai vu dégainer son pistolet pour intimider et disperser ceux qui revenaient à la charge ; j'ai vu le patron du "Pacific Bar", en bas de chez nous, pousser dans son couloir deux Musulmans qui n'auraient pas eu la force d'aller plus loin. J'ai vu arriver le service d'ordre...

Mais longtemps encore, par petits groupes, les gens discutèrent, remâchant sans se lasser les mêmes griefs, la même stupeur en face de tant d'injustices, la même colère désespérée.

Ceci se passait en 1961, c'était le début des violences sans nom, qui pendant dix-sept mois allaient journellement secouer Oran et faire de cette ville où tout était joie de vivre le symbole de toutes les désolations, et de ses habitants "doux et accueillants" des bêtes traquées.

On a déjà beaucoup écrit sur tout ce qui s'est passé pendant ces dix-sept mois. Chacun de nous a été le témoin de scènes bouleversantes, chacun de nous a des noms de victimes à donner ; il y en eut tant chaque matin, à l'heure où les travailleurs quittent leur domicile ! Une horrible liste de dix, quinze cadavres par jour, que le journal donnait en dernière page, simplement sous la rubrique "Attentats". On rencontra tant de femmes, de mères, de gosses en larmes ; tant de femmes en bas noirs, signe certain d'un deuil récent !

Pourtant, sans se lasser, il faut dire toutes les scènes, relater tous les drames : ce sont autant de pièces supplémentaires à un dossier sans mesure. Il faut parler pour ceux qui sont morts injustement, les connus et les inconnus, et pourquoi ?

Pourquoi, un jour d'automne, Jean Benech ? Jean Benech, tué à bout portant alors qu'il était tranquillement à la porte de son école son enfant dans les bras ? C'était un garçon charmant. Ancien élève du Lycée René Basset à Mostaganem avec mes filles, il était maintenant instituteur. Une vie toute simple commençait à peine pour lui : sa classe, sa chère musique, sa jeune famille ; un autre

enfant allait naître. Les parents, instituteurs eux aussi, avaient humblement consacré toute leur vie aux enfants d'Algérie, sans distinction de races ni de religions...

Tout était remis en question, comme si l'immense espérance du 13 mai n'avait jamais existé : on était revenu aux tristes jours de 1957, mais cette fois d'un bout à l'autre du pays et avec une violence accrue.

Les agressions continuaient, on relevait des cadavres aux abords des faubourgs, des bombes éclataient dans les cinémas. A la même heure où les jeunes dansaient de l'autre côté de la mer et pouvaient rentrer chez eux par une route sans embûches, ceux d'ici, même sans s'exposer à une rentrée tardive, pouvaient tout redouter, et les mères retrouvaient des enfants méconnaissables, morts ou mutilés à jamais.

La vie dans les campagnes était plus dure encore. La population s'était regroupée dans les villages ; pour ne pas risquer d'être enlevés ou froidement abattus, les propriétaires n'allaient dans leurs fermes qu'à certaines heures du jour et, s'ils le pouvaient, sous la protection de l'armée.

Dans les douars musulmans, la terreur était plus grande encore. Dans certains, il n'y avait plus que des femmes et des enfants : rebelles ou fidèles, les hommes n'étaient plus là.

Allait-on laisser se perpétrer un tel drame sans rien faire ? Non seulement les appels au secours étaient étouffés, mais les victimes étaient toujours présentées comme des coupables : "Puisque les tueurs F.L.N. traitaient les Pieds-Noirs avec une telle cruauté, ce ne pouvait être que la revanche de ce que les Arabes avaient dû endurer !" Cela se disait et se dit sans doute encore dans les cercles soi-disant bien pensants, où l'on oublie seulement que la première forme de l'intelligence c'est la justice.

Alors, après sept ans de souffrance, d'espérance trahie, d'injustices bouleversantes, de mensonges répétés, de résignation forcée et de patience inutile, il fut normal que des hommes et des femmes sur qui planaient jour et nuit les plus terribles menaces se révoltent et s'unissent pour résister, encore une fois sans distinction de races et de religions : chrétiens, juifs, musulmans. Ce fut l'O.A.S. (Organisation Armée Secrète). Peu importe le nom ; s'il n'y avait pas eu l'O.A.S., il y aurait eu autre chose.

L'O.A.S., c'est une dernière tentative d'espoir. Il fallait que s'organisât la défense de tout un peuple qui ne voulait pas mourir. L'O.A.S., c'était tout le monde. Si les gens de France avaient eu à subir la même dictature sanguinaire que leurs frères algériens, c'est quarante millions d'O.A.S. qu'il y aurait eu en France !

Le programme était bien simple : rassembler tous ceux qui, en Algérie, voulaient rester français et faire basculer l'armée. Cela peut paraître naïf aujourd'hui, mais on le crut jusqu'à la dernière minute.

Pour juger l'O.A.S., il faut avant tout rétablir l'ambiance dans laquelle le mouvement est né. A peine organisé avant le "putsch" d'Alger, il devint, après cet échec, le seul espoir, la seule défense contre la répression féroce qui s'ensuivit contre tous les Européens. Jamais, en France, on ne soupçonna la cruauté de cette répression !

Quand j'ai lu jusque sur les murs de notre petite ville "O.A.S. assassin", j'aurais voulu pouvoir crier à tous mon indignation ! On a diaboliquement associé deux mots qui ont frappé les imaginations en évitant de faire comprendre que, s'il y eut des violences, elles furent inévitables et trop souvent provoquées.

Nous étions en guerre depuis sept ans, nous en subissions toutes les violences : était-ce plus anormal que le réflexe de légitime défense ? La guerre est une chose horrible, mais le responsable en est l'agresseur.

L'O.A.S., c'est avant tout un mouvement généreux, sous l'impulsion d'hommes généreux ; le symbole de la résistance à l'abandon ; l'espoir et la volonté de survivre. Un seul but : défendre ceux qui voulaient rester Français. L'O.A.S. n'est donc en aucune façon coupable dans les sentiments qui l'ont inspirée ; et d'ailleurs, l'adhésion massive des Européens et des Musulmans à ses directives, l'acceptation librement consentie d'une autorité et d'une discipline par une population naturellement indisciplinée, voilà autant de preuves de la noblesse des intentions du mouvement.

Nous qui avons vécu les heures extraordinaires qui vont suivre pouvons seuls juger des violences qui furent aussi le fait d'éléments échappant à tout contrôle et ne se reproduisirent plus quand le mouvement fut solidement structuré.

A-t-on posé des problèmes de conscience aux gens de France quand, au temps de la Résistance, des sabotages qui coûtaient souvent la vie à d'innocentes victimes étaient organisés un peu

partout ? Ne les a-t-on pas au contraire magnifiés, ces actes de résistance ? Alors, au nom de quelle morale nous juge-t-on ?

On commença à vivre sur un fond sonore d'explosions, les premiers plastics destinés à faire du bruit ; une espèce de signe de ralliement pour encourager et convaincre les hésitants que tout n'était pas perdu, que le combat continuait. Sur tous les murs, malgré les surveillances, malgré le couvre-feu, surgirent les trois lettres rassurantes O.A.S. : l'unité tant souhaitée commençait à se réaliser. A Oran comme à Alger, on se précipita sur les premiers tracts ; personne ne savait d'où ils venaient, ni qui les lançait, petits papillons qui s'éparpillaient de tous côtés, mais on s'habitua à attendre cette étrange distribution ; et longuement, dans les rues ou dans les cafés, tout en narguant le service d'ordre, on en commentait le texte et les directives.

Pour les enfants, ce fut un jeu passionnant de rapporter chaque jour leur moisson de nouvelles. Pauvres enfants, qui ont grandi dans cette atmosphère tragique ! La vigilance et la tendre sollicitude dont nous les entourions davantage ne pouvaient cependant pas leur faire oublier les violences physiques qu'ils rencontraient et auxquelles ils étaient exposés partout, pas plus que les outrances de langage, qui ne choquaient plus ; on s'y habituait, manière brutale pour traduire des émotions et des impressions qu'on ne pouvait maîtriser.

Puis ce fut la conférence de presse du 11 avril 1961, mélange de contradictions tellement flagrantes qu'on a peine à croire qu'elles aient pu être formulées !

"Jamais l'armée ni la police n'ont eu, comme on dit, les affaires mieux en mains !" Mais cela n'empêche pas de constater que "l'Algérie nous coûte, c'est le moins qu'on puisse dire, plus cher qu'elle ne nous rapporte !" L'abandon serait donc une "bonne affaire", que la France consentirait "d'un cœur parfaitement tranquille". Quant aux populations, il faudrait, bien sûr, les "regrouper", les "protéger" ; ensuite, "on verrait bien".

On eut beau, à Oran, faire hurler le "Chant des Africains" aux balcons ou sur les terrasses pour couvrir la voix qui prononçait de telles paroles, tout le monde les entendit quand même. Et comme elles firent mal !

Ainsi donc, moins de trois ans après le serment de Mostaganem, le Chef de l'État nous annonçait, et "d'un cœur tranquille", que l'Algérie allait devenir "un État souverain". Alors pourquoi tant de morts, et tant d'autres qui mourraient encore ?

Tandis que nous étions plongés dans un tel abattement, il est facile d'imaginer notre émotion le matin du 22 avril 1961 !

Dans tous les foyers, comme dans le nôtre, ce fut un réveil comme on n'en attendait plus. "Maman ! la radio, vite !", hurle ma fille Geneviève ; et j'arrive pour entendre le speaker annoncer : "Ici Radio-France, le général Challe vous parle !" Challe ? Mais alors les militaires ont pris le gouvernement ! Je ne cherche pas à maîtriser mon émotion !

Je rencontre dans l'escalier le personnel du Commissariat aussi bouleversé que moi, et je descends dans la rue pour partager avec d'autres qui ont entendu comme nous une même exaltation qui nous transporte tous.

Ce qui s'est passé cette nuit tiède de printemps (on le sut peu à peu) tient du miracle. On en parlera un jour comme d'une légende, la légende de ceux qui ne voulaient pas mourir !

Rien n'a pu entraver ni arrêter la descente silencieuse des longs convois militaires sur Alger ; et, au petit matin, sans coup férir, sans bruit, le Gouvernement Général, le Palais d'Été, les casernes de C.R.S., les bâtiments publics se trouvèrent aux mains des parachutistes et des légionnaires. Discrètement, quelques hautes personnalités civiles et militaires avaient été mises en lieu sûr ; ce furent les épisodes comiques.

"Le général Challe vous parle" ! C'était pour nous dire qu'un Gouvernement militaire s'était installé à Alger pour sauver l'Algérie, qu'il fallait rester calme, que la vie continuait.

Aux côtés de Challe, des officiers de grande valeur : Zeller, Godard, Jouhaud, l'enfant du pays, un Oranais, ancien élève du lycée Lamoricière. Salan était attendu d'un moment à l'autre.

On vécut à Oran, une journée extraordinaire de joie et d'enthousiasme. La ville disparaissait sous les drapeaux. Il faisait merveilleusement beau. Le 13 mai retrouvé !

Dans les rues noires de monde, les voitures chargées de grappes humaines circulaient au pas en klaxonnant "Algérie française", les

gens s'abordaient sans même se connaître. Les Musulmans se mêlaient eux aussi à la foule. On avait le droit d'espérer encore.

"Au moins, il ne sera pas mort pour rien", me dit une jeune femme, mère de quatre enfants, en me parlant de son mari officier, tué au début de la rebellion ; et c'est ce que nous pensions tous.

Tard dans la nuit, nous avons écouté la radio : les ralliements civils et militaires dans tous les départements algériens.

Cependant, tous ne suivaient pas ; on le sut aux premières heures du matin. A Oran, le général Pouilly, qui commandait la garnison, choisit l'obéissance... Quelques mois plus tard, il avouera que l'honneur était dans la désobéissance : "Choisissant la discipline, j'ai choisi de partager avec la nation française la honte de l'abandon".

Quant aux nouvelles venant de France, elles étaient tout à fait mauvaises. Paris et ses ministres se chargeaient, en multipliant les appels à l'ordre, de déchaîner contre nous une campagne abominable qui, dans l'ensemble, fut suivie. J'ai vu par la suite d'ignobles pancartes que brandissaient les hommes qui ne savaient probablement pas ce qu'ils colportaient : "Les généraux félons en prison". Qui était le plus félon à ce moment-là ? On n'avait pas voulu comprendre ce dernier sursaut de l'Algérie et le putsch fut présenté comme une tentative d'usurpation de pouvoir.

Des scènes ridicules se déroulèrent à Paris pour "protéger" la République, que personne ne songeait à attaquer, et le bruit d'une prétendue invasion de parachutistes n'a rempli que les colonnes des journaux.

Ces rumeurs ne manquaient pas d'être inquiétantes ; mais je fus de ceux qui ne voulurent pas les écouter et gardèrent confiance.

Pas de trace de pitié ni de compréhension dans l'allocution que prononce, en tenue, le Chef de l'État. Prenant le pays à témoin, il stigmatise au contraire violemment "le quarteron de généraux en retraite, coupables d'usurpation,... et la population européenne égarée par des craintes et des mythes périmés... Tous les moyens seront bons pour barrer la route à ces hommes-là : Français, Françaises, aidez-moi !"

Le lundi fut une longue journée d'attente. Les marches militaires dont les rues étaient encore toutes vibrantes paraissaient presque gênantes. Un malaise indéfinissable s'insinuait chez tous, on sentait

confusément que quelque chose ne marchait pas, et cela dura jusqu'au mardi soir.

Ce soir-là, on fit manger et coucher les enfants ; mais, pour nous, il ne fut pas question de faire autre chose que de rester à l'écoute du poste de radio. Jouhaud, d'une voix grave, parla de libération du contingent, de mobilisation de Territoriaux... Et puis, tout à coup, vers vingt-deux heures, une voix haletante lança un appel angoissé plusieurs fois répété : "Algérois, tous au Forum, tous au Forum" !

Alors nous, écrasés de chagrin, inutiles devant ce poste qui semblait haleter lui aussi, nous avons vécu avec l'immense foule des Algérois une heure tragique entre toutes.

On avait annoncé les généraux au balcon, mais les haut-parleurs étaient débranchés, et il n'y eut entre cette foule anxieuse qui attendait et les hommes qui la quittèrent un à un qu'un échange de regards lourds de regrets.

Sans chercher à maîtriser son émotion, le speaker parvint avec peine à dire : "C'est fini, rentrez chez vous", et la radio passa à d'autres mains. Paris triomphait d'Alger. La radio de France annoncait : "L'ordre est rétabli à Alger, Salan s'est suicidé".

Les gens de France, à qui on avait fait croire qu'ils étaient menacés, dormaient paisiblement à cette heure, inconscients de tant de larmes ! Pour nous, après cette longue nuit de la défaite, brisés de fatigue, il a fallu annoncer aux enfants, en les réveillant, que tout était fini.

Ainsi, après quatre jours, quatre jours seulement d'espoir insensé, nous retombions dans notre misère, avec l'appréhension de lendemains plus terribles encore, car maintenant va commencer et durer jusqu'au mois de juillet 1962 la montée la plus douloureuse du calvaire de l'Algérie.

Challe, en acceptant toutes les conséquences de ses actes, se rend ; Zeller aussi. Ils sont condamnés à de lourdes peines de prison. Plusieurs régiments de paras sont dissous, ainsi que le 1er R.E.P. Les légionnaires, entassés sur les camions qui les conduisent à Bel-Abbès, chantent le refrain d'Edith Piaf : "Rien, je ne regrette rien" ; ils quittent à nouveau Zéralda, mais cette fois sans gloire et sans espoir. Leurs officiers, devant les tribunaux d'exception où ils comparaissent, disent simplement la raison de leur choix.

On ne peut tous les citer. Que mes enfants, cependant, n'oublient pas la noblesse des paroles du commandant Saint-Marc à ses juges, elles sont dignes d'un chevalier de légende : "Nous avons reçu une mission simple et claire : vaincre, maintenir l'intégrité du territoire. Nous y avons laissé le meilleur de nous-mêmes. Des milliers de nos camarades sont morts. Des milliers de Musulmans se sont joints à nous et nombreux sont ceux qui sont tombés. Un soir, on nous a dit qu'il nous fallait songer à abandonner ce pays, cette terre si passionnément aimée, et cela "d'un cœur léger". Alors, nous avons pleuré. Nous pensions à notre honneur perdu, à ces inscriptions : l'armée restera, l'armée vous protègera... On peut demander beaucoup à un soldat, on ne peut pas lui demander de mentir, de tricher, de se parjurer ! J'ai sacrifié vingt ans de ma vie à la France. Je me bats. J'ai vu mourir mes légionnaires ; c'est en pensant à eux que j'ai fait mon libre choix Le 21 avril, j'ai suivi le général Challe".

Non, le général Salan ne s'est pas suicidé. Cet homme courageux et habile, guerrier magnifique (le plus décoré de l'armée française), n'accepte pas la défaite. Avec lui, Jouhaud et Godard vont se perdre dans l'ombre, veilleuses fidèles qui brûleront quelque part et dirigeront le combat des "réprouvés de l'honneur". Pendant des mois, pour échapper aux dénonciations, ils se livreront à un jeu épuisant de cache-cache.

Alger et Oran furent les premières à souffrir de l'échec du putsch. De Constantine on ne parlait guère : c'était une partie du pays déjà vouée à l'abandon.

Un gigantesque étau parut enserrer les deux grandes villes de toutes parts. Perquisitions, fouilles, brimades, brutalités de toutes sortes. Ce fut à peine croyable : une véritable chasse à l'homme. J'ai entendu dire à plusieurs reprises, par des amis venant de France et qui avaient vécu sous l'occupation allemande, qu'ils n'avaient jamais été traités avec plus de brutalité.

Pour ces sinistres besognes, la police, les C.R.S. ne suffisent plus. La police locale n'est pas assez sûre. Alors, on invente les polices parallèles, "les barbouzes", ramassis de truands, de condamnés de droit commun, d'étrangers prêts à tout.

On créa des camps de concentration à Djorf, à Douéra ; et en Oranie à Saint-Cloud et à Arcole. Des centaines de gens de tous âges, de toutes conditions, de toutes religions, des hommes

éminemment respectables, d'anciens officiers y furent internés, pour le seul crime d'avoir dit trop haut leur attachement à la France ou de servir la cause de l'Algérie. Ils y vécurent, certains pendant des semaines et même des mois, à peine nourris et dans des conditions d'hygiène plus que mauvaises. Des rapports de médecins témoignent de ces traitements inhumains et des sévices graves que beaucoup subirent.

Des casernes, celle des Tagarins en particulier, occupées par certains gardes mobiles, "les Rouges" comme on les appelait, le lycée Ardaillon -où ils étaient installés à Oran- sont à la fois tribunaux d'inquisition et salles de tortures. Des femmes, des jeunes filles y sont torturées. Madame Salasc, femme d'un médecin d'Alger, mère de quatre enfants, s'est-elle jamais remise de ce qu'elle a enduré ?

Tout ceci, je le répète, est à peine croyable ; nous, nous l'avons vu.

Contre un tel déchaînement de vengeances, d'injustices, d'illégalités, par qui être défendu ? Il n'y avait que l'O.A.S. Tout le monde devint O.A.S. Cette unanimité justifie tout. Oran, dont les réactions sont demeurées saines et qui n'a jamais été contaminée par la politique, se donna avec fougue à l'O.A.S. Elle en restera le plus solide bastion, même après l'arrestation de Jouhaud, son cher compatriote.

Au lendemain du putsch, le couvre-feu avait été appliqué dans les grandes villes. A dix-neuf heures d'abord, à Alger ; il fut reporté ensuite, comme à Oran, à vingt-et-une heures.

Qu'on imagine ce que représente cette interdiction de "mettre le nez dehors" dans un pays où les soirées de printemps sont plus douces et plus belles qu'ailleurs et pour des gens qui vivaient dehors et tard dans la nuit, à Oran surtout !

Défense, donc, de flâner dans les rues sous peine d'être arrêté par les patrouilles. Le travail terminé, il fallait se hâter de rentrer chez soi.

Alors, un soir, d'une terrasse ou d'un balcon de Bab-El-Oued, frappées sur une bouteille, jaillirent les cinq notes "Algérie française". Un autre répondit, puis un autre encore... Ce n'était sans doute au départ qu'une riposte gouailleuse à une injuste brimade ; ce devint, soir après soir, le cri de ralliement et de colère de tout un peuple qu'on étouffait ; ce fut, jusqu'à la fin, le slogan d'un espoir à jamais fini.

Les gens étrangers à nos villes et à nos vies ont dû rire de nos concerts de fer battu ! C'est qu'ils n'ont jamais eu besoin d'un tamtam aussi dérisoire pour dire leurs angoisses et leurs déceptions ! Le concert des casseroles ! un certain folklore méditerranéen n'en était pas exclu : toujours ce rire à travers les larmes ! Mais ceux qui se sont moqués de nous ne savent pas que, quand s'arrêtaient les bruits normaux de la rue, c'était pour céder la place à d'autres bruits auxquels on ne s'accoutume pas, même dans l'ambiance tragique dans laquelle nous vivions : les explosions, les sirènes d'ambulance, le cliquetis d'armes d'une patrouille, le vrombissement de l'automitrailleuse toute prête à tirer et qui se

postait en face de chez nous.comme à tous les carrefours, les tanks qui marquaient lourdement les chaussées ; tout un appareil de guerre. Tout contribuait à faire craquer les nerfs déjà tendus à l'extrême.

Et puis, de quelque façon qu'elle s'extériorise, la douleur a droit au respect. Pour traduire la leur, les milliers de gens que nous étions, trompés, déçus jusqu'au fond d'eux-mêmes, n'avaient plus que le cri parti de Bab-El-Oued. Du vieux monsieur tranquille à la dame raisonnable, jusqu'à notre ami le docteur R., qui tapait avec autant d'ardeur que ses enfants sur une vieille lessiveuse, chacun prit sa place dans ce concert immense, tragique et douloureux.

Lorsque l'O.A.S. eut discipliné tout son monde, "le rite" des casseroles fut fixé par des tracts à certaines heures ; mais personne ne put empêcher que les cinq notes jaillissent spontanément et de partout pour avertir et suivre le cheminement des patrouilles à travers la ville ou bien chaque fois qu'un danger, une perquisition par exemple, se préparait, venant de ce qu'on continuait d'appeler, bien à tort, le service d'ordre.

Au début de mai, nous sommes restés sans journaux, l'Écho d'Oran et Oran-Républicain, comme tous les journaux d'Algérie, s'étant mis en grève par solidarité envers l'Écho d'Alger, interdit brusquement et définitivement. Son directeur, coupable de soutenir ouvertement l'Algérie française, avait pourtant courageusement donné sa démission pour essayer de sauver son personnel. Du jour au lendemain, près de quatre cents personnes : rédacteurs, employés, typographes, se trouvèrent sans travail. Une si injuste brimade entraîna un grand mouvement de solidarité. Tant de familles étaient privées de leur gagne-pain !

Pour un oui, pour un non, nos journaux locaux qui ne paraissaient pourtant que sous la censure la plus étroite étaient interdits. Nous n'avions plus alors que l'Aurore, le seul journal de France où les nouvelles n'étaient pas systématiquement déformées. On savait à quoi s'en tenir sur la servilité de la Presse vis-à-vis du Pouvoir ; il était pourtant impossible de conserver son calme quand certains faits étaient volontairement relatés d'une tout autre façon qu'ils ne s'étaient passés !

C'était l'été à nouveau. Mais Oran avait perdu son insouciance et trop de deuils voilaient maintenant sa joie de vivre.

C'était l'été, mais un été pas comme les autres.

Une angoisse plus lourde s'était insinuée, que chacun essayait de calmer, mais qui revenait à la moindre alerte, de même que nous sursautions au moindre bruit.

Il y eut cependant des examens. Jean et Jean-Marie, les grands amis de Geneviève, ont passé leur baccalauréat dans une atmosphère que les lycéens de Bordeaux, de Lyon ou d'ailleurs ne pourront jamais imaginer. Dans certains centres, il y eut des salles à évacuer, on se battait dans une rue trop proche. Comment se concentrer sur un problème d'algèbre ou une pensée philosophique quand vous arrivent de tels bruits de violences et quand on y est mêlé de si près !

Sur notre Placette, plus de parasols multicolores autour du "Pacific Bar" comme les autres années. On avait sorti seulement quelques tables et quelques chaises, toutes prêtes à être rentrées s'il le fallait.

On s'attendait à quelque chose... Tout le monde en parlait. Le F.L.N. s'attachait par tous les moyens à entretenir cette appréhension depuis qu'avait été décrétée la trêve unilatérale, le jour même de l'ouverture des pourparlers avec les dirigeants de la rébellion, à Évian. Une trêve qui va durer quatre-vingts jours, jusqu'au 11 août, et qui n'est qu'une suite de concessions à peine croyables, pendant que, démoralisée, l'armée, sous le boisseau, n'a plus le droit d'intervenir. Aux Algériens il reste le droit de se faire tuer, et le F.L.N. ne s'en prive pas, qui a promis de transformer l'Algérie en "Congo" si les pourparlers d'Évian échouaient ; et il use de tous les moyens pour les faire au moins traîner en longueur.

Oran avait sa longue liste de meurtres et d'attentats, mais les remous qui avaient violemment secoué la ville n'étaient encore qu'épisodiques ; ils vont devenir quotidiens, et nous avons su ce que c'était que marcher au milieu des décombres, des verres brisés et des flaques de sang.

Dans la grande famille oranaise dont je ne me lasse pas de parler, les Musulmans n'étaient pas en marge, ils avaient leur place ; on les connaissait, on connaissait les commerçants, les vendeurs du marché, les employés des administrations, les ouvriers, les employées de maison. Et je sais de nombreuses anecdotes aussi émouvantes qu'authentiques de patrons qui n'ont pas hésité à

s'exposer pour protéger ou sauver leurs employés. Cela, le F.L.N. ne pouvait l'admettre. Il fallait coûte que coûte creuser le fossé entre les communautés. Il y réussit.

Aux Arabes dont le visage nous était familier beaucoup d'étrangers étaient mêlés maintenant. C'était des meneurs. On le sut vite, car d'un bout à l'autre de la ville, depuis les faubourgs Sanchidrian, Eckmülh, Victor-Hugo et jusque dans le centre, ce fut une flambée de déchaînements et de cruautés inouïes, qui a duré jusqu'à la fin de l'année. Ce qui avait été si bien prémédité, fatalement, était arrivé.

Les crimes impunis engendrèrent d'autres crimes, une terrible chasse à l'homme s'organisa. Ce furent les ratonnades.

Le mot sous ma plume est bien lourd. C'est à peine si j'ose l'écrire. Parce que ce ne sont pas les horreurs que j'ai vues ou les angoisses que j'ai eues à ce moment-là qui dominent en moi, mais la fidélité aux souvenirs heureux et aux amitiés nouées pendant tant d'années ; et puis parce que je suis bien de cette race algérienne que les coups reçus ne jettent pas à terre et n'abattent pas longtemps.

Ces heurts affreux ne sont que la conséquence de provocations répétées (provocations F.L.N. ; provocations de ceux qu'on connaissait mal encore et qu'on appelait les barbouzes) et le fait de gens qu'une fureur aveugle emporte sans qu'ils en soient responsables. Des gens qui explosent parce qu'ils ont trop longtemps comprimé leurs souffrances.

Ainsi, les journaux de la Métropole qui se sont attachés à publier le récit et les photos de ces scènes de violences ont déformé la vérité. S'il y eut de malheureux indigènes lynchés à mort sur les trottoirs, c'est que, quelques instants plus tôt, d'autres innocents, des jeunes, avaient été tués d'une balle dans la nuque, devant le Collège technique, route de la Sénia ; c'est qu'un couple de paisibles promeneurs avait été abattu sans plus de raison, rue Dutertre, à côté de chez nous ; c'est qu'un piéton avait été écrasé volontairement et achevé au couteau...

La liste pourrait continuer et encore et encore... Mais il n'est pas facile de raconter l'horreur. J'ai vu un jeune Arabe poursuivi se jeter dans un bus en marche et un Européen le couvrir précipitamment de son manteau et de son béret pour le soustraire aux poursuivants.

Bien sûr, il fallait flétrir les gestes d'acharnement irraisonné. Il fallait surtout les arrêter. Le mal, hélas, est contagieux.

Ce n'était plus leur vrai visage qu'avaient ces pauvres gens qui ne demandaient qu'à vivre en paix, mais des masques de haine qu'on leur avait fabriqués.

Cependant l'O.A.S., dont l'emprise est de plus en plus grande dans la ville (nombreuses sont les adhésions des Musulmans), multiplie les appels au calme ; et, par moments, l'orage s'apaise, mais non les représailles contre les suspects, les pro-F.L.N. Pour eux, après les lettres de menaces ce sont les bombes au plastic ; elles ne se comptent plus, elles rythment notre vie.

Dans la nuit du 14 juillet, de dix heures du soir à quatre heures du matin, ce fut un feu d'artifice nouveau genre, bien réglé de dix minutes en dix minutes d'un bout à l'autre de la ville, auquel les gens, profitant d'un couvre-feu reporté à minuit, applaudissaient bruyamment à la barbe des C.R.S., qui ne parvenaient pas à faire tous les constats.

Qu'avions-nous fait pour avoir une vie si détraquée ? En France, dans le même temps, sur toutes les places publiques, les guirlandes tricolores éclairaient de joyeux bals populaires.

Ce n'est plus "radio-trottoir" qui informe de tout ce qui se passe, mais un poste émetteur clandestin mis en place depuis le 5 août avec une audace aussi courageuse que compétente. "Ici Radio-France, la voix de l'Algérie française. Ouvrez vos portes et vos fenêtres, le général Salan vous parle". Ainsi, on prit l'habitude tous les jours, à partir de douze heures trente, de guetter les émissions-pirates et d'y puiser des regains d'espoirs.

Les explosions ne se comptent plus, il y en a parfois une vingtaine par soirée ; nous essayons de localiser les endroits où elles ont lieu, et puis la vie reprend.

Pour la première fois, en septembre, dans une conférence de presse, le Chef de l'État prononce le mot "dégagement" ; il tombe comme une vrille dans le cœur de gens qui vont de déchirements en déchirements.

A Oran, tout se dégrade de plus en plus.

La violence, à nouveau, engendre la violence. Le F.L.N. pratique la politique du pourrissement ; multipliant agressions et attentats

il tue pour faire céder les nerfs, déclencher les gestes inconsidérés. Nous sommes tous pris dans un terrible engrenage.

En face des forces de l'ordre, qui ont maintenant changé d'objectif et qui traquent les Français, il y a l'O.A.S. Pour discipliner son monde, l'O.A.S. fait bien les choses. Des tracts donnent des consignes ; elles sont bien suivies. Ceux qui ont la télévision les entendent à certaines heures de la bouche même du général Jouhaud. Il en résulte une exaltation patriotique extraordinaire d'un bout à l'autre du pays où simultanément ont lieu des démonstrations éclatantes.

Cela débuta une nuit par un formidable concert de casseroles et de klaxons, un bruit indescriptible, mais qui s'arrêta comme par enchantement à l'heure dite.

Deux jours après, ce fut la journée des oriflammes. Pas une maison sans son drapeau, il y en eut partout. Les oriflammes O.A.S., noirs au sigle blanc, s'y mêlaient d'une manière très spectaculaire : aux antennes de télévision, sur les lignes électriques, jusqu'aux fenêtres des bâtiments publics et, dominant fièrement Oran, au mât du minaret de la gare. C'est dire si tout le monde était complice !

Ce fut ensuite l'arrêt total de la circulation entre 12 h et 12 h 30, à une heure où, justement, elle est particulièrement dense. Tous les véhicules, tous les autobus arrêtés au milieu de la chaussée, comme sous le coup d'une baguette magique et klaxonnant "Algérie française". Il y eut enfin une grève générale d'une demi-heure, le 2 octobre. Arrêt complet du travail dans toutes les administrations publiques et privées ; magasins fermés ; les gens défilèrent dans les rues.

Les explosions continuaient jour et nuit à secouer la ville.

Rue Brancion, en face de chez nous, il y avait un marchand d'œufs et de volailles chez qui je m'approvisionnais depuis que nous étions à Oran. Les enfants l'appelaient "Coin-coin", tant son parler nasillard ressemblait aux coin-coin des canards qu'il vendait. Dans le quartier où il était depuis des années on l'estimait. Cependant depuis quelques mois, "Coin-coin" était moins aimable ; il avait suivi les grèves ordonnées par le F.L.N., on avait remarqué d'étranges va-et-vient dans son magasin et beaucoup de visiteurs inconnus. Comme tant d'autres, perdant confiance en la France, il

n'avait sans doute pas résisté aux propagandes F.L.N. Un jour ou l'autre, il risquait d'en supporter les conséquences : on s'attendait à le voir "sauter". J'évitais donc de fermer nos fenêtres, par crainte du souffle d'une bombe dans une rue aussi étroite que la rue Brancion. Mal me prit de le faire un soir où, sans doute, la température s'était rafraîchie. Il faisait à peine nuit quand, brusquement, une violente déflagration se répercuta dans tout l'appartement en même temps qu'un bruit inimaginable de vitres brisées. Pas de victime, mais une gigantesque omelette sur la chaussée. De leurs terrasses, les femmes arabes vomissaient des injures sur tout et sur tous.

En remontant de la cathédrale après la messe du soir, deux ou trois jours après, une voisine tout émue courut vers moi boulevard Marceau pour me dire que l'explosion entendue un moment avant, c'était "chez moi". En effet, dans un amoncellement de verre brisé, je trouvai un appartement bouleversé, où les enfants s'activaient à remettre de l'ordre : volets tordus, rideaux arrachés, et plus une vitre. Il y en eut cette fois plus de cent pulvérisées entre la Poste et le commissariat. Un boucher installé depuis peu rue Marquis-de-Morès avait été plastiqué ; le rideau de fer tordu gisait au milieu de la rue. Nous étions victimes du souffle. Par un hasard providentiel, Jacqueline, qui stationnait quelques instants plus tôt en face de la boucherie, n'avait rien eu.

Certains jours, les explosions étaient ininterrompues. Dans les rues, les mêmes réactions : les gens criaient, riaient, conspuaient le service d'ordre : "Allez vous-en, vendus ! Vous n'avez pas honte de faire un métier pareil !"

Pauvres mots, rires pitoyables, qui trahissaient tant d'inquiétudes.

Les vieilles gens en perdaient le sommeil, il y eut beaucoup de cas de suicides.

Oran devenait méconnaissable. Les réseaux barbelés enserrant certains quartiers, certaines ruelles, pour empêcher la fuite des terroristes, s'étendaient chaque jour davantage. Plus de chaises ni de tables devant les cafés, sur notre Placette et ailleurs, mais des grillages prêts à être mis en place pour protéger les portes et les fenêtres. Finie l'animation joyeuse du marché de la Bastille ! Trop de places vides parmi les marchands... Et ceux qui avaient encore devant eux des corbeilles de fruits ou de légumes n'interpellaient

plus le client ; on les devinait prêts à fuir à la moindre alerte. Les employés municipaux faisant grève chaque fois qu'un des leurs était abattu, les ordures restaient souvent plusieurs jours sans être ramassées. Les rues sales souillées de papiers, de déchets, la ville prenait déjà un air d'abandon.

A côté de parois de planches grossières clouées à la hâte pour cacher les ouvertures béantes et les intérieurs noircis de magasins plastiqués ou détruits par le souffle de bombes qui ne leur étaient pas destinées, des commerçants courageux composaient encore avec art des vitrines raffinées, devant lesquelles on flânait encore, malgré les échos plus ou moins lointains de scènes de violence... Fatalisme ? Putôt courage étonnant de gens qui croient par dessus tout à la vie.

On s'attendait à de graves manifestations de Musulmans le 1er novembre. Il y en eut dans le bled, dans certains faubourgs d'Oran, mais sporadiques, bien moins importantes qu'on le craignait. L'O.A.S. avait recommandé de ne pas s'éloigner de chez soi, nous n'étions pas sortis. Les Oranais avaient pris leurs précautions : ils avaient fait leur pélerinage au cimetière et fleuri leurs tombes deux ou trois jours avant.

Pourtant, pendant ce mois de novembre, Oran a été à la pointe de la tragédie algérienne.

Il y eut, c'est horrible, des embouteillages au cimetière : une épidémie aussi affreuse que le choléra en 1849 ravageait la ville. Les fossoyeurs n'arrivaient plus à faire leur triste besogne. Les cadavres s'entassaient à la morgue.

Je n'oublierai pas la montée et le retour de Saint-Louis, un certain mercredi après-midi où je donnais un cours de latin.

Le matin de ce jour-là, place Foch, deux jeunes Européens avaient été poignardés au moment de prendre leur car. Une grève des transports et des manifestations était décidée à partir de midi. Non sans appréhension, j'envoyai quand même les enfants en classe et je partis à pied.

Oran avait vraiment son visage des mauvais jours. La place Foch était déserte ; le vide des rues avoisinantes, d'habitude grouillantes de monde, ne manquait pas d'être inquiétant. J'acceptai de monter dans une voiture d'ambulance de l'hôpital Baudens.

A Saint-Louis, tout était calme, on ignorait ce qui se passait en ville. Mais, à 17 heures, quand il fallut accompagner les externes, on nous prévint que le centre de la ville était "bouclé", la circulation interdite, le couvre-feu décrété pour 17 heures.

Cette fois, la place Foch n'était plus déserte, mais envahie d'auto-mitrailleuses, de tanks et, tous les dix mètres, de militaires casqués, l'arme au pied. On s'était battu boulevard Joffre. La chaussée était jonchée de pierres et d'objets de toutes sortes. Pas un piéton. Les magasins avaient leurs rideaux baissés, les maisons leurs volets clos. C'était lugubre.

La religieuse directrice des études, qui, exceptionnellement, avait pris place avec les enfants, dut parlementer longuement avec un officier pour savoir la route à suivre. En passant par le port, nous avons contourné Oran à l'est, pour revenir place des Victoires où, sous escorte, on nous mena à Jeanne d'Arc, rue Général-Leclerc. Cette promenade forcée à travers les faubourgs, où règnaient une atmosphère tragique et un silence oppressant comme à la veille d'un cataclysme, fut pénible. Par petits groupes, les gens stationnaient aux intersections des rues, population modeste et laborieuse des faubourgs d'une grande ville, poussée à bout par tous les coups injustes qui lui étaient portés, maintenant toute prête à se défendre.

Rue Marquis-de-Morès, pas de circulation ; la tension était pareille. Un misérable indigène avait échappé à ses poursuivants en franchissant d'un bond extraordinaire le parapet pourtant très élevé de la gare. Les enfants, qui avaient assisté à la scène, étaient bouleversés. Dans la rue, du sang, des espadrilles, un turban...

En France on fête l'année qui finit... l'année qui commence ! C'est la rétrospection des événements heureux ou des catastrophes, qu'on regarde confortablement installé. C'est l'échange des cadeaux, les toilettes, la lumière... Dans Paris illuminé, c'est la ruée habituelle vers les spectacles, les boîtes de nuit.

Ces bruits de fêtes couvrent les appels angoissés de cette Algérie encombrante, dont il faut se débarrasser, maintenant qu'elle est démantelée, déchirée. Qu'importe si des Français, européens ou musulmans, s'y battent et meurent côte à côte ! C'est pour rien, pour l'honneur. Nous ne sommes plus que des réprouvés.

A Oran, le couvre-feu est maintenu ; il n'y aura pas les joyeux cortèges de la Saint-Sylvestre. Dans les rues vides ne circulent que des patrouilles.

Mais la nuit est si douce que toutes les fenêtres sont ouvertes, on entend parler les gens.

Je suis seule sur la terrasse à guetter tous ces bruits. Mon mari et mes plus jeunes enfants dorment. Les grands sont partis chez des amis ; ils ont emmené leurs duvets puisqu'ils ne pourront revenir qu'au matin.

A minuit, immense concert de casseroles, musique, Chant des Africains, auxquels répondent les sirènes des bateaux et, dominant tout, brusquement, les cinq notes "Algérie française" émises en longs sifflements par la cheminée monumentale de la centrale électrique. Les gens aux balcons sont déchaînés.

Dès que le couvre-feu est levé, je pars à la première messe de la matinée. Près de la cathédrale, une auto chargée de jeunes gens m'arrête : "Bonne année, madame". Je ne peux plus maîtriser une

émotion que je ressens encore, que je n'oublierai jamais ! Le refuge est tout proche pour pleurer à mon aise tout ce que j'ai vu, tout ce que je redoute.

Nous sommes tout de même allés passer la journée à Mostaganem. Le soir, en rentrant, il y avait de nouvelles ruines. Dans notre quartier, les grands magasins "La Belle Oranaise" achevaient de brûler.

Les vacances se terminaient. Jean-Pierre était à la veille de repartir. Il se trouvait au bureau du commissariat, un soir après le couvre-feu, lorsque arrriva une famille musulmane débarquant du train d'Alger, chargée d'enfants et de bagages. Plus de taxis, le train avait trop de retard. Ces gens étaient affolés, ne sachant comment regagner leur domicile en bordure du Champ de manœuvres. La voiture d'un de nos amis était devant la porte, on donna un laisser-passer à Jean-Pierre, qui put sans encombre ramener ces gens chez eux.

Un très jeune homme seul au volant d'une voiture après le couvre-feu ne pouvait qu'être suspect, sa mission à peine croyable. C'est ainsi qu'en jugea une patrouille, qui l'arrêta. Et tandis qu'alertés les locataires des immeubles voisins hurlaient des injures, mains en l'air, dos au mur, on le fouilla, on éplucha ses papiers, on fouilla la voiture et, par bonheur, on le laissa partir. Lorsqu'il rentra et qu'il jeta sur le tapis, pêle-mêle, tous ses papiers, son indignation dépassait son émotion.

Il repartit le 3 janvier. Il ne devait plus revenir !

Ce jour-là, les classes reprenaient aussi à Oran, mais pour combien de temps ? Aller à l'école ou au lycée devenait une chose dangereuse. Les enfants ne sont plus préservés du vent de folie qui submerge tout.

Il n'y eut pas de montée à l'école des Planteurs ce 3 janvier. La place de l'Hôtel de Ville était cernée par les militaires, les rues descendant à la Marine "bouclées". Sur les trottoirs, à la hauteur du "Printemps", il y avait des cadavres de Musulmans et d'Européens. Pour cette seule journée, on compte seize morts à Oran.

Nous avons su, après, que l'armée avait fait sauter un hôtel de la rue Philippe, véritable bastion F.L.N. dans la ville. Ses caves communiquant avec les souterrains espagnols permettaient toutes les réserves en hommes, en armes et en munitions.

Dans le courant du mois, plusieurs attentats commis à proximité des établissements scolaires coûtèrent la vie à trois jeunes gens : deux tués devant les lycées du centre, un autre au collège technique "Des Palmiers". D'autres furent mitraillés en attendant l'ouverture des écoles, et toujours à peu près de la même façon : d'un scooter ou d'une voiture, on tirait sur les groupes, et le tueur échappait aux poursuites.

Les parents réagirent, exigeant qu'on protège leurs enfants. Ils décidèrent la grève scolaire et approuvèrent pleinement toutes les manifestations des jeunes.

Pendant toute une journée, le 20 janvier, pour arrêter ces manifestations, un service d'ordre français exerça sur une jeunesse française qui ne demandait que sa sécurité la répression la plus odieuse. Des jeunes, des enfants furent matraqués et blessés. Tard dans la soirée, on entendit claquer les grenades offensives jusque dans les petites rues près de chez nous.

Dès le début de l'année, les études semblaient bien compromises. Comment travailler dans de telles conditions !

Jean-Michel était alors en cinquième. Les petites classes du lycée Lamoricière avaient été transférées dans une école de la rue Mirauchaux. Il s'apprêtait un matin à partir pour la composition de latin quand, brusquement, notre quartier fut "bouclé". Plus de circulation, une jeep de commandement devant notre porte et, autour de nous, tout un appareil de guerre. Comment sortir ?

Je descends demander à un officier s'il était possible de faire passer le petit. "Passé cette fin de rue, votre fils ne sera plus sous notre contrôle", me répondit-il ! Autrement dit, il pourra être tué par n'importe quelle balle tirée par un autre service d'ordre.

J'ai regardé l'homme qui me parlait : il portait bien un uniforme français, et il aurait la conscience tranquille puisqu'il m'avait prévenue !

Jean-Michel ne fit pas de composition de latin.

Chaque jour, la vie à Oran devenait plus difficile. Sûr de l'impunité, le F.L.N. devenait plus agressif, et les colonnes interminables de victimes que donnaient les journaux tous les matins s'ajoutaient aux colonnes de la veille.

Chaque jour, parce qu'un des leurs avait été abattu, un corps de métier ou deux se mettaient en grève et manifestaient : les

cheminots, les facteurs, les employés de l'E.G.A. Les médecins, le personnel de l'hôpital civil n'étaient pas davantage épargnés : se rendre au chevet d'un malade devenait, à certaines heures, une équipée dangereuse. Tous réclamaient simplement une protection, une sécurité qu'on ne leur accordait pas. Qui aurait supporté tant d'injustices sans réagir ?

On surprend un matin, dans notre marché, un terroriste qui s'apprêtait à lancer une bombe. On l'arrête, mais ne va-t-on pas le relâcher ? La foule est indignée, elle manifeste violemment devant le commissariat, où on a fait appel à l'armée pour protéger le fourgon cellulaire. Pour éloigner cette foule, un officier plein de zèle tire deux coups de feu : une balle passe au ras du visage de Geneviève, que le bruit de la rue avait attirée au balcon avec moi. Il est des émotions qu'on n'oublie pas.

Le dimanche suivant, il y a une réunion de parents et de Guides dans un immeuble rue Brancion, attenant à notre marché. Il est près de midi. Tout à coup, une explosion et des hurlements. Je me précipite au balcon. C'est un Arabe qui gît dans son sang, au coin de notre maison. Des gens courent. Il y a, au milieu de la chaussée, un petit âne affolé, et une carriole démantelée. La grenade que ce misérable transportait, cachée dans un couffin, a explosé plus tôt qu'il pensait, et c'est lui la victime.

Les enfants vont rentrer, je pense à ce qui aurait pu arriver... Et je continue aussi naturellement que je le peux à préparer le repas.

Le 24 janvier, l'anniversaire des "barricades" fut l'occasion de ferventes manifestations d'union dans toute l'Algérie. Tant de souffrances endurées depuis deux ans, tant d'espoirs piétinés, mais toujours bien vivants avaient forgé dans tous les cœurs, même chez ceux qui étaient le moins préparés à la lutte, la résolution de tenir coûte que coûte.

Le 24 janvier, une nouvelle fois, Oran se couvrit de drapeaux. A partir de 17 heures, l'ordre de grève générale vida les magasins, les entreprises, les administrations, pour permettre à tous de participer à la manifestation des Anciens Combattants dont tous, Européens et Musulmans, avaient besoin pour se sentir solidaires. La foule débordait la place des Victoires et l'avenue Loubet, jusqu'au Monument aux morts, couvert de gerbes tricolores.

De 18 heures à 18 heures 15, l'ordre avait été donné d'observer un quart d'heure de silence, de fermer les volets, d'éteindre les lumières et plus personne dans les rues. Ce fut le moment le plus impressionnant. Nous avions pu, en hâte, regagner la maison. Mais bien des gens n'eurent que le temps de s'engouffrer dans des couloirs ou restèrent immobiles, figés sur les trottoirs. Accroupis derrière le parapet de notre terrasse, nous avons regardé s'éteindre toutes les lumières et écouté tous les bruits s'arrêter, comme les dernières pulsations d'un cœur immense. Les pneus des dernières voitures lancées à toute allure crissèrent longuement... Et puis, plus rien. Un voile immense jeté tout à coup sur Oran en avait fait une ville morte. Seuls, résonnant sur le trottoir en bas, les pas hésitants d'une patrouille tellement inutile en un tel moment troublèrent quelques instants ce silence écrasant.

Et puis, d'un même élan, à l'heure dite, d'un bout à l'autre de la ville, la vie reprit.

Dans la nuit, les Gardes mobiles et les C.R.S. saccagèrent les fleurs du Monument aux-morts. Si incroyable que cela puisse paraître, des Français se sont abaissés à une telle profanation devant un monument érigé en souvenir d'autres Français "morts pour leur patrie" !

Le lendemain, avec une ferveur plus grande pour réparer l'outrage, le monument fut fleuri à nouveau.

Le nombre des attentats était si élevé certains jours que le journal ou la radio pouvaient dire que le record de la veille était battu !

Combien de temps pourrai-je, en m'éveillant, me rassurer en guettant aux premières heures du matin les bruits familiers du quartier ? Si le bus passait à l'heure habituelle, c'est que tout était calme. Sinon !...

Le quartier était d'ailleurs bien moins bruyant. La rue restait déserte jusqu'à ce qu'il fasse tout à fait jour. Plus de bidons de lait déchargés bruyamment sur la chaussée devant le marché, tandis que les grilles d'entrée grinçaient longuement sur les rails. Pourquoi cet acharnement à les faire grincer ? Pour mieux réveiller le quartier sans doute ! Comme j'aimerais entendre encore ce grincement. Comment ramasser ou distribuer les légumes ? Les camions arrivaient comme ils pouvaient, quelquefois très tard dans la matinée.

Fatma avait un nouveau mari. Un garçon élégant, trop élégant ! Elle continuait aussi affectueusement, aussi fidèlement à venir nous voir. Fidèle, elle l'est restée jusqu'aux premiers mois de notre retour en France... et puis, elle a cessé de nous écrire. Qu'est-elle devenue ?

Pour m'aider, Aïcha l'avait remplacée. Aïcha, je la connaissais depuis que nous étions à Oran. Elle faisait partie du commissariat : le balayage des bureaux, les courses des plantons suffisaient à l'occuper, et cela lui permettait de se chauffer en hiver et de sommeiller doucement en été, sur les bancs d'attente. Je m'attachai à elle, elle s'attacha à nous, et bien souvent, aux heures les plus noires, pour qu'il ne lui arrive rien en route, elle est restée avec nous.

Ces femmes, sans doute malheureuses chez elles, adoptaient la famille de leurs patrons, et elles faisaient tout simplement partie de la famille. Que de photos prises avec Fatma !

Nous vivions sur un rythme de plus en plus épuisant. Les bouclages, les fouilles, les perquisitions odieuses et sans motif étaient devenus la routine quotidienne de tous les quartiers, les uns après les autres. Si l'on se trouvait à ce moment-là dans un magasin ou à la poste, il fallait attendre que le bouclage soit levé pour en sortir. Il y avait des rafles surprises en ville, dans les cafés, à la sortie des cinémas, et des gens de toutes conditions étaient brutalement emmenés, rendus deux ou trois jours après ou pas du tout. Certains restaient emprisonnés comme otages, d'autres étaient abandonnés volontairement dans les quartiers les plus exposés à la fureur des hordes déchaînées. On emmenait tout aussi bien les très jeunes gens entre douze et quinze ans : j'en ai vu de mes yeux, rue de Mostaganem, que des Gardes mobiles entassaient dans des camions, insensibles aux protestations de la foule, aux larmes et aux supplications des mères.

Le prétexte : vérifications ! Trop d'hommes, trop de jeunes, on le supposait, s'enrôlaient dans l'armée secrète.

Les femmes et les jeunes filles n'échappèrent pas à ces brimades ignobles. On les laissait des nuits entières parquées au stade. Les nuits de l'avant-printemps sont froides, même sur la côte algérienne ; comme personne n'était à l'abri de ces rafles, nous avions pris l'habitude d'emporter un lainage ou une écharpe dans notre sac.

Les écoles fonctionnaient encore ; les enfants, malgré tant de menaces, sortaient quand même. On nous téléphonait du lycée ou du cours de solfège pour aller les chercher lorsque la tension était trop grande en ville ; mais, le plus souvent, ils revenaient seuls, voyant parfois un cadavre, deux cadavres sur le même trottoir.

Mon petit Jean-Marie n'avait pas dix ans et, d'une main malhabile, il relevait le détail et le numéro des voitures signalées comme suspectes : plusieurs voitures piégées avaient fait déjà bien des victimes. J'ai en main un petit papier arraché à un cahier : "Attention, Peugeot bâchée 266-225, voiture militaire".

Après de telles journées, où il fallait quand même travailler et faire face à tous les soucis familiaux, on aurait eu besoin de calme et de repos. Mais il n'y avait plus de soirées calmes à Oran ! On ne comptait plus le nombre d'explosions par soirée. Les unes sourdes et lointaines, qu'on essayait de localiser ; les autres toutes proches, qui nous faisaient sursauter, instinctivement éteindre toutes les lumières et nous précipiter au balcon.

Sur le balcon, il fallait cependant se hasarder prudemment, sinon le faisceau lumineux d'un projecteur vous plaquait au mur comme dans un film d'épouvante. Geneviève en fit l'expérience.

Réflexe de peur pour ces Gardes qui patrouillaient à la file indienne, rasant les murs, le doigt sur la gachette de leur mitraillette. Quand le quartier ne hurlait pas son dégoût sur leur passage, les façades muettes de toutes ces maisons que la nuit engloutissait dans l'ombre étaient encore plus inquiétantes. Ces hommes avaient accepté la tâche dégradante de persécuter, de perquisitionner, d'arrêter des Français ; il était normal qu'on la leur rende de plus en plus difficile.

On sabota d'abord l'éclairage des rues. D'un coup de stac (un stac, c'est un lance-pierre que tout garçon oranais sait employer), les lampes sautaient les unes après les autres. Ce fut l'obscurité.

Et pour compliquer les choses, nuit après nuit, on descella et changea toutes les plaques des rues, tous les panneaux indicatifs. La topographie de la ville en fut transformée, toutes les cartes, tous les plans faussés. Nous regardions les patrouilles en jeep s'arrêter hésitantes à notre carrefour et consulter longuement leurs cartes à la lueur d'une lampe-torche.

Les autres, ceux qui avaient entrepris de défendre la ville, la connaissaient parfaitement. Dès la nuit tombée, elle leur appartenait d'autant mieux que, de terrasse à terrasse, on pouvait communiquer entre plusieurs immeubles, entrer dans une maison et ressortir à l'autre bout du quartier. Des piétinements légers entendus en pleine nuit sur notre terrasse nous ont convaincus qu'elle avait souvent servi de passage.

On n'entendit pas à Oran l'allocution du Chef de l'État, le 25 février. Une nouvelle fois, malgré toutes les précautions - et quelles précautions - prises en haut lieu, les installations des studios de la télévision avaient été détruites.

Par contre, le lendemain, on s'arracha une "édition pirate" de l'Écho d'Oran que, par hasard, j'ai conservée. Sur une page intercalaire, un titre "Édition spéciale de l'O.A.S.". En en-tête, le salut du général De Gaulle à Oran, le 6 juin 1958 : "Vive Oran, ville que j'aime et que je salue, bonne terre française" ! Une immense photo du général Salan occupe la page entière ; seules l'encadrent une photo et une proclamation du général Jouhaud, promettant la réalisation de cette Algérie fraternelle que nous souhaitions avec une foi toujours aussi forte.

Un tel exploit déchaîna l'enthousiasme des Oranais ! En quelques instants, des milliers d'exemplaires furent vendus.

De moins en moins secrètement, l'O.A.S. menait le bon combat ; son action paraissait sans limite.

Pendant trois jours, l'Écho fut suspendu.

Mais il fallait des fonds. Pour aider financièrement l'organisation, Oran fut vite à la pointe de l'action. Les collectes auxquelles se soumettait spontanément la population, qui par ailleurs ne payait plus ses impôts, ne suffisaient pas. Les commandos rivalisaient d'audace et d'imagination ; bénéficiant aussi de complicités certaines, ils multiplièrent les hold-up, les vols d'armes, de munitions, de tenues militaires. A chaque annonce d'un coup réussi, nous applaudissions tous joyeusement. Il ne s'agissait pas de vols, mais d'une juste disposition des choses au service du pays !

Le dimanche 25 février, vers midi, un coup de téléphone me bouleverse : il vient de l'hôpital civil. Laconiquement, une voix anonyme me dit : "Une jeune fille que vous connaissez vient d'être blessée par balle". Mes filles ne sont pas encore rentrées !... Je demande des précisions en tremblant. C'est Hadjila, la malheureuse fille de notre marchand de légumes. Rue Cavaignac, sa mère a été tuée à son côté, elle-même est blessée sérieusement.

Que de drames semblables l'hôpital n'abritait-il pas à ce moment-là ! Il y régnait une atmosphère inquiétante que l'inaltérable bonté des sœurs n'arrivait pas à dissiper.

Pour un oui, pour un non, le personnel musulman se mettait en grève ou en congé, et on savait que c'était pour soigner clandestinement d'autres blessés. Des commandos y faisaient irruption, enlevant un malade ou un blessé notoire, à moins qu'on ne l'exécute sommairement sur place. On m'avait avertie que mes visites étaient mal vues.

A peu près dans le même temps où les journaux de France relatèrent, avec de gros titres et une véhémente indignation, l'accident d'une petite fille de quatre ans blessée à Paris, après l'explosion d'un plastic, par des éclats de verre qui, heureusement, ne lui firent pas perdre la vue, il y eut à Oran, à la suite de tant d'autres massacrées depuis sept ans, de nouvelles et bien innocentes victimes. Je n'ai, pour ma part, entendu personne en France me parler du martyre de la famille Ortéga, ni de la mort de la petite Chantal Garido. Personne, même parmi les gens les mieux intentionnés à notre égard ! Tous les ignoraient.

Pourquoi la presse métropolitaine, si prompte pourtant à s'émouvoir du moindre fait imputé à tort ou à raison à l'O.A.S., faisait-elle le silence sur ces crimes monstrueux qui n'avaient aucune excuse ?

A Mers-El-Kébir, le jeudi 1er mars, au début de l'après-midi, dans la cour de la conciergerie du stade de La Marsa, des brutes déchaînées massacrèrent à coups de hache la gardienne, madame Ortéga, et son petit garçon, André. La petite fille, Sylvie, cinq ans, revenait du jardin, les bras chargés de fleurs : elle eut la tête écrasée sur le sol... Et le père, employé aux constructions navales, en rentrant chez lui, trouva sa famille anéantie.

Une foule de plus de quinze mille personnes assista, dans la plus grande dignité, aux obsèques que conduisaient les marins, amiraux en tête. Et trois jours après, le jour de l'Aïd, un nouveau miracle : des milliers d'anciens combattants musulmans et européens, auxquels s'étaient jointes des délégations de tous les petits douars environnants, s'assemblèrent sur la grande place de Kébir pour dire publiquement et courageusement qu'ils se désolidarisaient des tueurs de la famille Ortéga, qu'il ne fallait pas oublier qu'on s'était battu ensemble pour une même patrie, et l'on cria encore : "Vive la France !"

La petite Chantal Garido était la fille d'un inspecteur de notre commissariat. La famille Garido habitait Saint-Hubert, un nouveau quartier d'Oran, en bordure de la route de La Sénia. Le vendredi 2 mars, vers 11 heures 30, un groupe de fellaghas tirait sur une patrouille militaire, en plein centre de Saint-Hubert. Une brève fusillade s'ensuivit, forçant les gens à s'abriter n'importe où, au moment de la sortie des écoles. Madame Garido était allée chercher son petit garçon, laissant à la maison la petite Chantal, qui se remettait d'une varicelle. Attirée par le bruit et inconsciente du danger, la petite fille fut atteinte par une balle au moment où elle se penchait au balcon. Pauvre petite victime qui demandait seulement à sa maman de ne pas la gronder parce qu'il y avait des taches de sang dans l'appartement ! La balle avait traversé la rate ; on lutta toute la nuit pour la sauver.

La famille était originaire d'El-Ançor, un des jolis villages qui bordent la côte à l'ouest d'Oran. C'est là que, le dimanche suivant, je suis allée à l'enterrement. Il pleuvait. Tout le village se pressait dans la chapelle.

S'il y a au ciel de la joie quand meurt un innocent, sur terre, la douleur des mères est sans mesure. Le glas de la petite église d'El-Ançor était moins poignant que la voix de la malheureuse mère appelant doucement Chantal à travers ses larmes.

Nous n'avions pas d'informations précises sur les négociations qui se déroulaient en France avec le F.L.N. Des marchandages sans fin, qu'on appelait conférences, avaient lieu en Suisse, maintenant à Évian.

Cette préparation, lente comme une agonie, des jours décisifs que nous allions vivre, augmentait le malaise dans lequel on étouffait depuis des mois, et le nombre des morts ne diminuait pas.

Tout est précipité dans les notes que je relis.

Un matin, une auto piégée (bourrée d'explosifs) qui devait être amenée en ville, explose avant l'heure en Ville Nouvelle. Il y a, dit-on, trente-cinq morts.

Au soir du 5 mars, un commando O.A.S. attaque la prison civile et exécute les condamnés à mort F.L.N. Les Musulmans tentent une descente en haut de la rue Dutertre : affolement dans notre quartier ; ce sont les pompiers qui les arrêtent.

On a tué le pompiste en face de chez nous. Sept coups de revolver ont interrompu notre déjeuner et nous ont précipités au balcon. Personne n'a vu qui a tiré. C'était, paraît-il, un collaborateur zélé du F.L.N. ; il avait, entre autre, de nombreuses listes de personnes du quartier à abattre. Au claquement sec des balles, tout s'est arrêté en quelques secondes ; et puis les passants, rares à cette heure, ont contourné ce corps, qu'une voiture de C.R.S. a enlevé, laissant seulement une grande tache brune qui marqua longtemps le trottoir, malgré les pluies de printemps.

Il y a beaucoup de militaires parmi les victimes du F.L.N. Beaucoup d'attentats en pleine ville : rue du Général-Leclerc, rue de la Bastille. Les terroristes ne vont pas loin, ils sont presque toujours exécutés sur place. Par qui ? comment ? personne ne le sait jamais. Ce qu'on sait pourtant, c'est qu'il s'agit souvent de fellaghas sortant des prisons de la Métropole, enrôlés et réarmés en Algérie.

Chaque jour, un étage ou deux de la nouvelle préfecture est plastiqué ; le personnel civil est licencié, et les bâtiments isolés des rues avoisinantes par une ceinture de barbelés.

Dans certains quartiers, à la Marine par exemple, pour garder la Préfecture de police, il y a deux bataillons de zouaves, et les barbelés s'élèvent chaque jour d'un rang nouveau, enserrant si étroitement toutes les rues donnant sur la place Kléber qu'il est pratiquement impossible d'y circuler en voiture.

Les ordures restent trois ou quatre jours sans être ramassées.

Nos journaux font grève.

A part les traditionnels coups de canon et une demi-grève des Musulmans, on s'aperçut à peine de la fin du Ram'dam, et l'Aïd de cette année ne donna lieu à aucune manifestation d'allégresse ; la misère était trop grande.

Pourtant, à notre grand étonnement, un matin, en montant aux Planteurs, nous avons rencontré une longue file de Musulmans faisant la chaîne pour l'embauche. Il y en avait donc qui espéraient encore en nous ?

Cependant, les Planteurs devenaient de plus en plus dangereux. De ce repaire de fellaghas dominant la ville, des bandes armées ne cessaient de tenter de descendre ; les gens de la Marine étaient terrorisés. Un certain jour, à 13 heures, il y eut des coups de feu si nets et si proches de la cour de récréation des tout-petits, à Saint-Louis, qu'on crut à des explosions de pétards. On décida, jusqu'à nouvel ordre, la fermeture de l'école des Planteurs. Jacqueline se trouva donc libre ; elle me remplaça à Saint-Louis, et j'acceptai une petite classe à l'Œuvre Grancher, à Pont-Albin, sur la route de Misserghin.

Nous partions tous les jours chacune de notre côté.

Pour ne pas exposer la voiture à de dangereux stationnements devant Saint-Louis, Geneviève accompagnait sa sœur, allait la chercher.

Comment avons-nous supporté le danger de ces allées et venues quotidiennes ? La mort était à tous les coins de rue. C'était parfois cinq ou six cadavres qu'elle voyait sur son chemin : autour d'un corps, des souliers, un sac, objets devenus dérisoires, qui retenaient une seconde de pitié, un murmure de prières ; mais les passants ne s'arrêtaient pas, chacun portant sa propre inquiétude.

On a trouvé comme cela, un matin, Germain assassiné dans un faubourg. Germain, c'était le clochard sympathique de tous les quartiers d'Oran. La police le regardait avec indulgence et tout le monde le connaissait. Vêtu bizarrement de tricots que recouvrait en hiver une longue veste, un vieux chapeau délavé ombrageant un visage qui disparaissait sous une broussaille de poils gris sans cacher pourtant des yeux malicieux, il allait, attentif à tous les spectacles de la rue. Un éternel pot de peinture à la main, il pouvait tout aussi bien effaroucher les passants par la verdeur de ses propos, effrayer les enfants qu'il interpellait sévèrement, que faire de longues pauses à la cathédrale, où on le trouvait souvent moitié méditant, moitié sommeillant. Aux pinceaux qui dépassaient de son pot de peinture il joignait maintenant de petits drapeaux, et quelquefois, au bord du trottoir, il faisait mine de se mettre au garde-à-vous en criant : "Algérie française". Pourquoi avoir tué Germain ?

A l'Œuvre Grancher, route de Misserghin, on recevait et soignait les enfants européens et musulmans menacés de tuberculose, du premier âge à dix ou douze ans. Entraînée par le dévouement inlassable de notre ami le docteur R., une équipe jeune, dynamique, mi-européenne, mi-musulmane, s'occupait des enfants.

Dans cet endroit particulièrement joli, au milieu de jardins pleins de fleurs et de légumes, de vergers que se partageaient quelque trois cents amandiers et autant d'orangers, on avait édifié des bâtiments très modernes des terrasses inondées de soleil et deux petites classes pour qu'en dehors des heures de repos les enfants ne perdent pas leur temps. C'est dans une de ces petites classes que je suis restée près de trois mois, avec une quinzaine d'enfants, garçons et filles bien attachants. Tous les matins, une voiture venait chercher en ville le personnel qui ne logeait pas à l'Œuvre et nous ramenait le soir. C'est ainsi qu'il me fut donné, de Delmonte à Eckmülh en passant par Saint-Eugène et le boulevard Front-de-Mer, de voir chaque jour un quartier d'Oran un peu plus meurtri.

Le calme de Grancher apaisait ce cauchemar pendant quelques heures. Seul, le passage de l'hélicoptère, qui n'en finissait pas de scruter les moindres coins d'Oran et arrivait quelquefois jusqu'à nous, troublait un moment la récréation ; mais il enchantait les enfants.

L'Œuvre Grancher à Pont-Albin ne fut pourtant pas épargnée bien longtemps. La nuit, des bandes rebelles empruntaient les jardins en les saccageant ; le jour, de lamentables perquisitions bouleversaient la maison. Les familles, inquiètes, reprirent peu à peu leurs enfants. Trop de dangers menaçaient le personnel ; mi-juin, on ferma l'école et on prépara l'exode.

Monsieur Martel, l'économe, ne suivit pas ses camarades. Il avait disparu un soir. Le malheureux ne revint jamais d'Oran où il était allé embrasser ses vieux parents qui partaient pour la France. Disparu, tué sans doute par les soldats de l'A.L.N.*, et sans autre motif que d'être sans papier d'identité ; c'est du moins ce qu'on a supposé, sa carte lui ayant été enlevée un jour de contrôle, comme à bien d'autres, par les Gendarmes mobiles.

* *A.L.N. : armée de libération nationale.*

L'étau se resserra sur Oran, le général Katz devint son bourreau et, jusqu'à la fin, il eut le sinistre privilège d'exercer sur la population des brimades sans mesure.

Les bâtiments publics étaient peu à peu tous réquisitionnés. Plus de représentations à l'Opéra : un réseau de barbelés l'entourait, des sacs de sable fermaient les issues, des sentinelles veillaient au bas de l'escalier. On ne rouvrit plus la salle si chère aux Oranais ; elle était aux mains de tragédiens d'un nouveau genre, les Gardes mobiles. Dans le courant du mois d'avril, le lycée Lamoricière, le seul qui fonctionnait à peu près normalement, fut pris à son tour et transformé en caserne de C.R.S.

Pour lutter contre ces "Forces de l'Ordre" si bien mises en place, l'O.A.S. intervenait maintenant au grand jour et multipliait les occasions de se manifester. Les contrôles O.A.S. dans les rues, les cafés, les bus et même les bâtiments publics étaient constants. On était fier d'exhiber sa carte d'identité marquée du signe de l'O.A.S. Disciplinés, les Oranais suivaient toutes les consignes d'action, tous les bulletins d'informations, que des hauts-parleurs reprenaient le soir place des Victoires.

Le 16 mars, l'autorité décréta le couvre-feu à 19 heures 30. A la suite de cette décision, la tension monta en ville. L'O.A.S. décida à son tour que l'ordre du couvre-feu ne devait pas être respecté, et les rues restèrent noires de monde jusqu'à une heure avancée de la nuit.

On vendait ouvertement, dans les magasins d'alimentation, des sacs pour la ration du combattant O.A.S. et des jeunes gens faisaient ensuite d'immenses collectes ; personne, même parmi les plus pauvres, ne se dérobait à ce devoir de solidarité.

Le cessez-le-feu n'était plus qu'une question d'heures.

La nervosité et l'anxiété ne cessaient de croître chez nous.

Depuis quelques jours, des mains pieuses illuminaient chaque soir la Vierge de Santa-Cruz.

J'avais fait, comme tout le monde, des provisions pour les jours mauvais qu'on prévoyait : conserves, légumes secs, biscottes et même des carafes d'eau. L'eau risquait d'être polluée, disait-on, et la conduite des Beni-Badhel sautait si souvent !

Six membres des Services Sociaux de l'Enseignement, en réunion au lycée de Ben-Aknoun, sont exécutés le 15 mars ; parmi eux, Mouloud Feraoun, écrivain de talent, le chantre kabyle. Son journal fait mal, mais il est le reflet d'une souffrance vraie à la suite de tant d'incompréhension. Pourquoi avoir accumulé tant d'erreurs, tant de mensonges et laissé mourir ceux qui, malgré des opinions différentes, luttaient pour un même idéal et qu'on aurait pu amener, à force d'amour, à une juste appréhension des choses ! Que d'occasions perdues !

A la suite de cette exécution, le Rectorat décida la fermeture des écoles et les enfants eurent des vacances de Pâques anticipées, qu'on appela "vacances de printemps". Dans quelles conditions auraient lieu les examens, on l'entrevoyait mal.

Le dimanche 18 mars, pour tromper notre attente, nous sommes allés à Bouisseville, et c'est en quittant nos amis, à 18 heures, que la radio nous a appris le cessez-le-feu.

Nous nous y attendions, le choc ne fut pas moins douloureux. Au lieu d'un soupir de soulagement comme on doit en avoir à la fin de toute guerre, ce cessez-le-feu ne pouvait qu'être le prélude de craintes plus grandes.

Très vite, nous avons pris rang dans le flot des automobilistes pressés de rentrer à Oran. Ce n'était pas un embouteillage habituel aux portes de la ville, d'où montait une grande rumeur, mais un cortège de voitures qui klaxonnaient "Algérie française". Il y avait déjà des drapeaux partout. Pour la dernière fois, Oran se drapa entièrement de tricolore et le resta plusieurs jours.

Lorsqu'on rentra les drapeaux, on jura de ne plus les sortir avant la victoire !

Certains avaient été déchiquetés, déchirés par des balles françaises ; on les exposa, comme on colla sur les murs, boulevard

Marceau par exemple, des petits papillons avec ces mots de Georges Bidault : "J'ai vu bien des choses ; mais qu'on tire sur le drapeau français, il faudra le voir pour le croire !" A Oran, dans la semaine du 19 au 25 mars 1962, on a tiré à plusieurs reprises sur le drapeau.

Nous sommes descendus en ville. Il y régnait une animation extraordinaire. Tous ceux qui étaient arrivés à temps étaient massés place des Victoires (le Forum d'Oran) ; elle était noire de monde. Pas de militaires ni de C.R.S., mais des paras O.A.S. pour régler la circulation. La foule était bien trop émue pour qu'il y ait le moindre incident.

A 20 heures, discours du Chef de l'État ; il fut brouillé. Immédiatement après, Salan et Jouhaud, à tour de rôle, d'une voix ferme, proclamèrent la résistance engagée. Alors, de toutes les poitrines, de tous les immeubles, partirent "La Marseillaise", "Les Africains" chantés à pleine voix.

Et puis nous sommes remontés. Silencieux comme nous, après ce tapage qui camouflait leur inquiétude, leur colère et leur déception, les gens rentraient chez eux.

A minuit, toutes les lumières s'éteignirent ; on avait coupé le courant, la journée de deuil commençait. Le ciel s'était mis à l'unisson : toute la nuit, l'orage gronda.

Ainsi donc, il avait fallu sept ans et quatre mois depuis le 1er novembre tragique pour tout détruire et arriver au "dégagement" ; et ceux qui étaient hors-la-loi sont devenus "interlocuteurs valables", ils parlent en vainqueurs à la radio, glorieux de leurs crimes, prêts à demander des comptes. Pour en arriver là, était-il besoin de tant de morts, de tant de larmes ?

Comment réagissait-on en France ? Indifférence ou soulagement de voir terminer une guerre qui n'en finissait pas ? Les jeunes au moins ne partiraient plus. La patrie oublieuse voulait nous ignorer et nous laissait cracher au visage. La voix du Chef de l'État, la radio, la presse ne présentaient-elles pas le cessez-le-feu comme une victoire !

Nous n'avons pas eu le loisir de ressasser notre amertume. Une telle explosion de violences se déchaîna que les quelques mois du cessez-le-feu firent autant de victimes que plusieurs années de guerre. Des quartiers comme Bab-El-Oued, où il y eut tant de morts,

ont pris rang à côté de cités martyres comme Oradour ; mais, à Oradour, les ennemis n'étaient pas les Français !

Le lundi matin, nous avons pu entendre une messe "à la sauvette" ; nous étions, Jacqueline et moi, des rares personnes à être sorties. Dès 8 heures, il n'y eut plus personne dans la rue, pas un magasin ouvert, pas une voiture. Par un interstice du volet, je vois la rue Dutertre, notre Placette et le boulevard Marceau ; c'est le désert.

Cette discipline de silence librement et unanimement consentie par toute une population, qui fit pendant vingt-quatre heures d'Oran et de toutes les villes algériennes des cités mortes, fut plus impressionnante que toute autre manifestation. Tous les habitants chez eux, volets clos, derrière une incomparable floraison de drapeaux.

Nous avons, coûte que coûte, mis le nôtre, tout petit, au balcon. Et puis, ô joie ! nous nous sommes aperçus que quelqu'un, un Musulman, avait pavoisé le commissariat.

Un piquet de quelques messieurs, au coin de la rue Dutertre, resta tout le jour. Pas un Musulman ; on était loin de l'explosion de joie qui devait faire déferler des cortèges partout !

Nous avons vécu sur nos réserves : pain, lait, biscottes étaient prévus pour les enfants ; et, le soir, à la lueur des bougies et d'une lampe à pétrole, ce fut un jeu pour eux de faire des brochettes sur un barbecue de mon invention.

Pour se détendre un peu, dans le courant de l'après-midi, les enfants se sont glissés à plusieurs reprises sur les terrasses ; elles étaient jonchées de tracts lancés par un avion militaire : "Paix. Algériens, soyez garants de la Paix les uns et les autres, faites sortir la Paix de demain". C'était bien creux ! et tellement faux !

Dans le grand silence, on entendait les gens parler derrière leurs volets clos.

A la tombée de la nuit, sous un ciel lourd, orageux, le silence se fit plus écrasant. Quand s'éloignaient les pas des patrouilles qui, par hasard, le troublaient, il n'y avait plus que le claquement de notre petit drapeau dans le vent et le bruit de la pluie. A minuit cependant, il y eut une forte explosion, des cris, une rumeur, des coups de feu pas loin de notre quartier, et puis plus rien.

Mardi matin, l'électricité et le gaz sont rétablis.

On fait la chaîne devant la boulangerie du boulevard Marceau. Bien des boulangeries restent fermées ; le courant n'a pas été redistribué partout en même temps ou bien elles manquent d'ouvriers puisqu'il n'y a que peu de transports.

Les rues sont toujours aussi pavoisées. On a collé de magnifiques affiches O.A.S. : deux jeunes gens, un Musulman et un Européen, enveloppés dans les plis d'un drapeau, brandissant un fusil "Aux armes, citoyens".

C'est le mercredi 21 que nous avons commencé à connaître la répression "impitoyable" que le Chef de l'État avait promise le soir même des accords.

Alors, dans la ville figée dans l'angoisse et la peur allait se poursuivre une lutte hors de mesure, épuisante, mais combien exaltante.

Comme il est difficile de comprendre ceux qui souffrent ! Un jeune métropolitain de nos amis nous disait sa peine sincère de nous voir nous engager dans un combat promis d'avance à l'échec parce que sans rapport avec les moyens dont disposait l'adversaire ! Ce n'était pas par goût d'un sacrifice inutile, oh non ! Mais il n'était pas possible de se laisser emporter par ce courant implacable sans réagir de quelque façon que ce fût. C'était bien autre chose que leurs terres ou leurs domaines que défendaient ceux qui se battaient dans les rues. Les plus nombreux étaient comme nous et n'avaient, comme le dit Jacques Soustelle, "pas un mètre carré de terre, pas un cep de vigne" !

Oran perdait peu à peu sa joie de vivre. La Placette en bas restait de longues heures silencieuse, déserte. Mais ce silence cachait le plus terrible des bouillonnements. En un clin d'œil, cette paix trompeuse pouvait faire place à une furieuse bataille.

C'est ainsi que tout a commencé à 14 heures, ce mercredi 21 mars, au carrefour Saint-Michel, après la brutale mise en place d'un détachement très important de C.R.S., de Gardes Mobiles, de chars et d'auto-mitrailleuses.

Toutes les artères sont bloquées et brusquement, sous nos fenêtres, la fusillade se déclenche avec une intensité telle que nous nous réfugions au fond de l'appartement. On entend les balles ricocher sur les murs, sur la terrasse, sur les balcons. Par un interstice du volet, en évitant les angles de tir (on nous a appris ce qu'était un angle de tir), on voit de jeunes hommes en espadrilles courir sous les balles, s'accroupir, ramper contre les murs... et les rafales de mitraillettes ne s'arrêtent pas.

Pour ajouter à tant d'émotions, brusquement, un colonel accompagné d'un lieutenant de C.R.S. viennent me demander d'accéder aux terrasses. Très bon point stratégique, elles dominent tout le quartier jusqu'à la rue de Mostaganem. On parlemente ; je refuse de laisser traverser l'appartement. L'entretien se termine sans aménité : "Vous entendrez parler de nous !" Les enfants restèrent d'autant plus effrayés de tant de menaces que, le même soir, ce qui n'arrivait jamais, on frappa à la porte ! Ce n'était qu'un planton qui venait demander du pain...

Mais, moins de trois ou quatre jours après, en passant par l'escalier de la poste, des militaires et tout un appareil de guerre envahirent les terrasses.

Vers 16 heures, le feu diminua. Quelques rafales encore de mitraillettes. Le bouclage terminé, les chars, les camions s'en vont. On rouvre les volets.

Nous sommes descendus aux nouvelles.

A quelques pas de chez nous, à l'angle de la rue Brancion et de la rue de Mostaganem, les dégâts étaient importants ; vitres brisées, gravats sur la chaussée, certains immeubles très endommagés et quelques appartements saccagés. On s'était battu également rue Général-Leclerc, avenue d'Alsace-Lorraine, boulevard Front-de-Mer. La radio put dire à juste titre, ce soir-là, qu'il y avait eu à Oran, en pleine ville, une vraie bataille rangée ; une dizaine de morts et beaucoup de blessés.

Et pourquoi ? Pour essayer de récupérer un poste-émetteur clandestin que l'hélicoptère avait repéré et qui fila de maison en maison, malgré l'encerclement du quartier et les tirs à la mitrailleuse lourde !

Et la vie reprit...

Il continuait à pleuvoir. L'eau, la boue mêlée aux ordures pas ramassées depuis plusieurs jours transformaient les rues en invraisemblables cloaques glissants.

Malgré tout, les émissions pirates prêchaient toujours l'espoir : "Les drapeaux doivent flotter huit jours encore sur la ville".

La misère est de plus en plus grande en Ville Nouvelle. Le F.L.N., dit-on, a contraint tous les travailleurs au chômage.

Les rares nouvelles que nous avions de l'intérieur étaient mauvaises.

Au fur et à mesure que l'armée "dégageait", l'insécurité devenait plus grande. Les gens obligés de se défendre seuls ne pouvaient pas tenir longtemps, et personne ne croyait aux prétendues garanties d'Évian.

La torture des Musulmans fidèles avait commencé, elle ne fit que s'accentuer.

La France partait ; et non seulement elle abandonnait ses amis, ces hommes engagés à ses côtés, à qui elle avait tant promis, mais elle les laissait désarmés en face de leurs bourreaux.

A Saint-Denis-du-Sig, ce même 21 mars, soixante harkis furent massacrés par la force locale.

On a tiré sur les fossoyeurs au cimetière, ils sont en grève.

Les religieuses qui, depuis tant et tant d'années, prodiguaient leur inlassable charité au dispensaire de "Tombouctou", en Ville Nouvelle, en ont été chassées ; le dispensaire est devenu un hôpital F.L.N. A l'hôpital civil, il n'y a plus maintenant ni malades, ni personnel musulmans.

C'est le moment de l'extraordinaire hold-up de la Banque de l'Algérie : plus de deux milliards dérobés pour la bonne cause, à la barbe des C.R.S. cantonnés au lycée Lamoricière. Oran exulte.

Par la radio, par le téléphone avec des amis et le témoignage de voyageurs, on eut peu à peu des détails sur le martyre de Bal-El-Oued, ce quartier dont le seul nom évoquait le bonheur.

Le vendredi 23 mars, à l'entrée de Bab-El-Oued, un commando O.A.S. tente de désarmer un camion militaire. Un soldat musulman tire au fusil-mitrailleur, des Musulmans retranchés derrière des immeubles tirent à leur tour. Cinq hommes sont tués. Provocation sans doute, affolement à coup sûr, et c'est d'un coup une sanglante bataille de rues.

Presque aussitôt, une terrible répression va s'ensuivre : les blindés entrent en action, tirent sur les façades, les avions en piqué prennent les rues en enfilades... Retranchés dans les immeubles, les habitants de ce quartier surpeuplé soutiennent pendant des heures un choc impossible à décrire. Combien en moururent, on ne le saura sans doute jamais ! Les habitants veillèrent leurs morts, trois, quatre jours ; quant aux blessés, même lorsqu'il devint possible de les évacuer, les parents, les amis refusèrent : "Ils sont à nous, on les soignera !"

Et ce fut le blocus de Bab-El-Oued, Bab-El-Oued touché à mort !

Pendant quatre jours, encerclement et isolement total du quartier. Interdiction aux habitants de sortir de chez eux, d'ouvrir les volets, d'allumer la lumière. Ce n'est qu'au bout de quarante-huit heures qu'on autorisa les femmes à sortir entre six et huit heures pour aller au ravitaillement. Pendant deux jours, les enfants, les vieillards, les malades sont restés sans pain, sans lait, sans médicaments ; bien des maisons, sans eau.

Sous prétexte de perquisitions, les magasins, les appartements ont été saccagés, pillés. Quant aux hommes, jeunes et vieux, on les a empilés dans des camions et emmenés dans des camps d'internement pour de prétendues vérifications d'identité.

Comment soutenir le récit de tant de misères ! Nous avons pleuré à Oran sur les victimes de Bab-El-Oued. Bab-El-Oued, c'était si proche de la Calère et de la Marine ! Et moi, je connaissais si bien Bab-El-Oued pour y avoir vécu de si belles heures !

Tandis qu'on écrasait ces pauvres gens, les émotions ne nous étaient pas ménagées à Oran non plus.

Le dimanche 25, après un réveil bruyant vers cinq heures du matin (une violente canonnade en Ville Nouvelle, ce que le F.L.N. appelle "l'épuration des tièdes"), c'est, en début d'après-midi, tout autour de nous, les préparatifs d'une opération qui promet d'être importante.

Les chauffeurs des Transports Oranais mettent leurs cars, pneus dégonflés, en travers des rues : en face de chez nous, en haut de la rue Dutertre, rue de Mostaganem. Des commandos O.A.S. circulent. Les Gardes mobiles arrivent avec les blindés, un char s'installe sur la petite place devant nos fenêtres, prêt à tirer. Nous fermons prudemment fenêtres et volets ; c'est la guerre dans la rue.

On tire des terrasses, de partout. J'essaye de comprendre le combat, mais la fusillade est tellement violente que je n'ose m'aventurer jusqu'à l'interstice des volets. Les balles sifflent de tous côtés, ricochent sur les murs de la façade et deux traversent l'appartement. Ce sont des balles de 12-7, qui ont, sans peine, proprement troué le volet et la vitre, ricoché sur un mur, pour s'écraser finalement devant le téléphone ; il y a de la poussière, du plâtre partout.

Les enfants ont peur. Leurs petits amis Rousset, qu'il n'est pas question de ramener chez eux, sont avec eux. Je les installe dans un recoin de la montée d'escalier que je crois mieux protégé, parce que, depuis un moment, un avion à basse altitude pique à plusieurs reprises en lachant des rafales. C'est très impressionnant. Je pense aux gens de Bab-El-Oued qui endurent un tel supplice depuis des heures et des heures.

Vers 16 heures, la fusillade décroît dans notre rue, mais le tir redouble un peu plus haut : place Giraud, boulevard Lescure.

Des voitures en stationnement rue Dutertre, une Dauphine et une 2 CV, ont été systématiquement écrasées par les chars. Tout près de chez nous, une 2 CV achève de brûler.

Une nuit d'encre enveloppe peu à peu le quartier meurtri. Pas de lumière, les fils électriques sont coupés, les lampes brisées ; et le silence qui a succédé à la tourmente de l'après-midi ne calme pas nos craintes. Nous nous sommes couchés le cœur serré.

Ce pressentiment toujours renouvelé de ce qui pouvait arriver le lendemain n'était pas vain, ce soir-là.

L'O.A.S. avait tenu tête courageusement aux forces de l'ordre et à tout le dispositif de combat dont elles disposaient, mais, tandis que ses hommes faisaient front de toutes parts, personne n'avait empêché l'arrestation du général Jouhaud ; Jouhaud très certainement trahi et arrêté boulevard Front-de-Mer, dans l'immeuble "Panoramic". On ne voulut pas y croire ; et tous ces gens d'Oran qui étaient venus s'apitoyer sur les dégâts de la fusillade de la veille ne pensaient plus maintenant qu'à la terrible nouvelle. Personne ne pourrait remplacer le chef sur qui reposaient tous nos espoirs !

Quelques heures après, Jouhaud était transféré à Paris ; on allait le juger et sans doute le condamner pour avoir trop aimé son pays !

Nous n'étions pas au bout de nos peines et de nos émotions, ce lundi 26 mars !

Dans le milieu de l'après-midi, comme je faisais quelques courses en ville, une amie m'aborde, tout émue : "Il se passe, paraît-il, des choses terribles à Alger ; il faut avoir des nouvelles"...

Ce n'était, hélas, que trop vrai ! On donnait à la radio, en direct, un reportage hallucinant que, tout d'abord, nous avons hésité à comprendre. Des cris déchirants, des plaintes désespérées,

entremêlés de rafales de mitraillettes, faisaient un bruit de fond insoutenable que les speakers, la voix étranglée par l'émotion, n'arrivaient plus à commenter. On entendit une voix forte hurler : "Au nom de la France, halte au feu !" La foule aussi hurle : "Halte au feu !" Puis des bruits de camions, des sirènes d'ambulances. Nous étions terrifiés. Le reporter, affolé, ne comprenait pas, lui non plus, ce qui venait de se passer.

Dans la soirée, pour tromper notre mortelle incertitude, nous avons pu téléphoner à des amis d'Alger. Par un hasard providentiel, ils n'avaient pu qu'amorcer leur descente rue d'Isly pour se joindre à cette marche pacifique sur Bab-El-Oued. Ce qu'ils racontent est à peine croyable et dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer. Cette famille de six personnes dont deux enfants, ce qui prouve le caractère tout à fait inoffensif de la manifestation, resta comme bien d'autres couchée sur le trottoir, à l'angle de la place Bugeaud, pendant deux heures, jusqu'à ce que tous les tirs fussent calmés.

Dans un immense élan de solidarité, pour faire cesser le blocus de Bab-El-Oued, tous les Algérois avaient répondu au tract leur demandant de se rassembler dans le calme et la dignité au Plateau des Glières, malgré les interdictions de la Préfecture. Le cortège s'était mis en marche depuis le boulevard Laferrière, sans aucun cri, en chantant la Marseillaise.

Des militaires, des C.R.S. cernaient les rues autour de l'esplanade de la Grande poste où la foule s'amassa peu à peu, avant de s'engager rue d'Isly. Là, un cordon de tirailleurs musulmans, certains portant sur leurs casques (cela paraît incroyable, mais les témoignages sont formels) la marque de la Willaya 4*, barrait l'entrée de la rue. Un petit groupe de manifestants se détacha pour demander le passage...

Soudaine, la fusillade se déclenche et c'est la panique. Affolés, les gens courent de tous côtés, se ruent vers la Poste pour s'y réfugier ; mais elle est fermée, et les malheureux qui essaient d'en gravir les escaliers servent au contraire de cible aux tueurs qui les "arrosent" systématiquement. Ceux qui n'ont pas pu atteindre les couloirs d'immeubles ni les magasins, en cassant les vitrines pour s'y abriter, se sont aplatis dans la rue sous le feu des balles, dans les flaques de

* *Les Willaya étaient les secteurs de combat organisés par le F.L.N.*

sang. On les a mitraillés à bout portant dans le dos, à terre ; on a achevé ceux qui bougeaient encore, tué froidement le docteur Massonnat, agenouillé auprès d'un blessé.

Il y eut des scènes déchirantes dans les salles de la Poste, dont on avait enfin enfoncé les portes pour y mettre les blessés ; plusieurs y moururent avant que n'arrivent les secours, tandis que d'autres se cherchaient !

Quatre vingt-dix morts, qu'on entassa sur des camions militaires, et plus de trois cents blessés, c'est le tragique bilan de ce 26 mars.

Huit jours après les accords d'Évian, Alger achevait son agonie derrière les volets clos de Bab-El-Oued et dans le sang de la rue d'Isly.

Dans le même temps, sur les écrans de télévision, Fouchet, l'homme du Rocher Noir, disait en souriant : "Faites confiance en la France, le monde entier est contre vous !"

A Oran, en signe de deuil, grève générale tout l'après-midi, et aucun incident malgré des provocations et la ronde lancinante de "l'Alouette".

D'ailleurs, la vie commerciale, administrative, culturelle était pratiquement interrompue depuis une semaine, depuis le cessez-le-feu.

On fait de plus en plus vite ses courses le matin : les soirées sont si peu sûres ! Les postes n'ouvrent que le matin ; il n'y a presque plus d'argent, les banques sont fermées pour une durée indéterminée. C'était l'asphyxie lente de toute la région qui commençait. Fermé aussi le commissariat. Depuis quinze jours, on n'y traitait plus aucune affaire administrative, même plus de judiciaire, puisqu'on ne faisait plus d'enquête. Le planton prend de vagues dépositions lorsqu'il ose ouvrir la porte, qui reste maintenant fermée puisque, dans cette maison, tout le monde est désarmé.

A ce moment-là, nous avons vécu dans la terreur de l'armée française. Nous redoutions les descentes des Arabes ; celles des polices Katz, que rien n'arrêtait, devinrent quotidiennes et ne furent pas moins affreuses.

Le Directeur de l'Électricité et Gaz d'Algérie, soupçonné d'appartenir à l'O.A.S., est arrêté ; les bâtiments de l'E.G.A. sont fouillés, mis à sac plutôt : machines à calculer cassées, meubles défoncés, quittances déchirées... On ne put évaluer les dégâts.

Le jeudi 29, nous assistons, le matin, à un office solennel à la Cathédrale pour les martyrs d'Alger et les morts pour l'Algérie française. Pas d'autorités, pas de service d'ordre. Tout Oran s'est entassé dans l'immense nef, autour d'un catafalque drapé de tricolore. Monseigneur Lacaste officie, bénit son pauvre troupeau et laisse la parole à l'archiprêtre Carmouze, qui commence la cérémonie en disant : "Non, mes frères, ce n'est pas un crime d'être Français et de vouloir le rester !" Et, reprenant les paroles de monsieur Fouchet : "Puisque toutes les opinions peuvent être formulées, nous prierons pour l'Algérie française, pour ceux qui ont fait ce pays, pour ceux qui y sont morts depuis sept ans". La foule ne cache pas ses larmes, elles sont une forme de prière.

Avec la vigueur que tous lui connaissent, l'archiprêtre Carmouze a répondu à un article paru dans "La Croix" à la suite de la fusillade du 25 mars à Oran, lequel article disait : "Des tireurs d'élite O.A.S., juchés sur le dôme de la cathédrale, mitraillaient les forces de l'ordre". Il faut vraiment n'avoir jamais vu le dôme de la cathédrale, qui est totalement inaccessible, pour écrire de pareilles sottises !... Mais ceux qui les lisaient en France les croyaient, comme ils devaient en croire tant et tant d'autres ! L'archiprêtre exige des excuses et en première page du journal !

Mon mari m'apporte tout un lot de petites caisses en bois solides, bien calibrées, qu'on lui a données. "Elles pourront peut-être un jour servir à emballer nos livres", dit-il ! Je ne suis pas du tout prête à accepter ce jour ! Rageusement, on a empilé les caisses au plus profond du débarras.

"Et pourtant", disait Geneviève, un des derniers soirs de ce triste mois de mars, "si nous devions partir, qu'emporterions-nous ?" Et de dresser un bilan rapide des humbles choses auxquelles nous tenions. Les disques, bien sûr ; la musique était si souvent le meilleur moment d'apaisement après les folies du dehors.

Oui, les disques, nous avons pu les emporter, mais il a fallu attendre longtemps avant de pouvoir les écouter. Tant de choses ont surgi avec les premières notes d'un concerto ou d'une cantate ! Et maintenant encore, c'est toute la lumière de ma maison laissée à Oran qui m'éblouit quand j'écoute les chansons que nous chantions là-bas.

Tard ce soir-là, dans un tendre cœur à cœur, nous avons écouté nos disques préférés.

Le lendemain matin, c'était le premier bouclage, les premières perquisitions importantes dans notre quartier.

Il fallait s'y attendre : nous n'avions encore jamais été perquisitionnés.

Ces bruits de moteurs déchirant la nuit, qui si souvent nous avaient réveillés, sont tout proches aujourd'hui. Les camions s'arrêtent tout le long de la rue jusqu'au carrefour. Dans un cliquetis d'armes, les hommes sautent lourdement sur la chaussée ; ils s'arrêtent en carré, dressent des chicanes, tendent des barbelés ; des ordres sont hurlés. J'ai vu des photos semblables de l'écrasement de Budapest...

"Il y a au moins quinze cents hommes", dit mon mari, "des auto-mitrailleuses canons pointés sur les façades, une ambulance." C'est une rumeur de guerre, que tout le quartier guette comme nous, derrière les volets clos ou dans l'ombre des balcons.

Le jour s'est levé peu à peu, éclairant ce déploiement de force inimaginable. Les soldats ont pris possession, cette fois encore, de nos terrasses ; de là-haut, ils dominent tout le quartier. On les entend marcher lourdement et installer leurs terribles engins.

Défense absolue de sortir : un haut-parleur annonce qu'on tirera sur toute fenêtre ouverte ou sur toute personne dehors. C'est bien à la population que la guerre est déclarée !

Des guetteurs sont aussi sur toutes les terrasses voisines.

Quelles vont être les victimes de cette rafle monstre dans ce quartier paisible où je connais presque tout le monde ? Il suffit de si peu de chose pour être suspect et emmené pour des vérifications.

Je redoute cette fouille odieuse de tous nos objets personnels. Chez une de mes collègues, on a vidé tous les tiroirs, toutes les armoires, s'attardant à contrôler jusqu'aux cahiers et aux dessins de ses petits élèves. On a enlevé la tenue d'officier de réserve du mari d'une de mes amies. Elle a jeté les galons à la figure du lieutenant qui l'emportait : "Vous oubliez quelque chose !" Chez d'autres, on a gâché méchamment toutes les provisions.

Que de pauvres intérieurs, dont le seul luxe était l'ordre et la propreté, ont été bouleversés, salis, souillés volontairement ! Lorsque les locataires étaient absents, on enfonçait les portes à coups de hache.

Dans la matinée, le chanoine Daugé nous fait une visite de réconfort. Brillant officier, il est connu et respecté de ceux mêmes qui cernent notre quartier aujourd'hui. En sortant, il dit très fort devant les officiers et les hommes sa honte d'être français.

Vers midi, les camions reviennent, la sinistre comédie prend fin, tout le monde rembarque. Nous avons échappé à la perquisition. Mais, dans la rue où je vais faire la chaîne pour avoir mon pain, chacun raconte de quelle façon plus ou moins désagréable il a été visité. Et, malheureusement, il y a eu des arrestations.

Le 8 avril, les Français n'ont plus à se soucier de l'Algérie ; on les a persuadés que l'abandon était nécessaire, qu'il était synonyme de paix et que le reste était sans importance. Comme des réprouvés,

nous avons été exclus du vote, et l'Algérie agonisante a regardé la France décider de son sort.

Ce radieux dimanche d'avril, les drapeaux ont encore flotté sur Oran pour dire que nous étions français, au même titre que ceux qui disaient "oui" à l'abandon. Imaginez dans les rues d'Alger ou d'Oran, à partir de ce moment, une foule criant encore "Vive la France" balayée par les mitrailleuses !... C'est arrivé et c'est un crime sans doute unique dans l'histoire de la France.

Le lendemain, nos journaux, en évitant de commenter le "oui" massif de la France, concluaient : "L'Algérie, non consultée, dit : non ! Vive la vraie France !" Les journaux furent suspendus plusieurs jours.

L'instruction du procès du général Jouhaud avait été menée en un temps record. Le 3 avril, tout était terminé. L'ouverture du procès devant avoir lieu le 11, le prisonnier et ses avocats ne disposaient que d'un temps dérisoire pour préparer la défense ; manifestement, on était pressé de liquider cette affaire.

A Oran, on vivait dans l'attente de ce qui allait arriver. La radio nous dispensait, comme pour un fait divers, les détails du procès, qui dura trois jours.

Le général Jouhaud a la simplicité des âmes nobles. Courageusement et clairement, il donne les raisons de ses actes et accepte toutes les responsabilités. Parvenu au faîte d'une carrière magnifique, il a tout sacrifié, tout quitté pour revenir, dans le pays qu'il aime plus que tout, vivre au milieu des populations qu'il s'est juré de défendre et partager leurs souffrances et leurs angoisses. Les dépositions des témoins, qu'ils soient pieds-noirs ou musulmans, sont aussi émouvantes et unanimes pour redire les mêmes raisons qui ont dicté au général Jouhaud son devoir. Robert Cerdan, aveugle de guerre, président des Anciens Combattants d'Oranie, rappelle son télégramme au général De Gaulle : "Les aveugles de guerre d'Oranie ont perdu leurs yeux pour l'Algérie française, non pour l'Algérie algérienne". Le docteur Laborde, président du Conseil de l'Ordre des médecins d'Oranie, résume le rapport qu'il a écrit après le 25 mars sur les méthodes et les procédés inhumains des forces dites de l'ordre. Quant à madame Camus, fidèle à ses souvenirs, elle fut bouleversante : "Je suis née française en Algérie, je croyais que je mourrais française en Algérie !"

Mais rien n'ébranla le sinistre appareil de ce tribunal qui s'appelait d'exception. Dans la nuit, on apprit la condamnation à mort. Cette condamnation, c'était aussi la nôtre ; c'était celle de toute la ville, crucifiée avec son chef.

Et puis, le lendemain, à peu près à la même heure, une nouvelle folle : "Jouhaud s'est évadé !" Alors, dans la nuit tiède d'avril, c'est un déchaînement que je n'oublierai jamais. Tout le monde est dans la rue ou au balcon.

Mais rien ne vint confirmer cette lueur d'espoir. La nouvelle fut, au contraire, démentie quelques heures plus tard. Quelques mots tombés d'un transistor eurent raison, cette nuit-là, de la résistance de toute une population plus facilement que les chars qui continuaient de circuler en ville.

Malgré les soucis d'une vie qui devint de plus en plus difficile, la pensée de Jouhaud condamné a obsédé nos nuits et les fausses nouvelles n'ont pas manqué quant à d'autres prétendues évasions ou à l'exécution. Ce n'était rien à côté des souffrances du prisonnier, à qui on avait refusé la grâce et qui, pendant plus de deux cents nuits, put croire que l'aube prochaine serait celle de son exécution.

Une semaine sainte commençait, qui allait pour nous ressembler d'une manière saisissante à la Grande Semaine : le dernier chemin de croix de l'Algérie française. Rien ne manqua à cette vivante méditation de la Passion : l'hosanna des Rameaux étouffé par les cris de mort, la fureur monstrueuse d'un peuple qui préférait Barabas le criminel et la lâcheté de Pilate.

Entre les bouclages et les perquisitions, l'O.A.S. lança les opérations "Sourires et Oranges". Des jeunes filles, des enfants offraient aux soldats des barrages des cigarettes, du café, des gâteaux, des fruits et, répondant à ces gestes d'amitié, les militaires acceptaient. Quelles pouvaient être au fond d'eux-mêmes les réactions de ces hommes à qui on imposait de si tristes besognes ?

Pourtant, les combats de rues se multipliaient, et la circulation devenait de plus en plus dangereuse, même dans le centre. Contre toute agression vraie ou supposée, les forces de l'ordre pouvaient intervenir immédiatement et par tous les moyens.

Un jour, on arrosa à la mitrailleuse lourde toute la façade d'un immeuble ; les locataires sont restés plus d'une heure blottis,

terrorisés, dans la cage de l'escalier tandis qu'on détruisait leurs appartements avec des balles.

En allant sans méfiance dans une des écoles installées en banlieue, un enfant fut tué d'une balle perdue.

Et d'ailleurs, on nous prévint : à partir du 19 avril, à Oran, "ville française", une proclamation officielle avisa la population "française" qu'il était interdit de stationner et de circuler sur les balcons et sur les terrasses des immeubles, et qu'on tirerait sans sommation sur quiconque enfreindrait ces instructions. Faire son marché, aller au travail ou à l'école devenaient des imprudences. Pour avoir imprudemment étendu du linge sur leurs terrasses ou sur leurs balcons, plusieurs jeunes femmes furent tuées.

Quant aux gens de la Marine, comme à ceux de Bab-El-Oued il leur fut interdit d'ouvrir leurs volets.

La ville était de plus en plus sale, les rues pas balayées, les poubelles débordant d'ordures qu'on brûlait sur la chaussée.

Cependant, les jeunes gens des lycées qui n'avaient pas classe remplaçaient les ouvriers de la voirie qui ne travaillaient plus. Munis de gants, ils trimballaient les poubelles avec ardeur, aidés par les concierges et les locataires des immeubles. On leur offrait des cigarettes ou le café.

Je suis descendue en ville pour faire quelques courses rapides pour préparer Pâques et acheter des vêtements aux enfants. Les magasins se vident et sont peu ou pas ré-approvisionnés. Peut-être serons-nous obligés de nous séparer des trois petits, de les mettre à l'abri ; notre tendresse ne suffit pas à les protéger, et la pensée qu'il peut leur arriver malheur me hante.

Les rues avoisinant la rue Général-Leclerc sont presque toutes barrées par des camions militaires, des barbelés, des sacs de sable. Près de la place des Victoires, témoins des durs combats de la semaine, il y a des carcasses de voitures et des cars de C.R.S. à demi incendiés. Les victimes ont été nombreuses, autant du côté des forces de l'ordre que des résistants.

La pluie, le vent, le froid, le ciel bas, lourd de menaces, rendaient plus triste le Vendredi Saint. En ce jour de la divine agonie et de la plus ignoble trahison, le glas sonna en Algérie pour une autre trahison, une autre agonie. A la sortie du Chemin de Croix, on apprit l'arrestation du général Salan.

Raoul Salan, l'officier le plus décoré de l'armée française, invalide de guerre, était arrêté à Alger, un an, jour pour jour, après avoir pris la tête de la révolte des centurions et choisi de rester fidèle à la parole donnée pour suivre le chemin de l'honneur, plus douloureux et plus difficile que celui de la discipline. Traité comme un criminel, menottes aux mains, il allait rejoindre au fond d'un cachot et sur le banc des accusés le général Jouhaud et, silencieux, porter sa croix sans se plaindre.

Pour nous tous, cette arrestation est une catastrophe. Comment sauver ce qui reste encore de l'Algérie française sans ces deux chefs prestigieux ?

Le général Gardy, cependant, prend la relève et, dans un discours émouvant, redit aux Algériens les raisons d'espérer : "Courage, tenez bon, soyez patients, supportez le joug sans faiblir. O.A.S. vaincra".

Et ce fut Pâques. Pâques 1962 !

Je retrouve mes impressions écrites ce matin-là, le dernier dimanche de Pâques à Oran : "Pourquoi, ce matin, nos cloches ne sont-elles pas à l'unisson de celles qui, partout, sonnent l'allégresse de la Résurrection ? Sur cette route douloureuse où depuis huit ans s'achève l'Algérie française, entre des ruines et des tombeaux, il y a eu pourtant des jours d'espoir, et nos cloches ont sonné, un printemps de mai, pour un Alleluia de Résurrection, une promesse ! Aujourd'hui, il ne reste que des rêves obstinés et le souvenir des jours heureux".

Comment, ce matin, faire provision de foi et de courage ?

Il pleut et, pour cette fête de la lumière, tout est gris, voilé. Pas d'électricité. A la cathédrale, on a allumé tous les cierges de la veillée pascale et on entend la messe dans une demi-obscurité.

Comment avons-nous "tenu le coup" à partir de ce moment-là, je me le demande souvent.

"Tenir le coup", c'était le petit miracle qui se renouvelait chaque jour et chaque jour devenait plus incertain. Faire acte de confiance en écoutant les bulletins d'information était bien difficile ; on ne pouvait plus dire qu'un jour de passé était un jour de gagné ! Nous nous endormions recrus de fatigue et d'émotions, mais il n'y avait plus de nuits paisibles. Au bruit des patrouilles circulant en ville, aux explosions s'ajoutaient maintenant les tirs et les cannonades en Ville Nouvelle. Les règlements de compte entre le F.L.N. et le M.N.A. ne se comptaient plus et ils étaient terriblement meurtriers.

J'écrivais le 29 avril : "Les bruits rassurants de la maison qui s'éveille me font oublier les angoisses de la nuit. Les enfants savent

encore rire, ils prennent bruyamment leur petit déjeuner. Nous faisons le ménage. Gestes cent fois refaits, qui paraissent dérisoires lorsque des menaces aussi lourdes pèsent sur chaque journée qui commence... Tous ces humbles détails de la vie, on les enregistre, ils prennent déjà des airs de souvenirs !"

En cette fin du mois d'avril, le beau temps s'installait, il faisait déjà chaud. Mais il n'était plus permis d'en profiter : plus de promenades, plus de plage, les joies les plus simples nous étaient refusées.

Les allées et venues entre Grancher et Oran étaient si difficiles (bouclages de quartiers, huile et clous répandus aux carrefours) que, pour épargner aux chauffeurs des trajets dangereux, je fus obligée d'y rester à midi et de déjeuner avec mes collègues. Sur cette route de Misserghin, sauvage mais si belle en cette saison, le trafic était à peu près inexistant. Que de morts derrière ces haies de cyprès ou de roseaux qui abritaient les vignes ! On risquait de se faire arrêter par des barrages militaires et conduire au camp d'Arcole ou à Ardaillon, où la brutalité des gardes mobiles n'avait pas de limite, ou par des barrages F.L.N., qui tuaient ceux qu'ils arrêtaient ou les envoyaient dans des camps de mort.

Il y avait (on l'apprit par la suite) un camp de concentration près du Petit Lac pour tous les gens enlevés. Certains y étaient fusillés ; d'autres, gardés comme otages ; d'autres, saignés à blanc.

Le 9 mai, une horrible découverte vint confirmer cette rumeur de prisonniers saignés à blanc. Une patrouille militaire trouva dans un abattoir du quartier musulman, pendus à des crochets, quarante-et-un corps blancs comme linge, vidés de leur sang. La loi coranique interdit aux Musulmans de donner leur sang. Alors, pour procurer du sang frais à leurs hôpitaux, les fellaghas saignaient les Européens enlevés. Ceux qui, par miracle, échappèrent à leurs bourreaux ont vu les suppliciés attachés les bras en croix et leur vie s'en aller peu à peu. On les saignait aux poignets. On abandonnait ensuite les cadavres exangues au bord des routes ou bien dans les abattoirs.

On découvrit ainsi plusieurs charniers d'Européens un peu partout dans l'Algérois.

Il n'est pas facile de raconter l'horreur ! Tout ce que nous avons vu, ce qui a été vécu autour de nous au début de ce terrible été 1962, est à peine croyable.

Devant les exactions de plus en plus violentes commises délibérément contre la population d'Oran, le Conseil de l'Ordre des avocats écrivit une protestation solennelle contre cette violation quotidienne des règles les plus élémentaires de l'humanité et du citoyen. Elle n'eut guère plus d'effet qu'elle n'eut de réponse. Elle est au moins une preuve flagrante qu'il n'y a aucune exagération dans ce que tous ceux qui les ont vus ont raconté sur les derniers événements des derniers jours d'Oran.

Dans le même temps, on publia la lettre écrite après les accords d'Évian par les associations d'Action catholique d'Oranie, et je cite les principaux passages de ce texte auquel nous avions applaudi de tout cœur, sachant bien dans quel souci de vérité il avait été rédigé.

..."Le cessez-le-feu qui a été signé à Évian a pu apparaître comme la fin d'un drame qui est notre drame depuis plus de sept ans. Pour nous, militants d'Action catholique ou responsables d'œuvres sociales en Algérie, nous savions que le cessez-le-feu serait la mise à feu de notre pays. Car, depuis deux ans, pour ne pas remonter plus loin, nous avons senti qu'avec une ténacité calculée toute la politique gouvernementale voulait la rupture et, pour ce faire, mettait au point une propagande, une information, une action qui auraient pour résultat de dresser les Musulmans et les Métropolitains contre les chrétiens ou les Européens d'Algérie...

Nous avons été les uns témoins, les autres victimes de répressions arbitraires et d'arrestations qui atteignaient ceux-là même qui cherchaient par tous les moyens à créer ici la compréhension, la sympathie et l'amitié. Prêtres, médecins, responsables du Secours catholique, simples pêcheurs de la Marine, chefs d'entreprises agricoles ou industrielles ont peuplé les camps d'hébergement, l'unique reproche à leur faire étant d'avoir acquis, par leur mission ou leur œuvre, un large rayonnement en milieu musulman : cette influence gênait...

Cela ne suffisait pas. Il fallait que la rupture soit sanctionnée par le "heurt des communautés", pour reprendre une expression gouvernementale. C'est alors qu'eurent lieu des provocations de bandes inorganisées, une centaine de garçons pour Oran. Elles s'attaquaient aux Musulmans, et ce furent des scènes de violence dont la presse s'est empressée de dire qu'elles étaient "des explosions de racisme". Hélas ! la réalité était tout autre puisque, tandis que la

police surveillait d'un œil bienveillant ces scènes odieuses, de "braves Pieds-Noirs", au risque de leur vie, protégeaient les Musulmans qu'ils considéraient comme leurs amis...

Une dernière phase naquit. Puisque une organisation secrète se mêlait de remettre de l'ordre là où l'État souhaitait le désordre, elle devait devenir le bouc émissaire de tous nos maux, alors qu'il suffisait de lire les tracts distribués régulièrement aux citadins pour savoir que jamais il n'y fut question d'appels au meurtre ou à la violence. Pour avoir méconnu la vérité, pour avoir accepté la politique du "bouc émissaire" au lieu de s'informer sainement et de chercher à connaître par l'intime le drame qui se jouait ici, pour avoir condamné avant d'avoir satisfait à la vérité et à la justice, nous considérons que l'Église de France partage avec le pouvoir une part de responsabilité dans les événements qui, de plus en plus, ensanglantent cette terre...

La violence n'a jamais rien résolu et, ici, nous qui savons le prix de la violence, nous en sommes convaincus plus que quiconque. Mais la violence ne naît jamais spontanément ; elle est la réaction d'un amour qui se voit refusé, d'une justice qui se sait lésée, d'une vérité qui se sent bafouée. Ce qu'aujourd'hui l'Église de France semble nous refuser, c'est son amour. Et ce que le gouvernement nous a déjà refusé, c'est la justice et la vérité. Ne condamnez donc pas cette violence avant d'avoir dénoncé les causes qui l'ont motivée."

Les nouvelles du bled étaient aussi mauvaises que confuses. A la suite des accords d'Évian, les petits groupes de protection des villages avaient été enlevés en même temps qu'on retirait les armes aux Européens. L'armée s'en allait, qui devait faire respecter les prétendues garanties "des biens et des personnes" ; en fait, on ne garantira même pas l'exode. Le F.L.N. régnant en maître pille, rançonne, menace et tue des familles entières de Musulmans fidèles.

Comment assurer les récoltes qui justement, cette année, s'annonçaient magnifiques ? Bien peu eurent le courage de rester.

Avant de fermer leurs églises et de les vider de tous les objets sacrés, qui auraient été voués au sacrilège, les curés de plusieurs paroisses à l'ouest d'Oran organisèrent le départ et le recasement de quelques familles.

L'exode commençait : pour beaucoup, sans argent et sans savoir où...

Pendant qu'on achevait d'écraser Alger, où, d'après un article de l'Aurore, c'était "l'horrible alternance des tueries", Oran devint le dernier bastion de la résistance. "Ces gens doux et accueillants", parce qu'ils ne voulaient pas mourir, se sont battus jusqu'au bout.

On espérait que l'armée interviendrait, qu'il y aurait un ultime sursaut. Nous comptions aussi sur la Légion... En fait, à part quelques ralliements dans les rangs de l'O.A.S., la Légion se préparait à quitter Bel-Abbès. Elle y fêta Camerone une dernière fois.

Et on réquisitionnait, pour l'armée, cadres et containers !

Il y eut un jour une affiche sur certains murs : "En mai, fais ce qui te plaît". Et puis au-dessous, avec une carricature du général Katz, ces mots : "Verboten. A Oran, tout est défendu".

Pourtant, on y vivait encore. On avait promis un blocus affameur, cela n'effaroucha personne. On avait fait des réserves, on s'aidait mutuellement, on partageait ; les jours de bouclage étaient si fréquents ! Les marchés étaient de moins en moins bien approvisionnés. Peu ou pas de légumes. Les Musulmans ne venaient plus ; parfois, à leur étal, une femme ou un enfant les remplaçait ; alors on se servait et une personne de bonne volonté recueillait l'argent de la vente. Nous n'avions pratiquement plus de lait frais.

Les bonnes restées fidèles à leur patronne n'osaient plus venir travailler. C'est à ce moment-là que nous avons souvent gardé Aïcha pour éviter qu'elle soit arrêtée ou malmenée en route. Alors elle passait de longues heures à parler avec Geneviève sur la terrasse, commentant tristement des événements qu'elle subissait comme nous sans les comprendre.

Une misère de plus en plus grande régnait dans la population musulmane réduite au chômage.

Dans les lycées, les grandes classes faisaient grève, toujours à la suite d'attentats meurtriers et pour des protections toujours refusées. On ne savait d'ailleurs pas si les examens auraient lieu ; les renseignements que donnait la radio étaient confus et contradictoires.

Geneviève révisait sans entrain son deuxième bac. Plusieurs de ses camarades étaient partis passer leurs examens en France. Farouchement, elle refusa d'en faire autant, et je n'étais sans doute pas assez convaincue moi-même pour arriver à la décider.

L'insécurité était sur les bancs mêmes des petites écoles. Comment travailler quand tout à coup, en pleine étude, une fusillade un peu plus violente obligeait tout le monde à se coucher sous les tables ? C'est ce qui s'était passé dans la classe de Jean-Michel.

Et puis on fixa les vacances officielles au 31 mai.

C'était fini, il y eut une dernière classe aussi émouvante que celle de 70 : "Allez vous-en !" On distribua aux enfants les livres de bibliothèque, et puis les écoles flambèrent les unes après les autres.

Le 11 mai, l'archiprêtre Carmouze, soixante-dix-sept ans, fut arrêté et conduit au camp d'Arcole avec quatorze autres personnalités : des chefs de service, trois médecins et notre aumônier d'A.C.I., le chanoine Daugé. Pas de motifs si ce n'est, pour le chanoine Daugé, de s'être opposé à la profanation de l'église Saint-Louis un jour de bouclage et d'avoir, d'officier à officier, dit au général Katz son indignation en face de tels procédés.

L'archiprêtre Carmouze fut rendu trois jours après à ses paroissiens et reçu à la cathédrale avec des témoignages d'affection bien émouvants. Mais le chanoine Daugé et le docteur Laborde restèrent trois longues semaines prisonniers dans des conditions particulièrement pénibles. En soignant et en encourageant les détenus, le Père devint l'âme du camp.

Il y eut à Oran, pendant ce mois de mai, plus de deux cents enlèvements, ce qui signifie beaucoup, beaucoup de familles en deuil, s'épuisant en recherches vaines et douloureuses entre les camps d'Arcole et Ardaillon, sans parler des camps de mort F.L.N., dont on ne pouvait approcher.

Lorsque les fusillades et les tirs de mortiers se calmaient, c'était pour faire place aux sirènes des pompiers et des ambulances. On ne parlait que d'encombrement à la morgue ou au cimetière.

Tant de misères et de détresses sous un ciel aussi radieux étaient encore plus poignantes, comme certains sourires sont plus tristes que des larmes.

La poste à côté de chez nous était fermée. On ne distribuait plus le courrier, il fallait aller le chercher au centre de tri à Saint-Charles ou dans des centres de fortune installés dans les halls des cinémas. A la grande poste, il y avait un embouteillage monstre de colis. Par paquets de deux ou trois kilos, les gens expédiaient à des parents ou

des amis en France les choses auxquelles ils tenaient le plus et, dans le même temps, retiraient tout leur argent des caisses d'épargne.

Comment résister à tant de chocs inhumains ? Toutes ces épreuves avaient raison des nerfs et des santés. Alors l'O.A.S., qui jusque-là, avait demandé aux gens de ne pas partir, leva l'interdiction, et les départs de femmes et d'enfants s'accélérèrent.

Partir ! Chez nous, on refusait d'envisager cette sòlution malgré les appels réitérés de parents et d'amis de l'autre côté de la mer... Partir, pour nous, c'était trahir non seulement le pays aimé, mais l'idéal que défendaient encore ces hommes qui acceptaient de faire le sacrifice de leur vie, même si tout devait être perdu un jour !

Mais nous avons préparé le départ des enfants et trouvé pour eux une colonie qu'on espérait pouvoir embarquer au début du mois de juin. Alors on accumula les vêtements chauds, les chaussures ; il ne fallait pourtant pas que la charge soit trop lourde pour eux.

Pendant ce temps s'était ouvert le 15 mai, à Paris, le procès du général Salan, dont on dira qu'il est un des plus grands procès politiques du siècle.

La tragédie qu'on y évoqua, nous la vivions, et si intensément, à ce moment-là, que nous n'avons pu suivre que les grandes lignes du procès, que nous donnait une radio trop souvent brouillée et des journaux qui arrivaient mal. Sa vraie signification, l'accusé et ses défenseurs la donnent face au monde, à toutes les âmes de bonne volonté qui veulent bien l'entendre. Ce sont des déclarations admirables et combien émouvantes, qu'on a heureusement enregistrées.

Je cite les dernières paroles du général Salan :

"Je ne suis pas un chef de bande, mais un général français, représentant l'armée victorieuse et non l'armée vaincue.

J'ai fait rayonner la France aux antipodes ; j'ai commandé, j'ai secouru, j'ai distribué, j'ai servi et, par dessus tout, j'ai aimé. Quand, par deux fois, l'heure du péril a sonné pour la vieille Métropole, j'ai vu les peuples de son empire accourir à son secours : Algériens,

Marocains, Tunisiens, Vietnamiens et Sénégalais se sont battus avec nous et souvent sous mes ordres.

Quand on a connu la France du courage, on n'accepte pas la France de l'abandon.

Une publicité éhontée affirme que c'est l'O.A.S. qui est responsable du chaos actuel, je réponds : Non !

Le responsable premier, c'est d'abord l'ennemi, et c'est ensuite ceux qui se font ses soutiens et ses complices".

...Puis la fin de la déclaration :

"Je n'ai de compte à rendre qu'à ceux qui souffrent et qu'à ceux qui meurent pour avoir cru à la parole donnée et aux engagements pris. Désormais, je garderai le silence".

Et puis les derniers mots avant la sentence : "Vive la France et que Dieu me garde !"

Et Dieu a écouté la prière du soldat qui, par fidélité au serment qui liait l'armée aux foules algériennes, avait refusé l'obéissance.

Le 23 mai, le général Salan est condamné à la détention perpétuelle. Tous ceux qui ont veillé pour attendre le verdict scandent "Algérie française" dans les rues d'Oran.

On venait de concrétiser dans la personne du général Salan la situation de l'Algérie en ce douloureux mois de mai 1962 : le chaos, les misères, la peur et l'angoisse y régnaient, et c'était sans doute cela la raison des circonstances atténuantes qui avaient été refusées un mois plus tôt au général Jouhaud.

L'angoisse reste grande au sujet de Jouhaud. Chaque jour qui commence peut être celui de son exécution. Et les exécutions ne manquent pas parmi les prisonniers de Fresnes condamnés avec l'Algérie française. Après le lieutenant Dovecar, après le civil Piegts, c'est le lieutenant Degueldre qui mourra le 6 juillet en chantant la Marseillaise.

Ce n'est que le 28 novembre, huit mois après son arrestation, que la "grâce" fut accordée au général Jouhaud. Nous étions déjà bien loin d'Oran !

Le 29 mai, c'est la Fête des Mères. Quelques heures de joie précieuse entre toutes et qu'il faut prendre comme on prend la lumière chaque matin. Mais notre joie est grave. Tant de mères dans des foyers détruits n'ont pas, en Algérie, tous leurs enfants autour d'elles !

Les miens ont encore mieux fait les choses cette année. On en est au temps où tout prend un air de souvenir ; il faut accumuler les souvenirs ! J'ai été comblée, et j'ai gardé les charmants objets offerts par les plus jeunes, comme je garde précieusement le "Camus" qu'on me donna ce jour-là, sauvé de l'incendie des Beaux-Arts.

Il y avait maintenant une fureur désespérée de tout détruire : "la terre brûlée". Si on devait partir sans retour, il fallait laisser la terre algérienne dans l'état où les premiers pionniers l'avaient trouvée cent trente ans avant ! A Alger, les écoles, les hôpitaux avec toutes leurs installations, les bâtiments administratifs, les Facultés brûlaient... On commença à en faire autant à Oran.

L'O.A.S. poursuivait un autre but : prouver sa force pour devenir à son tour "interlocuteur valable" vis-à-vis du F.L.N. On parlait en effet de mystérieux contacts entre le F.L.N. et l'O.A.S. La radio en faisait état et, pendant quelques heures, ceux des Européens qui refusaient désespérément de partir y trouvèrent quelques raisons d'espérer encore.

Mais rien de positif ne vint encourager ces attentes.

Jean-Michel préparait sa communion solennelle. Elle eut lieu le 31 mai à la petite chapelle Notre-Dame-de-Lourdes. Poignantes photos de ces envolées d'aubes blanches au milieu des militaires casqués, armes au poing, dans les rues jonchées d'ordures !...

Les événements se précipitaient encore. Peu honnêtes, les prétendus pourparlers de paix n'avançaient pas. Les gens ne pensaient plus qu'à partir : un seul désir, en finir vite, qu'importe ce qui arrivera !

Le départ de nos trois petits garçons était fixé au 10 juin.

Il n'y avait toujours pas de confirmation officielle au sujet des examens, bien difficiles à préparer dans le climat où nous vivions.

Geneviève révisait avec moins d'entrain encore depuis qu'étaient partis ses deux camarades, Jean et Jean-Marie. Sur le conseil d'un ami de leur famille, curé à Parmentier, ils étaient allés trouver un peu plus de calme dans ce petit village tout proche de Bel-Abbès. Tant de menaces affreuses rôdaient partout que je ne voulus pas me séparer de Geneviève et ne cédai pas à l'invitation pressante qui lui était faite de les accompagner.

Le vendredi 8 juin, j'allai avec Jean-Michel saluer le Père G.I., qui s'apprêtait lui aussi à partir en France avec quelques scouts. Rue de Kimburn, on était loin du branle-bas joyeux qui animait le Cercle la veille des départs en camps ! La porte ouverte, le hall était vide.

Nous avons attendu le Père, qu'on entendait téléphoner de son bureau. C'est ainsi que nous avons été les premiers à connaître l'affreuse nouvelle : le père Montet, Jean et Jean-Marie, partis la veille à Bel-Abbès, où le père Montet avait des malades à visiter, n'étaient pas rentrés au village. On les avait attendus vainement toute la nuit et toute la journée, les croyant descendus à Oran. Il fallait maintenant se rendre à la triste évidence : disparus, enlevés.

Le Père ne cachait pas son émotion ni ses pressentiments. On lui avait confié la déchirante besogne de prévenir les parents.

Toubibs dans le bled, les parents et grands-parents n'avaient jamais ménagé leur dévouement au service des Arabes. Le grand-père de Jean et celui de Jean-Marie avaient fait partie de ces équipes qui combattirent si efficacement le typhus que la terrible maladie avait pratiquement disparu. La famille était estimée et aimée autant à Oran que dans les environs. Député de Mascara, le père de Jean, sans se lasser, avait maintes fois œuvré auprès des plus hautes autorités pour que les populations des campagnes ne soient pas livrées au F.L.N. et qu'on leur laisse la protection de l'armée.

Les mamans de Jean et de Jean-Marie étaient en France avec les plus jeunes de leurs enfants. On ne pourrait pas empêcher une radio laconique de leur apprendre la terrible nouvelle, comme elle parut le lendemain dans la presse d'Oran : "Trois Européens circulant en voiture sur la route de Bel-Abbès à Parmentier ont été arrêtés à un barrage tenu par des Musulmans et enlevés". C'était la formule banale d'un drame inhumain que tant de familles vivaient chaque jour. Aujourd'hui, il était nôtre.

Pendant des heures, des journées interminables, nous avons partagé l'espoir et le déchirement des malheureux parents, cru avec eux aux promesses de mystérieux interlocuteurs : "Les enfants sont vivants, ils seront rendus tel jour, à telle heure". Vaines promesses, qui n'avaient d'autres buts que d'exploiter leur douleur.

Les jours, les semaines, les années ont passé... On a dit beaucoup de choses sur la tragédie de Parmentier sans en percer le mystère, sans retrouver aucune trace de nos pauvres amis. Jean et Jean-

Marie, innocentes victimes, massacrés sur cette terre algérienne qu'ils aimaient tant, ne nous ont pas été rendus.

Le cœur lourd, nous avons achevé les préparatifs de départ de nos trois garçons.

On a brusqué les adieux, le dimanche 10 juin, sur un quai d'embarquement où régnait une invraisemblable bousculade. Prévu pour neuf heures du matin, le départ du bateau n'eut lieu qu'à quatre heures de l'après-midi. Plusieurs fois, nous sommes descendus voir nos petits garçons, parqués à l'arrière de ce bateau plein de femmes et d'enfants.

Lorsqu'on a enfin levé la passerelle, avec tous ceux qui restaient sur le quai, hommes et femmes d'Oran qui ne cachaient pas leur émotion, la gorge mouillée de larmes, nous avons chanté d'un seul cœur "Les Africains".

Rassurée au sujet des enfants, dont l'arrivée en France après l'entassement du bateau et après dix heures de retard ne s'était pas faite sans peine, j'eus comme tant d'autres à m'habituer à une demi-solitude et à vivre tant bien que mal dans un foyer désorganisé.

L'exode commencé prend maintenant des proportions inquiétantes ; ceux qui partent ont déjà tout perdu, tout abandonné.

Il n'y a pas de mots pour rendre l'immense détresse de ces files d'attente où les gens, d'un bout à l'autre de l'Algérie, restèrent parfois trente-six, quarante-huit heures !...

Cinq à six mille personnes campaient chaque jour à La Sénia, dans l'attente d'avions ou seulement de numéros pour avoir une place.

Au port, c'est dix à douze mille personnes qui s'écrasaient au centre d'accueil pendant des jours et des jours. Parfois, les gens manifestaient violemment ; mais, le plus souvent, la fatigue, l'hébétude avaient raison de la révolte, ils attendaient anéantis...

N'a-t-on pas entendu, devant cette population en détresse qu'on traitait comme du bétail, un officiel dire, un jour de contrôle à La Sénia : "Gros départ de vacances" ?

Il y eut des ruses extraordinaires pour faire partir et sauver quelques Européens ou Musulmans "trop compromis", qui s'étaient donnés ouvertement à l'Algérie française. Ceux qui restèrent disparurent.

Officiellement, on réduisait chaque jour le nombre des harkis à rapatrier ; c'était les abandonner eux et leurs familles au massacre. On n'en finira jamais de dire les souffrances des harkis fidèles ; certains témoignages sont tellement horribles qu'on a peine à en parler, ils sont la honte de la France.

Il n'y avait plus grand chose dans les rares magasins qui étaient encore ouverts. Les autres, ceux dont les propriétaires étaient partis, étaient pillés ou plastiqués et on trouvait parfois sur les trottoirs des vestiges de ces pillages : chaussures, vêtements, appareils ménagers.

D'autres destructions accusaient plus encore la détresse de la ville. Fous de colère et de désespoir, les gens brûlaient leur mobilier, leur voiture ; aux carcasses incendiées après les agressions s'en ajoutèrent d'autres, volontaires celles-là. D'humbles objets longtemps conservés débordaient des poubelles et jonchaient les trottoirs. Gestes désespérés pour anéantir un passé qu'on nous arrachait.

Les rues étaient de plus en plus sales, plus vides aussi.

Les maisons de déménagement n'avaient plus de cadres disponibles. On en construisait rapidement de fortune et ils s'accumulaient sur les quais. Beaucoup furent volés, d'autres détruits dans l'incendie du port ; d'autres encore, malmenés par des grues maladroites, s'ouvrirent comme des coquilles de noix et la mer se referma sur des amoncellements d'objets familiers ou précieux.

Il n'y a pas assez de mots pour dire toutes ces détresses !

Les explosions, les incendies redoublaient ; les écoles brûlaient les unes après les autres. Il y avait tant de fumée partout que je ne m'aperçus pas, un matin, que l'incendie était à ma porte. De grandes flammes léchaient déjà les murs de nos débarras ; Jacqueline et Aïcha s'activaient pour mettre à l'abri quelques-unes de nos affaires. C'était l'école Lamoricière, l'école de mes petits garçons, qui brûlait. On préserva la poste de notre immeuble, mais l'étage qu'occupaient les bureaux des H.L.M. fut entièrement détruit. Des morceaux de volets tordus, des sièges noircis, des piles de dossiers à demi calcinés encombraient maintenant les terrasses.

Dans l'intérieur, la situation devenait intenable. L'armée se retirait et, sachant le danger que courait la population, qu'ils n'étaient plus en mesure de protéger, les militaires eux-mêmes la

pressaient de partir. De Perrégaux, de Nemours, de Tiaret, de Bel-Abbès, de Mascara arrivèrent par centaines des gens complètement affolés, chargés ou non de bagages. Une masse de gens qui n'avaient jamais quitté leur coin algérien et pour qui la Métropole n'évoquait rien de précis (Madame Sanchez Métropole, c'est une adresse que j'ai lue sur des bagages dans la cour du centre d'accueil du Sacré-Cœur) et qui n'avaient plus qu'une seule idée : s'embarquer au plus vite. Mais il n'y avait plus de place et si peu de bateaux !

Rien n'avait été prévu pour un tel exode... aucun local pour loger tant de monde... Rien !

Alors, comme toujours dans les grandes catastrophes, des dévouements admirables se révélèrent.

Le Secours catholique d'Oran était doté d'animateurs dont la générosité égalait le dynamisme et l'énergie. Le Secours catholique eut toutes les initiatives et toutes les tâches ; on les lui laissa toutes. Les Pouvoirs Publics voulaient rester dans l'ignorance de tant de misère. Pourtant, tous les cas de ces familles qui, pour fuir de terribles menaces, partaient à l'aventure en abandonnant tout étaient tragiques.

Il fallait vraiment un courage surhumain aux gens des services d'accueil pour ravaler leurs larmes et réconforter ces malheureux. Un centre d'accueil dans les hangars du port, un à La Sénia et quatre autres en ville, dans des pensionnats vides d'élèves, furent rapidement mis sur pied. On trouva des lits, des paillasses, de la nourriture et des aides pour tout.

Isolées, mes filles et moi nous avons tout de suite été enrôlées, chacune dans un centre. Jacqueline, qui disposait d'une voiture, faisait les liaisons et resta au port jusqu'aux derniers jours de juillet. Geneviève aidait au ravitaillement et au nettoyage de l'aéroport.

Ces allées et venues n'étaient pas sans danger : tant de gens se faisaient enlever ! Je n'eus bientôt que mes nuits pour y penser, tant les journées étaient remplies, au centre d'accueil du Sacré-Cœur. Il débordait de monde, mais il fut rapidement bien organisé.

Des camions étaient à l'arrivée des trains, d'autres transportaient des vivres, d'autres emmenaient les réfugiés au port ou La Sénia ; sans qu'on soit sûr d'avoir des places, mais on n'en était plus aux hésitations, et l'audace payait.

Dans l'après-midi du 25, une fumée qui allait s'épaississant obscurcit le ciel. Un incendie gigantesque embrasait le port ; des terrasses, on voyait d'immenses flammes et des bateaux qui, en hâte, franchissaient la passe. Les réservoirs de mazout brûlaient. Ils brûlèrent trois jours et trois nuits. Spectacle hallucinant, qui embrasait le ciel pendant la nuit mais l'obscurcissait complètement pendant le jour. A travers les épais nuages de fumée, le soleil n'était qu'un disque blanc et, malgré l'éclairage qu'on maintenait jour et nuit, on n'y voyait pas à dix mètres ; il fallait sortir de la ville pour retrouver la lumière. La chaleur intense qui sortait de cette mer en feu, l'odeur écœurante de pétrole qui pénétrait partout rendaient plus précaire encore la vie des réfugiés entassés au centre d'accueil du port. Par bonheur, les quais d'embarquement furent préservés en partie, les départs de bateaux possibles.

Les fumerolles épaisses qui volaient de tous côtés achevèrent de rendre la ville dégoûtante et ne nous épargnèrent pas non plus. Une crasse huileuse, qu'on lavait difficilement, noircissait le visage et les cheveux ; quant aux voitures, on ne put les laver qu'à l'essence.

Sur notre terrasse, d'où nous avions guetté tant de choses si souvent, nous écoutions, Jacqueline et moi, ce mercredi 27 la dernière émission de l'O.A.S. : "C'est fini, l'armée et la légion n'ont pas marché. Adieu Algérie ! Il n'y a plus qu'à partir !" Autour de nous, c'est l'image réduite du chaos qui est partout : la fumée, la crasse de mazout, des papiers, des objets brûlés, des caisses demi-remplies...

Nous pleurons sans retenue l'abandon de nos rêves, les rêves caressés tant de fois, les matins au réveil, les soirs... Nous pleurons les dernières heures de l'Algérie française, que la France, victorieuse partout sur le terrain, abandonne. Le drapeau tricolore, déchiré par les balles françaises, ne flottera plus de Dunkerque à Tamanrasset ; un autre va le remplacer, qu'on avait juré de ne jamais voir flotter sur Alger !

La voix du speaker, étranglée par l'émotion, nous laissait à notre détresse... Partir, abandonner tous ceux qui avaient généreusement fait le sacrifice de leur vie, tous ceux qu'on avait un jour ravis à notre tendresse et qu'on ne reverrait plus ! Jean, Jean-Marie... Une partie de ma vie s'est terminée là.

Dimanche 1er juillet 1962, l'Algérie française n'est plus ! C'est un dimanche d'été merveilleux, le ciel d'Oran est resplendissant, il fait très chaud ; un vrai dimanche de vacances. Mais personne ne songe aux vacances, ce premier dimanche de juillet à Oran. Cette agonie qui s'achève d'une ville joyeuse entre toutes est encore plus poignante sous un ciel si beau.

Ce matin, sur les tas d'ordures accumulés jusqu'au milieu de la chaussée, il y a des drapeaux, beaucoup de drapeaux, brûlés, lacérés, jetés ostensiblement. Ils ont flotté pleins de vent et d'espoir jusqu'aux derniers jours ; maintenant, ils font honte !...

Peu de circulation en ville, tout le monde est nerveux et inquiet. On n'a jamais cru aux appels rassurants et aux conseils de calme de l'armée. C'est l'A.L.N. qui va prendre maintenant les choses en mains et Dieu sait ce dont elle peut être capable, secondée par les A.T.O., ces terribles auxiliaires ou agents recrutés par le F.L.N. justement parce qu'ils sont actifs et meurtriers.

Timidement, les Musulmans descendent de la Ville Nouvelle, par petits groupes d'abord, puis de plus en plus nombreux. Dans les squares, dans les cafés, il y a des enfants, des fillettes toutes vêtues de vert et blanc, parées comme pour un jour de fête.

Étranges et émouvantes retrouvailles avec les Européens ! Une nouvelle fois, la fraternisation peut-elle être possible ? Ce sont ceux qui nous aimaient et qui, au fond du cœur, resteront à jamais déchirés : ils étaient Algériens et ils étaient Français.

Mais la soirée est bruyante, trop bruyante ! Et le bruit assourdissant de musique, de klaxons, de "you-you" ne fait qu'augmenter durant toute la nuit.

Pas de lumière dans les quartiers européens ; la Ville Nouvelle, au contraire, est illuminée. On ne dormit guère, cette nuit du 1er juillet à Oran.

Chaque jour, les cortèges deviennent plus nombreux, plus bruyants aussi. Des slogans sont peints sur toutes les faces des voitures, sur les bus : "Vive Ben Bella. Vive l'A.L.N.". Des grappes de jeunes gens gesticulants sont accrochées aux portières. Sur les capots des voitures, des filles dévoilées, échevelées, brandissent des drapeaux vert et blanc.

Ce n'est plus de de la joie, c'est de l'hystérie. Cela devient inquiétant. La grande fête est prévue seulement pour le jeudi 5 juillet. Quand on arrive à un tel degré d'excitation, on peut craindre tous les excès, à plus forte raison chez des gens qu'une propagande de mensonges a entretenus de jour en jour dans le fanatisme le plus aveugle et la cruauté la plus sauvage.

Les plus sombres pronostics devaient être largement dépassés.

Quand nous nous sommes retrouvés vivants, ce soir du 5 juillet, nous étions hébétés comme on doit l'être après un naufrage.

Les seuls de la famille qui par un hasard providentiel n'étaient pas en ville ce jour-là : Geneviève et mon mari, y revenaient non moins providentiellement, incapables de savoir ce qui s'était passé. Jacqueline, au port depuis le matin pour les embarquements qui devaient avoir lieu sur le "Kairouan", y était restée bloquée.

J'ai donc été seule témoin de ce qui s'est passé dans mon quartier, au plateau Saint-Michel, entre la rue Dutertre, le boulevard Marceau et la rue Marquis-de-Morès.

Il n'y avait plus de travail au centre du Sacré-Cœur ; tous les réfugiés en étaient partis. Je n'avais plus à m'occuper que d'emballer nos affaires pour un déménagement qui aurait lieu quand ? comment ? Mais il fallait au plus tôt évacuer l'appartement que nous occupions, situé dans un bâtiment administratif.

Vers dix heures, profitant de la voiture d'un aumônier d'A.C.I., je suis allée dans une maison de déménagement, au fond de la rue de Mostaganem, pour m'entendre dire, bien sûr, qu'il n'y aurait pas de cadres disponibles avant le mois d'octobre ! Avec nous était monsieur le curé de Saint-Aimé, qui pensait partir dans la soirée par le "Kairouan".

Une grande agitation régnait dans cette rue pourtant loin des quartiers musulmans, et la circulation était difficile au milieu des voitures aux couleurs de l'A.L.N. ou du F.L.N. Ce n'était plus la grande joie, mais une démence sans mesure et, pour nous, un malaise lourd d'angoisse.

Pour ne pas se heurter à un cortège plus bruyant et plus important, qui semblait venir de la place Kargentah, les abbés, qui regagnaient le séminaire d'Eckmülh, me laissèrent au bas du boulevard Marceau. Un boulevard Marceau étrangement vide : à part un ou deux restaurants, tous les magasins étaient fermés. Même vide dans les rues qui entourent le plateau.

Je rentre vite. Il était près de midi. On entendait un bruit confus de voitures, de klaxons et de coups de feu.

Je ne m'attarde pas dans les salles vides du commissariat. Ce vide partout est effrayant. Le désordre de l'appartement, c'est tout ce qui reste de vie dans cette grande maison.

Vers 13 heures, les coups de feu se rapprochent. Ce n'est plus la fantasia. Les rues sont désertes et les rares voitures qui circulent passent en trombe. Je descends vérifier la fermeture de la grande porte d'entrée. La précaution me paraît pourtant dérisoire : les bâtiments communiquent avec ceux de la poste, qui sont vides eux aussi, à demi incendiés, les ouvertures béantes.

Alors je me force à continuer mon travail. Mais la fusillade se rapproche tellement ! J'ai connu d'autres fusillades, d'autres crépitements de mitrailleuses, mais ce sont des bruits auxquels on ne s'habitue pas et ceux-ci claquent si près qu'on dirait une grêle qui fouette la maison.

Par l'interstice du volet, toujours le même volet, à peine soulevé, j'ai toute la rue Dutertre en enfilade. Sans doute, d'autres gens guettent et tremblent comme moi derrière ces volets clos.

Et j'ai vu sans comprendre, pendant trois heures - ce cauchemar a duré trois heures -, des hommes se poursuivre en descendant la rue Dutertre. Ceux qui n'étaient pas armés ne couraient pas longtemps ; une rafale les clouait sur place... Combien ? vingt, trente ? Qui tuait ? qui mourait ? Je ne voyais pas d'uniformes, mais les A.T.O. en avaient-ils ? Seulement des pistolets sans étui dans leur ceinture.

Aux détonations qui ébranlent la maison et font vibrer les vitres s'ajoutent maintenant les hurlements, des hurlements de fous, d'Indiens de western ! C'est à peine soutenable. Des hommes hurlent, tirent et courent de tous côtés. Il y a des cadavres partout.

Des coups de crosse ébranlent la porte. S'ils entrent, ce ne sera pas la peine de me cacher... Et pourtant, inconsciemment, je reste dans la cuisine, la seule pièce qui n'a pas d'ouverture sur la rue. Et je m'habille malgré la chaleur : je ne veux pas qu'on me trouve à demi vêtue.

Vers dix-sept heures, il y eut un peu moins de cris, moins de tirs et plus personne dans la rue. Où étaient les militaires ? Que faisait l'armée ? L'armée qui devait nous protéger était-elle devenue un otage ?

Pendant un long moment encore, la rue fut déserte.

De la première voiture que je vois déboucher sur la place descendent des agents que je connais ; notamment M. Nicolas, un des policiers du 5eme, muté en France comme les autres. Prudemment, il rampe sur la chaussée pour regagner son domicile. Je n'ose pas encore lever les volets.

Ce silence de mort, qui maintenant enveloppe la ville, c'est tout ce qui reste de la fête ; et ce qui domine en moi et me laisse tremblante, c'est l'immense angoisse qui va persister jusqu'au retour des miens.

Un bruit de camions dans la rue... des gens au commissariat... Ce sont les Gardes mobiles qui viennent provisoirement y installer leur P.C. Voir de si près des uniformes pourtant détestés, ce fut à ce moment rassurant !

Alors je suis descendue. Dans la rue, il y avait du sang partout, et des gosses, les rares gosses du quartier qui n'étaient pas partis, ramassaient les douilles des balles en criant : "40 F le kilo" !

Ce n'est que le lendemain que les nouvelles ont commencé à circuler sur les horribles tueries qui ont ensanglanté tous les quartiers. Les gens se cherchent, beaucoup sont restés cachés n'importe où, les disparitions ont été longues et difficiles à établir. Le soir du 5 juillet, il n'y a plus de place à la morgue, on en refuse l'entrée... Les corps entassés, mutilés, sont méconnaissables.

On ne saura jamais toutes les horreurs de cette journée. Ceux qui en ont réchappé évitent d'en parler, ceux qui les ont vues renoncent à les décrire. Il y eut plus d'un millier de disparus qui connurent une

fin atroce, tués sur place, traînés en Ville Nouvelle, égorgés aux abattoirs, torturés au Petit Lac et abandonnés dans les eaux boueuses de cet endroit sinistre où l'on ne s'aventurait jamais.

Ce brusque retour à la sauvagerie, ces crimes d'une cruauté inouïe qui, en quelques heures, achevèrent de vider Oran ont créé l'irréparable. Un jeune Musulman ami le sentait très bien, qui nous disait quelques jours après : "Madame, on a trop honte ; ne parlons pas de ce jour-là".

En moi, qui revis en les écrivant ces images de douleur et de sang dont je ressens encore l'écho, revient la crainte de ne pas savoir dire l'essentiel ; je me sens trop concernée.

Un tel massacre, déclenché simultanément dans tous les quartiers de la ville au lendemain de l'indépendance, était l'aboutissement de cette vague de fanatisme si bien entretenue par la propagande de huit années de mensonges. S'y ajoutèrent tout naturellement "les ralliés" de dernière heure, prêts à tout pour se faire pardonner leur attentisme et l'amitié gardée trop longtemps pour les Français.

Aux entrées de la ville, on arrêta les Européens qui arrivaient de l'intérieur. Beaucoup devaient s'embarquer sur le "Kairouan", d'autres venaient pour leur travail. Combien ont disparu, arrivera-t-on à en établir la liste ? Longtemps le Petit Lac resta rouge de sang.

Boulevard de Mascara et boulevard Joseph-Andrieu, les rares Européens qui circulaient furent les premières cibles, en même temps que les concierges de ces boulevards, une soixantaine, massacrés sur place. Vers dix heures, la horde que j'avais vu déboucher sur la place Kargentah se répandit dans le centre, dans les marchés, les magasins, au "Monoprix". Des Musulmans réussirent pourtant à sauver quelques clientes. Les femmes arabes étaient déchaînées, plus cruelles que les hommes. On eut le temps de fermer la Grande Poste, des gens qui s'y étaient réfugiés y restèrent tout le jour. D'autres restèrent dans le hall de "l'Écho d'Oran", dont on avait aussi fermé la grosse porte. Rue de la Bastille, le carnage fut atroce, les appartements envahis, les gens tués chez eux. Ceux que j'avais vu courir et tomber rue Dutertre, c'étaient ceux qui avaient été surpris dans la rue ou qu'on avait fait sortir des cafés et des restaurants.

Par son silence, l'autorité a été complice des atrocités commises ce jour-là. La population européenne d'Oran a été abandonnée au massacre.

Et la liste est longue, longue des disparus de ce 5 juillet et des jours qui suivirent.

J'ai connu la grande peur qui régna à Oran à partir du 5 juillet et qui vida des quartiers entiers : Choupot, Les Mimosas, Eckmülh, Delmonte... Tous ceux qui, par hasard, au cours des mois précédents avaient fait l'objet de vérifications d'identité, et ceci sans raison, s'étaient vu enlever leur carte d'identité. Ils risquaient, maintenant que le fichier de la gendarmerie était aux mains du F.L.N., de se voir arrêter et exécuter dans la minute suivante.

Les gens se sentaient tellement menacés en ville qu'ils préférèrent camper, entassés au port ou à La Sénia, dans des conditions absolument inhumaines ; ce fut une autre forme de supplice.

Il fallait d'abord pouvoir arriver jusqu'aux endroits de départ. Toutes les routes de l'intérieur étaient contrôlées par l'A.L.N. ; jusqu'à La Sénia, on arrêtait l'immense file de voitures.

Beaucoup restèrent plusieurs jours accroupis, couchés au milieu des ordures, sans nourriture, dans le seul espoir d'être le plus près possible des avions au cas où il y aurait des défections ou des vols supplémentaires.

On refusait le passage aux aides bénévoles : infirmières, religieuses, docteurs ne pouvaient apporter leur secours qu'à certaines heures. De jeunes enfants, des vieillards en moururent.

Peu d'avions. Les transports maritimes furent en grève plusieurs jours, les bateaux supprimés. Ultime brimade, on refusait aux Oranais les moyens de sortir de leur enfer, on leur marchandait l'exode !

Les centres d'accueil fermèrent peu à peu leurs portes ; les derniers réfugiés partis, leur œuvre était terminée.

Oran était maintenant une ville morte. La joie hystérique des premiers jours de l'indépendance avait fait place à un silence de mort. Le canon et les mitraillettes avaient remplacé le tam-tam.

Par ordre du nouveau Préfet de police musulman, L. Souiah, très conscient de ceux qui étaient responsables du massacre des Européens, une cinquantaine d'A.T.O. avaient été fusillés et beaucoup désarmés.

Et d'ailleurs, pour de vieux règlements de compte, les A.L.N. et les A.T.O. se tuaient facilement entre eux. Il y eut le 5 juillet des centaines de morts musulmans tués et enterrés par d'autres musulmans.

Nous évitions de sortir. Le voisinage des Gardes rouges était pénible, la préparation du déménagement bien difficile. Les cadres, qu'on clouait à même les rues vides, accusaient davantage cette impression de mort qui pesait sur la ville. Ces clous, ces planches, c'étaient les cercueils de ceux qui partaient.

Peu importait d'ailleurs ce qu'on emportait, ce qu'on retrouverait, où ? et quand ? Pauvres souvenirs de toute une vie !

Ce qu'on abandonnait sur place était autrement précieux : tant de jours vécus sous ce ciel de lumière, tant de tombes !

Quand deux yeux se ferment, c'est bien plus qu'eux-mêmes qu'ils emportent ! Dans ce pays que nous avons vu mourir, c'est bien plus que des réalisations matérielles que nous avons laissé ; c'est l'âme de tous ceux qui l'avaient marqué en en faisant, par delà la mer, une province de France.

Quatre ans et sept semaines après le 13 mai, la longue plainte de l'Algérie se tait ; il ne reste que le chaos.

Et nous sommes, comme d'autres, tout étonnés d'être encore vivants.

Le crêpe de deuil qui enveloppait Oran avec la fumée du port s'est dissipé ; mais, sous le soleil retrouvé, au lendemain de ces fêtes sanglantes, les misères de la ville paraissent encore plus cruelles.

Le silence est oppressant. Dans les quartiers saccagés, les rues sont désertes, les ordures achèvent de brûler, les volets qu'on a oublié de fermer battent aux fenêtres, les autres sont clos sur le vide des maisons. Les chats et les chiens abandonnés errent misérablement, les oiseaux se sont envolés des cages qu'on a laissées ouvertes. La poussière et les papiers s'accumulent derrière les grilles des magasins qu'on n'ouvrira plus. Sur les chantiers désertés, les bâtiments en construction restent inachevés, flanqués de grandes grues inutiles. Et, lancinant, au-dessus de ce gâchis, le ronronnement de l'hélicoptère, oiseau de malheur qui n'a pourtant plus grand-chose à surveiller.

Alors, comme tous les autres, nous avons été ceux qui allaient partir puisqu'on ne nous laissait pas d'autre issue que la terreur ou

l'exil. Il n'y a plus de place, plus de liberté pour les Pieds-Noirs dans le nouvel État qui va naître.

Déménager, la question se posait depuis des semaines ! Après bien des démarches, bien des refus, j'avais trouvé une maison qui se chargeait d'acheminer notre mobilier à condition que tout soit emballé, et surtout à condition de trouver des cadres. Le bois, les clous étaient devenus très rares ; il fallut d'autres démarches, d'autres courses pour trouver dans les environs d'Oran une entreprise qui se chargeait de les construire. Et malgré tout ce qu'on nous avait promis, ils n'arrivèrent qu'après notre départ ! Et pas assez grands : je m'étais trompée dans le cubage du mobilier. Jacqueline eut la pénible besogne de surveiller par deux fois un chargement que nous avons miraculeusement retrouvé deux ans après !

Des quinze derniers jours vécus à Oran je garde le souvenir confus des démarches épuisantes pour le départ, des bagages préparés dans une demi-inconscience.

Entre temps, dix jours après le 5 juillet, on avait embarqué plus de deux mille personnes sur le porte-avions "Lafayette" et sur le "Kairouan".

Plus de ravitaillement ; mais nous ne nous en souciions guère. Les provisions qui restaient étaient plus que suffisantes, on les partagea avec ceux qui n'avaient plus rien.

Aïcha, à qui je ne pouvais cacher ces préparatifs, se griffait le visage de désespoir : "Madame, tu reviendras !"

Les Gardes rouges avaient quitté le commissariat, laissant la place aux nouvelles forces de police ; elles étaient correctes, mais nous évitions de nous rencontrer... Aïcha n'osait plus traverser les bureaux, je l'accompagnais.

La plupart des nouvelles recrues de police ne savaient pas écrire ! Alors le demandeur consignait lui-même les motifs de sa plainte, qu'on enregistrait d'une nouvelle manière : en collant le P.V. sur un registre, qui évidemment grossissait à vue d'œil. On ne sut jamais qui avait volé notre voiture ; on la retrouva huit jours après sur la Corniche, sans qu'elle ait subi aucun dommage.

Et ce fut le matin du départ. Personne à qui faire un signe d'adieu, comme s'il ne restait plus que nous sur notre trottoir au plateau Saint-Michel !

Ce matin-là, il fallait surtout faire vite, tellement vite... Et pourtant il n'y avait plus rien à fuir, que nos seules émotions et notre attendrissement.

C'était hier...

"C'est nous les Africains, qui revenons de loin !" Cruelle dérision du chant patriotique qui nous a galvanisés si souvent ! Nous revenons de loin en effet, et dans quel état ! Quinze cent mille étrangers dans notre pays !

Et nous, ce triste matin de juillet 1962, sur le quai de Port-Vendres avec nos bagages, épuisés, au milieu de tous ceux qui arrivaient... pour repartir ils ne savaient trop où !

La fatigue et une immense pitié creusaient les visages de ceux qui, depuis des semaines, couraient des ports aux aérodromes pour adoucir par un mot, un regard, la chaleur d'un accueil fraternel l'immense détresse des arrivants, aider les tout-petits, les moins valides. Mais la plus grande partie des Français ne soupçonnait même pas le drame qui se jouait si près d'eux ou voulait l'ignorer. Et puis "à qui la faute ?". Ne leur avait-on pas dit, aussi, "que le repli des Français d'Algérie s'accomplissait sans heurts, sans larmes et sans douleur" ?

Écrasés de fatigue et de chagrin, nous n'avons été, pendant cet été 1962, qu'un troupeau misérable d'hommes, de femmes blessés jusqu'au plus profond d'eux-mêmes, croisant sur une route qui allait vers l'inconnu tous ceux qui, avec une tranquille indifférence et la seule joie de vivre, partaient sans la crainte de perdre leur famille, leurs amis, leur maison : c'étaient les vacances. Vive les vacances !

Notre dernıere étape ! Un crochet par Marseille pour embrasser Jean-Pierre, qui travailla tout l'été avec les équipes organisant le recensement des harkis, et nous avons retrouvé notre campagne, où nous attendaient les enfants, graves et silencieux ; trop graves et

trop silencieux pour leur âge, à l'écoute de tout ce que nous rapportions, sans pourtant rien oser demander pour ne pas remuer trop de peine.

Cette campagne retrouvée après tant d'années, c'était sans le vouloir le retour au passé de toute la famille. Le pays de mes parents. La maison. Un refuge.

Trop déprimé, mon mari nous laissa toutes les initiatives. Et tout était à recommencer : dossiers, démarches, logement... Et sans argent ! Le paiement de nos traitements était suspendu en Algérie, depuis la fin du mois de juillet. Nous avons débarqué à Port-Vendres avec 30.000 anciens francs et attendu avec les seules aides familiales et amicales jusqu'au mois de décembre une avance, tandis que se faisait le transfert de nos dossiers.

Dans les grandes villes, on avait rapidement mis sur pied des services pour "le recasement des rapatriés", mais on n'avait pas prévu un tel exode ! Les bâtiments mis provisoirement à la disposition de toutes ces détresses étaient envahis ; les attentes devant les guichets interminables...

Et encore fallait-il trouver la bonne porte ! J'ai erré un matin dans une interminable rue de Lyon à la recherche de cette bonne porte et l'ai trouvée parce qu'un passant s'était aperçu de ma détresse et avait eu un geste de sympathie pour m'aider ; dans cette rue inconnue, au milieu de tous ces inconnus, recrue de fatigue et de chagrin, j'ai pleuré toutes les larmes retenues depuis le matin de notre arrivée.

Ravaler ses larmes, se râcler la gorge pour parler clairement et recommencer, c'est cela le courage. Il faut vivre et faire vivre ceux qui nous sont confiés, et c'est encore cela le courage !

S'adapter aux autres, parler de ce qu'on aime au passé, dire hier, rendre la maison habitable, la chauffer, blanchir les murs, c'est toujours le courage, et c'est le miracle pied-noir.

Il y en a tout de même que leurs forces ont trahis et qui sont morts, tout simplement usés par tant de souffrances.

EPILOGUE

Le temps a passé ! Plus de vingt ans depuis le 13 mai 1958 !

Il serait injuste de nier la force de la vie !

Il a fallu accepter de voir naître une Algérie nouvelle. Sans rien renier du passé, avoir le courage de voir les choses en face, s'arracher aux rancœurs, aux rancunes. Ce ne fut pas facile !

Mais il faut laisser aux choses le temps de se refaire.

Dans l'Algérie d'aujourd'hui, le climat est peut-être à l'espoir, mais les difficultés ne manquent pas.

Une nouvelle génération peuple maintenant la belle province, une génération qui, délibérément, ne veut plus entendre parler de l'horrible guerre et qui accepte ce qu'on appelle "la coopération technique et culturelle".

Quant aux anciens, ils regardent les Pieds-Noirs qui sont restés ou qui ont fait le choix de revenir avec des yeux dont l'éclat attendri ne trompe pas. "Vous ne serez jamais ici des touristes comme les autres", a-t-on dit plusieurs fois déjà à ma fille Geneviève, qui a eu l'occasion, à plusieurs reprises, d'avoir des contacts amicaux dans des milieux très différents.

Mais j'ai entendu dire que les coopérants actuels étaient plus loin et bien moins intéressés par les réalités algériennes que ne l'étaient les gens d'autrefois ; leurs relations sont superficielles. Les Pieds-Noirs restés en Algérie ont fait, au contraire, un cheminement sincère qui les a rapprochés des Musulmans ; il est la preuve de ce qui était autrefois. Il y a entre eux et nous quelque chose d'inexprimable, qu'eux seuls et nous-mêmes pouvons sentir, quelque chose qui n'a pu être tranché : il venait de trop loin.

J'ai pu réaliser, il y a deux ans, un rêve longtemps caressé : aller jusqu'à Tamanrasset, au Hoggar, "sur les traces du Père de Foucauld". Je suis donc retournée en Algérie, doublement en pèlerin.

Pèlerin du souvenir à Alger, d'abord retrouvée avec une émotion que je ne cherche pas à décrire. La lumière irréelle, la baie magnifique n'ont pas pu changer ; toutes les rues n'ont pas été débaptisées.

Dans Alger que le soleil inonde, c'est une marée de jeunes : plus de 80 % de la population a moins de vingt-cinq ans. Des jeunes, des filles rieuses et des gosses, des gosses partout. Ils sont rois, il en sort de partout ; sur les places, au coin des rues, dans le moindre espace vide, ils poursuivent un ballon ! Si le car s'arrête, ils accourent, ils bavardent en français, ils rient...

J'ai revu ma rue. Je n'ai pas revu ma maison, trop haut perchée pour le car qui nous conduisait. C'était mieux ainsi. J'avais rendez-vous avec des souvenirs qui sont devenus des rêves, il faut les garder de la réalité.

Trente kilomètres sur la Côte de Turquoise pour aller à Zéralda, où nous devions loger. C'est une autre rencontre avec la mer et les stations balnéaires où j'ai appris à nager : Nelson, Baïnem, Guyotville, La Madrague... Les "complexes Pouillon" ont remplacé les villas mauresques, qui cachent derrière une haie de roseaux une façade sans vie, écaillée, ternie. Des demeures à l'abandon, que les embruns et le vent de la mer achèvent de délabrer.

Le retour sur Alger se fait par l'intérieur : Staouéli, Chéragas, El-Biar. Bien des terres sont restées incultes ; les chardons, les mauvaises herbes en ont envahi d'autres. Mais il y a tout de même des centres de culture : agrumes, primeurs... Le Gouvernement loue les terrains, en somme un fermage ; les produits récoltés vont en partie à la collectivité.

Un avion nous emporte au milieu de la nuit jusqu'à Tamanrasset.

Le pèlerinage se termine là où le silence et l'harmonie du désert sont prières, dans le sillage du Petit Frère qui fit, jusqu'au sacrifice suprême, don de sa vie à ce pays qu'il avait choisi.

Raconter c'est revivre, et c'est sans doute pour cela que j'ai écrit notre vie et les événements auxquels nous avons été mêlés de si près et, à certaines heures, si cruellement que nous ne les avons pas toujours compris. J'ai écrit pour me consoler, mais plus encore pour témoigner, sans haine, non sans passion. On ne peut bien parler que passionnément de ce qu'on aime. Pour rassembler jalousement comme des trésors tous ces souvenirs et ne jamais les perdre.

Pour ceux qui ont fait généreusement le sacrifice de leur vie et qu'on a laissés, pour tous ceux qui sont dispersés.

Pour ceux qu'on a arrêtés, emprisonnés, condamnés, ceux qu'on a fusillés au petit matin après une attente plus douloureuse qu'une agonie.

Pour les centaines d'autres qui ne se sont pas parjurés et qui ont attendu saison après saison une amnistie qu'on retardait sans cesse. Morts vivants, privés des joies les plus pures et les plus légitimes : un foyer, des enfants qui s'éveillent, les joies et les peines de cette vie que ceux qui étaient libres ont recommencée, puisant dans l'effort un courage toujours renouvelé.

J'ai écrit comme j'ai besoin de parler, de m'enivrer de souvenirs avec ceux qui ont les mêmes nostalgies ; ceux qu'on reconnait quand on les rencontre "à ce grand rire d'amitié qui me prend devant eux".

Mon histoire a suivi le cours de notre vie, sans que les dernières images puissent ternir le souvenir des jours heureux.

Il est des biens précieux entre tous qu'on n'a pas pu nous arracher, que mes enfants gardent de leur pays de lumière : l'ardeur à vivre, la joie, la simplicité et la grâce de sourire pour dissimuler la souffrance et la misère.

1962-1978